

# Cyvard MARIETTE

## Le bien et Le mal au XVIII<sup>e</sup> siècle



édité par CRPTRAD  
Noeux les mines

## Introduction

Cet opuscule sur le bien et le mal au 18<sup>e</sup> siècle est une simple gageure philosophique. J'ai choisi un parcours qui commence par la Théodicée de Leibniz, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et se termine par les Confessions de J-J Rousseau, où tout bien supposé prétend conduire au mal ou à la perversion.

Entre ces deux points de vue, j'ai utilisé des philosophies littéraires ou de la littérature philosophique. Vous rencontrerez divers acteurs de la pensée du 18<sup>e</sup> Voltaire et Trévoux, Voltaire et Rousseau ou Grimm, d'autres encore. Nombreux furent les auteurs oubliés et les ajouts possibles. Mon objectif n'est pas de présenter une somme de 117 000 pages sur un sujet inépuisable mais de vous offrir une image d'un 18<sup>e</sup> siècle dans laquelle une notion comme le bien et le mal tiennent encore toute leur place.

Qu'en ferez-vous, vous admirateurs du siècle des lumières supposées, que direz-vous après avoir reçu une chandelle des mains du marquis de Sade ? Que penserez-vous d'un mystique, d'un Franc-maçon comme Louis-Claude Saint-Martin qui prétend par le vécu particulier de ses initiations à de « hautes connaissances » sur le problème ? Que verrez-vous dans ce siècle qui, en France, possède encore des Serfs ! Comment aborderez-vous la relation avec vous-mêmes, avec un groupe d'hommes et de femmes ? Quelles auraient été vos propres réponses en ce siècle où lumières et obscurantismes se côtoient, où l'ignorance permet la superstition ? Quelles seraient vos réponses au 21<sup>e</sup> siècle et sur quelles données renouvelées fonderiez-vous ces réponses ? À l'heure où l'évolution semble une donnée scientifique acquise, avez-vous encore l'usage d'un Dieu créateur ?

Enfin, êtes-vous prêts pour une rencontre avec votre image, avec l'image que vous voulez donner de vous, avec l'image que vous espérez montrer à ceux que vous côtoyez ? Quelle image et quelle réalité venant de vous êtes-vous prêts à accepter ?

Optimiste, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible ? Pessimiste, toujours le mal est tout-puissant ! Qui croyez-vous être capable de mettre en scène, quel sera le personnage qui vous apportera ce que vous cherchez ? Êtes-vous décidé à conquérir la personne, celle qui en vous fera entendre une voix juste et sincère, la voix d'un humain qui vit parmi les humains, avec les humains.

Que vos réponses soient votre propriété après avoir reçu des éléments qui furent une réponse parmi bien des réponses possibles.

# Le Besoin le bien et le mal

Pour parler du bien et du mal au 18e siècle commençons par situer le sens, philosophique, des mots tel que j'ai pu les apprécier au cours de la seconde moitié du 20e siècle. C'est en effet sur des notions actuelles que nous construisons un passé imaginé selon des critères qui n'appartenaient peut-être pas au 18e !

Mais avant toute définition, apprenons à reconnaître nos 14 besoins fondamentaux :

## **1. Respirer.**

- \*voies aériennes libres: respiration par le nez.
- \*rythme et fréquence respiratoire convenables.
- \*respiration calme, absence de bruit.
- \*coloration rose des téguments et des extrémités.

## **2. Boire et manger.**

- \*cavité buccale propre et non lésée
- \*dentition de bonne qualité
- \*déglutition facile
- \*digestion sans problème
- \* heures et nombres des repas correspondants à l'âge et aux habitudes
- \*appétit permettant une courbe de croissance harmonieuse pour les enfants
- \*sentiment de satiété
- \*plaisir lors des repas
- \*absence de signes de déshydratation

## **3. Éliminer.**

- \***urines** -couleur jaune -odeur non forte -quantité correcte -fréquence normale
- continence -sans douleur
- \***selles** -coloration brunâtre et odeur habituelle -fréquence en lien avec age et habitudes -consistance correcte -sans douleur
- \***transpiration** -quantité et odeur habituelle

## **4. Se mouvoir et maintenir une bonne posture**

- \*mobilisation normale: se lève, s'assoit, marche
- \*pieds respectant position physiologique
- \*développement de la motricité et de la préhension en rapport avec l'age de l'enfant

## **5. Dormir, se reposer.**

- \*sommeil de bonne qualité (endormissement facile, pas de réveils nocturne, ni d'insomnies ou de cauchemars)
- \*sommeil en quantité suffisante en fonction de l'age
- \*se sentir reposé

## **6. Se vêtir et se dévêtir.**

- \*autonomie dans l'habillage et le déshabillage
- \*vêtements propres

\*vêtements adaptés à la température ambiante et à l'environnement

\*taille correcte

**7. Maintenir la température du corps dans les limites de la normale.**

\*température du corps entre 36,5 et 37,5

\*coloration rosée de la peau

**8. Être propre, soigné et protéger ses téguments** (tissus des revêtements externes du corps : épiderme, poils, cheveux, ongles, etc ..).

\*cheveux propres et soignés

\*oreilles, nez, yeux propres

\*haleine sans odeur

\*mains et pieds soignés: ongles courts et propres

\*bonne hygiène corporelle

**9. Éviter les dangers (maintenir son intégrité physique et mentale).**

\*règles de sécurité respectées

**10. Communiquer avec ses semblables.**

\***parler** -communication verbale:débit normal, langage compréhensible, adapté à l'âge, compréhension -communication non verbale:possibilité d'expression par les gestes , les mimiques et l'expression faciale

\***entendre** -audition normale

\***voir** -acuité visuelle normale

\***établir une relation** -comportement adapté avec les autres

**11. Agir selon ses croyances et ses valeurs.**

\*pouvoir pratiquer sa religion

\*pouvoir vivre de façon conforme a ses valeurs

**12. S'occuper en vue de se réaliser (et conserver l'estime de soi).**

\*possibilité de créer avec plaisir, avec curiosité

\*possibilité d'avoir des activités qui procurent détente, satisfaction et image positive de soi

**13. Se recréer (se divertir).**

\*possibilité physique et intellectuelle de se divertir

**14. Apprendre.**

\*avoir la possibilité d'intégrer de nouvelles connaissances et de les restituer de façon adaptée.

Définissons le concept philosophique :

BESOIN, D. Bedürfnis E. Want (manque de), Need (nécessité) ; I. Bisogno.

A. Sens général. État d'un être par rapport à ce qui lui est nécessaire en vue de n'importe quelle fin, soit interne, soit externe ; soit qu'il l'ignore, soit qu'il le sache. « Un paresseux a besoin qu'on le pousse à travailler ; les sauvages ont besoin d'être greffés. »

B. En ne considérant que la finalité interne, état d'un être par rapport aux moyens indispensables à son existence, sa conservation, ou son développement 1° soit qu'il

les possède actuellement : « Les poissons ont besoin d'eau » ; 2° soit qu'il ne les possède pas : « Être dans le besoin. »

C. Spécialement, en PSYCHOLOGIE et en ÉTHIQUE. Besoin ressenti, c'est-à-dire état pénible résultant d'un besoin au sens B, 2°. Cette conscience suppose en général, mais non pas nécessairement, la connaissance de la fin poursuivie, et des moyens qui permettront de l'atteindre.

D, E, F. Besoin, désigne aussi, dans ces trois sens, l'objet. du besoin, c'est-à-dire la chose dont on a besoin. C'est ainsi que KANT désigne certaines assomptions comme des « besoins de la Raison pure ».

### CRITIQUE

On appelle surtout besoins (par opposition aux désirs) ceux des besoins A que l'on considère comme nécessaires ou légitimes. Cependant, cet usage n'est pas constant, car d'autres moralistes parlent du besoin de luxe, du besoin d'excitations factices, etc., pour les réprouver. Il y a toujours cependant, dans le mot besoin, l'idée d'une force à laquelle il n'est pas répréhensible de céder (au moins dans son état actuel), soit à cause de son caractère naturel, soit à cause de son intensité, soit à cause des conséquences graves qui résulteraient de l'avoir négligée. La réprobation, quand elle existe, porte sur le fait d'avoir laissé le besoin se développer, et non sur le fait de le satisfaire actuellement, qui reste excusable. Le mot ne devra donc être jamais employé sans tenir compte de cette valeur justificative. — Voir ophélimité, utile . (Critique.)

Rad. int. Bezon.

Sur Besoin. — Besoin, étymologiquement, désigne une affaire quelconque (Lat. opus est). LA FONTAINE emploie affaire pour besoin, et besogne (doublet de besoin) pour affaire. (Le Lion et le Rat, 11 — Le Renard et la Cigogne, 3.) — Le besoin est donc d'abord l'état d'une chose quelconque à laquelle manque ou pourrait manquer une détermination nécessaire à l'usage que nous voulons en faire ; par suite, et ce sens est devenu le sens propre, l'état d'un être à l'égard de ce qui lui manque pour accomplir ses propres fins. (J. Lachelier.)

Le sens du mot besoin permet, trop souvent, de qualifier le bien et le mal.

Qu'est-ce donc que le bien pour le « philosophe »

### BIEN

1. BIEN, adv., pouvant être employé adjectivement comme attribut. — D. Gut ; wohl ; E. Good, well ; I. Bene. Voir Mal .

Se dit de tout ce qui est objet de satisfaction ou d'approbation dans n'importe quel ordre de finalité : parfait en son genre, favorable, réussi, utile à quelque fin ; c'est le terme laudatif universel des jugements d'appréciation. Il s'applique au passé et à l'avenir, au conscient et à l'inconscient, au volontaire et à l'involontaire.

2. BIEN, subst., D. Gut, das Gute ; au sens de bien-être, Wohl ; — E. Good ; I. Bene.

A. Relativement : ce qui est utile à une fin donnée, à un être. « Le bien de l'État. » - « Tromper un malade pour son bien. » En particulier (surtout au pluriel) : richesse, chose possédée.

B. Bien-être.

C. Concept normatif fondamental de l'ordre éthique : ce qui possède une valeur morale, soit catégorique (le Bien), soit dérivée (un bien). — A l'égard des actes accomplis, c'est donc ce qu'on approuve ; à l'égard des actes futurs, ce qu'on doit faire. Ce mot diffère cependant beaucoup de celui de Devoir : 1° en ce qu'il n'implique aucune idée d'obligation ou d'obéissance à une autorité, mais seulement de norme ou de perfection ; 2° en ce qu'il concerne l'acte lui-même qui doit être accompli, et non l'intention.

Rad. int. : aux sens A, B, bon ; au sens C, benign. Cf. Bon.

### Critique

Sur Bien, C. La première rédaction de cet article disait que le bien, au sens moral, est ce qui, dans l'ordre de l'action, est préférable à son contraire. « L'agréable et l'utile, a fait observer J. Lachelier, sont aussi préférables à leurs contraires, et cependant ne sont pas des biens moraux. L'idée du Bien moral n'est guère séparable de celle d'obligation. » Nous avons évité, dans la nouvelle rédaction de cet article, ce qui donnait lieu à cette critique. On peut cependant remarquer, que si ce qui est agréable ou utile peut être fait sans négliger ou sacrifier rien de meilleur, il est bien, même moralement, d'agir ainsi.

Ce cas ne supprime pas la référence à l'idée d'obligation. si par ailleurs on la considère comme un des caractères essentiels de la moralité : elle intervient alors pour déterminer si ce qu'il s'agit de faire peut l'être sans porter atteinte à quelque règle obligatoire. Dans ce cas elle intervient d'une manière négative, et par conséquent indirecte. Mais d'autre part, nous ne pouvons pas faire entrer ici cette idée dans la définition même du Bien moral, puisque celui-ci est conçu par certains philosophes comme une valeur, mais non comme un commandement. (A. L.)

Voir Bon, Observations, et Obligation.

Le mot Bien évoque une idée statique d'ordre (ordo) plutôt que de commandement. — D'autre part, il ne me semble pas exclure absolument l'intention, mais plutôt impliquer la synthèse du point de vue formel et du point de vue matériel dans la moralité. (M. Blondel.)

**Bien (souverain)**, G. \*\*\* ; L. Summum bonum ; D. Das höchste Gut ; E. « Summum bonum » ; I. Sommobene.

A. Dans la philosophie grecque, le Bien par excellence, qui seul est bon par lui-même et par rapport auquel tous les autres ne sont que des moyens. Secondairement, et en particulier chez ARISTOTE, le but de toute activité dans le monde. (Éth. à Nicom., I, 2, 1094a.)

B. Dans la philosophie moderne, et en particulier chez KANT, un bien tel qu'il satisfasse l'homme tout entier, tant à l'égard de la raison que de la sensibilité et de l'activité. « Der Gegenstand des Begehungsvermögens vernünftiger endlicher Wesend. » (Kritik der prakt. Vernunft. Dialektik, ch. II Kirchmann, 133.) « Le souverain Bien est l'objet qui satisferait toute la faculté de désirer d'être raisonnables finis. »

### **CRITIQUE**

KANT critique cette expression, et fait remarquer qu'elle est ambiguë, souverain (höchste) pouvant signifier soit le plus élevé en dignité (oberste), soit absolument complet (vollendete), c'est-à-dire qui ne soit pas une partie d'un tout plus large et qui n'ait rien de partiel ; c'est là, selon lui, le sens vrai de cette expression ; car dans le premier cas, elle ne serait applicable qu'au Bien moral. (Ibid., Kirchm., 132.) Mais : 1° l'usage et cette critique même ont précisé le sens de l'expression ; 2° la distinction qu'il établit perd beaucoup de son importance si l'on n'admet pas avec lui qu'il y ait un impératif catégorique et un bien moral absolu, indépendants de toute considération de sensibilité ou d'inclination.

Le concept est donc bon et la formule utile à conserver.

Rad. int. : Supreg(a) bon(o).

### **Critique générale**

Sur Bien et Souverain Bien. — Critique générale : Il me semble qu'il y a dans tous les emplois du mot Bon et de ses dérivés une dualité fondamentale de sens : le bien est perfection (en soi) ou bonheur (pour celui qui le possède). — Historiquement, c'est certainement ce dernier sens qui est le premier : le bien est ce dont nous avons besoin, ce qui nous satisfait. Le bien par excellence, c'est la terre ; c'est ensuite une possession quelconque : avoir du bien (MOLIÈRE), marchand de biens, biens-fonds ; un train de marchandises s'appelle en allemand et en anglais un train de biens, Güterzug, goodstrain. — Le bien, au sens de perfection est probablement ce qui nous cause une satisfaction objective, ce qui nous satisfait comme êtres raisonnables l'homme bon, c'est primitivement, et c'est toujours populairement, celui qui nous fait du bien ; c'est ensuite celui dont la conduite nous satisfait objectivement, celui qui fait le bien. (J. Lachelier.)

les sociétés dites de bienfaisance se sont multipliées au cours du 18e siècle notamment sous l'influence ou au prétexte de ou pour le franc-maçonneries, quel est une fois de plus le sens que le philosophe donne à ce mot :

**BIENFAISANCE**, D. Wohltätigkeit; E. Beneficence ; I. Beneficenza.

Action de faire du bien aux autres ; ce mot est souvent employé, d'après l'usage de M. H. SPENCER, dans ses Principles of Ethics, pour désigner les devoirs ou les actions morales qui vont au delà de la justice, et qu'on appelle plus ordinairement charité. (Voir ce mot.)

Pour comprendre la notion de Bien, il me semble nécessaire de recourir à son opposé ou à son « complément » et de définir la notion de mal !

## **MAL**

1. MAL, adverbe. D. Uebel,, Schlecht (au sens général) ; Böse (au sens moral) ; — E. Badly ; — I. Male.

Terme universel de l'appréciation défavorable ; sert à caractériser tout ce qui est un échec ou encourt une désapprobation dans n'importe quel ordre de finalité. « Une machine mal construite, mal graissée ; un livre mal écrit ; un plan mal conçu. »

L'adjectif correspondant est mauvais; l'ancien adjectif français mal, male n'a survécu que dans quelques expressions toutes faites, ou dans des noms propres.

2. MAL, subst. D. A. Uebel ; B. Uebel, Böse ; — E. A. B. Evil ; Wrong (mal consistant à être injuste, ou à avoir tort) ; — I. Male.

A. Sens général : tout ce qui est objet de désapprobation ou de blâme, tout ce qui est tel que la volonté a le droit de s'y opposer légitimement et de le modifier si possible. « On peut prendre le mal métaphysiquement, physiquement et moralement. Le mal métaphysique consiste dans la simple imperfection, le mal physique dans la souffrance, et le mal moral dans le péché. » (Leibniz, Théodicée, 1<sup>re</sup> partie, § 21.)

B. Spécialement : Mal moral. Ce sens est toujours celui du mot dans l'expression : « Faire le mal. » Rad. int. : Mal.

Du combat, supposé, entre le bien et le mal, il nous reste le manichéisme, l'une des tentatives de conquête de la religion de Zoroastre par une forme de christianisme. Pour le philosophe, le MANICHÉISME, D. Manichäismus ; E. Manichaeism ; I. Manicheismo, vient du nom de MANES ou MANICHAEUS, hérésiarque persan du III<sup>e</sup> siècle, qui a essayé de combiner avec le christianisme le dualisme traditionnel de l'ancienne religion de Zoroastre. Se dit de toute conception philosophique qui admet deux principes cosmiques coéternels, l'un du bien, l'autre du mal.

Rad. Int. : Manicheism

# les hommes et le 18e siècle

La notion de bien et de mal au 18e passe par divers auteurs plus ou moins connus de nos jours mais qui furent, en ce siècle, incontournables!

Ainsi Saint-Martin, le philosophe inconnu d'Amboise, se disait le « Robinson de la spiritualité », pourtant, je m'interroge souvent sur son désir d'être le « Voltaire de la spiritualité ».

La question du mal fait souffrir les philosophies des Lumières, qui y répondent... (nos réponses actuelles sont encore des réponses qui donnent la mesure de nos prétentions à répondre).

Sur les raisonnements relatifs au bien et au mal, un tremblement de terre vint qui donna matière à un poème par Voltaire, lequel mettait en cause l'optimisme (du latin optimus, le meilleur) très à la mode pour répondre à la question

**« Si Dieu existe, d'où vient le mal ?  
S'il n'existe pas, d'où vient le bien ? »**

L'optimisme est une de ces réponses, ce sont Leibniz, Malebranche, Pope, Shaftsbury, et d'autres qui tentent de valider leur raisonnement et de l'affirmer Raison !

On demande d'abord d'où vient le mal.

Si Deus est, unde malum ? Si non est, unde bonum ?

Les anciennes réponses attribuaient la cause du mal à la matière, supposée incréée et indépendante de Dieu. Pour celui qui affirme ou adhère à la théorie que tout être vient de Dieu, où trouvera-t-il la source du mal ?

Les données de la philosophie ont cela de bien que les philosophes ne se comprennent pas entre eux, sinon leurs réponses seraient « définitives » et nous n'aurions plus besoin de philosopher. Pour un homme du siècle des « lumières », il faut considérer qu'il y a une imperfection originale dans la créature avant le péché, parce que la créature est limitée essentiellement, d'où vient qu'elle ne saurait tout savoir, et qu'elle se peut tromper et faire d'autres fautes. (Théodicée, Leibnitz)

...

Comme il m'arrive de dire : « tu mets les chocolats sur la table, après avoir prévenu le gamin d'un « touche pas ! »

...

# Optimé

Commençons par celui qui pose le problème de fonds : Leibniz et l'optimisme !

[Descartes, Bacon, Leibnitz: Discours de la méthode](#) - Alfred Lorquet, René Descartes, Francis Bacon, Gottfried Wilhelm Leibniz , Freiherr von Gottfried Wilhelm Leibniz

## III

Mais il faut satisfaire encore aux difficultés plus spéculatives et plus métaphysiques dont il a été fait mention, et qui regardent la cause du mal. On demande d'abord d'où vient le mal? *Si Deus est, unde malum? si non est, unde bonum?* Les anciens attribuaient la Cause du mal à la matière, qu'ils croyaient créée et indépendante de Dieu ; mais, nous qui dérivons tout être de Dieu , où trouverons-nous la source du mal ? La réponse est y qu'elle doit être cherchée dans la nature idéale de la créature, autant que cette nature est renfermée dans les vérités éternelles qui sont dans l'entendement de Dieu , indépendamment de sa volonté. Car il faut considérer qu'il y a une *imperfection originale* [301] dans la créature avant le péché , parce que la créature est limitée essentiellement ; d'où vient qu'elle ne saurait tout savoir, et qu'elle se peut tromper et faire d'autres fautes. Platon a dit dans le Timée , que le monde avait son origine de l'entendement joint à la nécessité. D'autres ont joint Dieu et la nature. On y peut donner un bon sens. Dieu sera l'entendement; et la nécessité, c'est-à-dire la nature essentielle des choses, sera l'objet de l'entendement, en tant qu'il consiste dans les vérités éternelles. Mais cet objet est interne, et se trouve dans l'entendement divin. Et c'est là-dedans que se trouvent non-seulement la forme primitive du bien , mais encore l'origine du mal : c'est la région des vérités éternelles qu'il faut mettre à la place de la matière , quand il s'agit de chercher la source des choses. Cette région est la cause idéale du mal (pour ainsi dire), aussi bien que du bien ; mais, à proprement parler, le formel du mal n'en a point d'*efficiente* : car il consiste dans la privation , comme nous allons voir, c'est-à-dire dans ce que la cause efficiente ne fait point. C'est pourquoi les scolastiques ont coutume d'appeler la cause du mal, *déficiente*.

On peut prendre le mal métaphysiquement , physiquement et moralement. Le mal métaphysique consiste dans la simple imperfection ; le mal physique , dans la souffrance, et le mal moral, dans le péché. Or, quoique le mal physique et le mal moral ne soient point nécessaires , il suffit qu'en vertu des vérités éternelles ils soient possibles. Et comme cette région immense des vérités contient toutes les possibilités , il faut qu'il y ait une infinité de mondes possibles, que le mal entre [309] dans plusieurs d'entre eux , et que même le meilleur de tous en renferme; c'est ce qui a déterminé Dieu à permettre le mal.

Mais quelqu'un me dira : « Pourquoi nous parlez-vous de permettre ? Dieu ne fait-il pas le mal , et ne le veut-il pas ? » C'est ici qu'il sera nécessaire d'expliquer ce que c'est que *permission*, afin que l'on voie que ce n'est pas sans raison qu'on emploie

ce terme. Mais il faut expliquer auparavant la nature de la volonté, qui a ses degrés : et, dans le sens général, on peut dire que la volonté consiste dans l'inclination à faire quelque chose à proportion du bien qu'elle renferme. Cette volonté est appelée antécédente, lorsqu'elle est détachée, et regarde chaque bien à part en tant que bien. Dans ce sens, on peut dire que Dieu tend à tout bien en tant que bien , *ad perfectionem simpliciter simplicem*, pour parler scolastique , et cela par une volonté antécédente. Il a une inclination sérieuse à sanctifier et à sauver tous les hommes , à exclure le péché , et à empêcher la damnation. L'on peut même dire que cette volonté est efficace de soi (per se), c'est-à-dire en sorte que l'effet s'ensuivrait, s'il n'avait pas quelque raison plus forte qui l'empêchât ; car cette volonté ne va pas au dernier effort (ad summum conatum) : autrement, elle ne manquerait jamais de produire son plein effet, Dieu étant le maître de toutes choses. Le succès entier et infaillible n'appartient qu'à la volonté conséquente, comme on l'appelle. C'est elle qui est pleine , et à son égard cette règle a lieu : qu'on ne manque jamais de faire ce que l'on veut, lorsqu'on le peut. Or cette volonté conséquente, finale et décisive , résulte du conflit de toutes [301] les volontés antécédentes, tant de celles qui tendent vers le bien que de celles qui repoussent le mal : et c'est du concours de toutes ces volontés particulières que vient la volonté totale : comme, dans la mécanique le mouvement composé résulte de toutes les tendances qui concourent dans un même mobile , et satisfait également à chacune , autant qu'il est possible de faire tout à la fois. Et c'est comme si le mobile se partageait entre ces tendances, suivant ce que j'ai montré autrefois dans un des journaux de Paris (7 sept 1693 ) , en donnant la loi générale des compositions du mouvement. Et c'est encore en ce sens qu'on peut dire que la volonté antécédente est efficace en quelque façon, et même effective avec succès.

De cela il s'ensuit que Dieu veut antécédemment le bien, et conséquemment **le meilleur**. Et pour ce qui est du mal , Dieu ne veut point du tout le mal moral , et il ne veut point d'une manière absolue le mal physique ou les souffrances : c'est pour cela qu'il n'y a point de prédestination absolue à la damnation : et l'on peut dire du mal physique , que Dieu le veut souvent comme une peine due à la culpé , et souvent aussi comme un moyen propre à une fin , c'est-à-dire pour empêcher de plus grands maux ou pour obtenir de plus grands biens. La peine sert aussi pour l'amendement et pour l'exemple , et le mal sert souvent pour mieux goûter le bien, et quelquefois aussi il contribue à une plus grande perfection de celui qui le souffre , comme le grain qu'on sème est sujet à une espèce de corruption pour germer : c'est une belle comparaison dont Jésus-Christ s'est servi lui-même.

...

[Leibniz,  
Essais de théodicée sur la bonté de Dieu,  
la liberté de l'homme et l'origine du mal,  
1710.]

## Voltaire poète et philosophe et théologien ?

Voltaire écrit le poème en novembre 1755, le publie en mars 1756, une vingtaine d'éditions en 1756, le texte provoque un débat européen !  
Au raisonnement de Leibniz suit le raisonnement de Voltaire ! Les hommes de raisonnements raisonnent, et leurs arguments veulent Raison garder !

Source : [http://un2sg4.unige.ch/athena/voltaire/volt\\_lis.html](http://un2sg4.unige.ch/athena/voltaire/volt_lis.html)

### POEME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE OU EXAMEN DE CET AXIOME: "TOUT EST BIEN"

O malheureux mortels! ô terre déplorable!  
O de tous les mortels assemblage effroyable!  
D'inutiles douleurs éternel entretien!  
Philosophes trompés qui criez: "Tout est bien"  
Accourez, contemplez ces ruines affreuses  
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,  
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,  
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;  
Cent mille infortunés que la terre dévore,  
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,  
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours  
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours!  
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,  
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,  
Direz-vous: "C'est l'effet des éternelles lois  
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix"?  
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes:  
"Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes"?  
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants  
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?  
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices  
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?  
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.  
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,  
De vos frères mourants contemplant les naufrages,

Vous recherchez en paix les causes des orages:  
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,  
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.  
Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes  
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes  
Partout environnés des cruautés du sort,  
Des fureurs des méchants, des pièges de la mort  
De tous les éléments éprouvant les atteintes,  
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.  
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,  
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.  
Allez interroger les rivages du Tage;  
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage;  
Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi  
Si c'est l'orgueil qui crie "O ciel, secourez-moi!  
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère!"

"Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire."

Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal  
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?  
Êtes-vous assurés que la cause éternelle  
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,  
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats  
Sans former des volcans allumés sous nos pas?  
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?  
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?  
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains  
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?  
Je désire humblement, sans offenser mon maître,  
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre  
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.  
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.  
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible  
Il n'est point orgueilleux, hélas! Il est sensible.

Les tristes habitants de ces bords désolés  
Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés  
Si quelqu'un leur disait: "Tombez, mourez tranquilles;  
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles.  
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés  
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;  
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales  
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales  
Dieu vous voit du même oeil que les vils vermisseaux  
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux"?

A des infortunés quel horrible langage!  
 Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.  
 Non, ne présentez plus à mon coeur agité  
 Ces immuables lois de la nécessité  
 Cette chaîne des corps, des esprits, et des mondes.  
 O rêves des savants! ô chimères profondes!  
 Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné  
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé:  
 Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.  
 Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable?  
 Voilà le noeud fatal qu'il fallait délier.  
 Guérez-vous nos maux en osant les nier?  
 Tous les peuples, tremblant sous une main divine  
 Du mal que vous niez ont cherché l'origine.  
 Si l'éternelle loi qui meut les éléments  
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents  
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,  
 Ils ne ressentent point des coups qui les écrasent:  
 Mais je vis, mais je sens, mais mon coeur opprimé  
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.  
 Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,  
 Nous étendons les mains vers notre commun père.  
 Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier:  
 "Pourquoi suis-je si vil, si faible et si grossier?"  
 Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;  
 Cette urne en se formant qui tombe fracassée  
 De la main du potier ne reçut point un coeur  
 Qui désirât les biens et sentît son malheur  
 "Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être."  
 De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître;  
 Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts  
 Le beau soulagement d'être mangé des vers!  
 Tristes calculateurs des misères humaines  
 Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines  
 Et je ne vois en vous que l'effort impuissant  
 D'un fier infortuné qui feint d'être content.  
 Je ne suis du grand *tout* qu'une faible partie:  
 Oui; mais les animaux condamnés à la vie,  
 Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,  
 Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.  
 Le vautour acharné sur sa timide proie  
 De ses membres sanglants se repaît avec joie;  
 Tout semble bien pour lui, mais bientôt à son tour

Un aigle au bec tranchant dévore le vautour;  
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière:  
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,  
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,  
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.  
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;  
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent:  
Et vous composerez dans ce chaos fatal  
Des malheurs de chaque être un bonheur général!  
Quel bonheur! ô mortel et faible et misérable.  
Vous criez: "Tout est bien" d'une voix lamentable,  
L'univers vous dément, et votre propre coeur  
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.  
Il le faut avouer, le mal est sur la terre:  
Son principe secret ne nous est point connu.  
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?  
Est-ce le noir Typhon, le barbare Arimane,  
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?  
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux  
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,  
Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,  
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?  
Quel oeil peut pénétrer dans ses profonds desseins?  
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;  
Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître:  
Il existe pourtant. O tristes vérités!  
O mélange étonnant de contrariétés!  
Un Dieu vint consoler notre race affligée;  
Il visita la terre et ne l'a point changée!  
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;  
"Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu:  
Il le voudra, sans doute"; et tandis qu'on raisonne,  
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,  
Et de trente cités dispersent les débris,  
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,  
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,  
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,  
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;  
Ou la matière informe à son maître rebelle,  
Porte en soi des défauts nécessaires comme elle;

Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel  
 N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.  
 Nous essayons ici des douleurs passagères:  
 Le trépas est un bien qui finit nos misères.  
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,  
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?  
 Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute  
 Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.  
 La nature est muette, on l'interroge en vain;  
 On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.  
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,  
 De consoler le faible, et d'éclairer le sage.  
 L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,  
 Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.  
 Leibnitz ne m'apprend point par quels noeuds invisibles,  
 Dans le mieux ordonné des univers possibles,  
 Un désordre éternel, un chaos de malheurs,  
 Mêlé à nos vains plaisirs de réelles douleurs,  
 Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable  
 Subit également ce mal inévitable.  
 Je ne conçois pas plus comment tout serait bien:  
 Je suis comme un docteur, hélas! je ne sais rien.  
 Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,  
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;  
 La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.  
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!  
 Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;  
 De la destruction la nature est l'empire.  
 Un faible composé de nerfs et d'ossements  
 Ne peut être insensible au choc des éléments;  
 Ce mélange de sang, de liqueurs, et de poudre,  
 Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;  
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats  
 Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas:  
 C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.  
 J'abandonne Platon, je rejette Épicure.  
 Bayle en sait plus qu'eux tous; je vais le consulter:  
 La balance à la main, Bayle enseigne à douter,  
 Assez sage, assez grand pour être sans système,  
 Il les a tous détruits, et se combat lui-même:  
 Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins  
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.  
 Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?

Rien; le livre du sort se ferme à notre vue.  
 L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.  
 Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré?  
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue  
 Que la mort engloutit et dont le sort se joue,  
 Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,  
 Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux;  
 Au sein de l'infini nous élançons notre être,  
 Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.  
 Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,  
 Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.  
 Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:  
 Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.  
 Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,  
 Par la main du plaisir nous essayons nos pleurs;  
 Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre;  
 Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.  
 Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;  
 Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,  
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.  
*Un jour tout sera bien*, voilà notre espérance;  
*Tout est bien aujourd'hui*, voilà l'illusion.  
 Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.  
 Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,  
 Je ne m'élève point contre la Providence.  
 Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois  
 Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois:  
 D'autres temps, d'autres moeurs: instruit par la vieillesse,  
 Des humains égarés partageant la faiblesse  
 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,  
 Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.  
 Un calife autrefois, à son heure dernière,  
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière:  
 "Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,  
 Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,  
 Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance."  
 Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*.

**[Voltaire, Poème sur le désastre de Lisbonne  
 ou Examen de cet axiome : Tout est bien,  
 1756.]**

# Grimm à Voltaire

## Correspondance littéraire, philosophique et ..., Partie 1, Volume 2

Par Friedrich Melchior Grimm (Freiherr von)

Un autre point de vue sur le problème du bien et du mal et comme Voltaire répondait à Leibniz, ou à Pope (qu'il admirait), Grimm raisonne pour répondre au raisonnement de Voltaire.

### Le bonheur n'est pas un bien, le malheur n'est pas un mal (1756)

?

Le malheur n'est pas un mal, dira encore Simone Weil, au 20e siècle dans « Attente de Dieu » !

[Page 50]

...lorsque M. de Voltaire leur nie ce principe, parce que Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il est beaucoup moins philosophe qu'eux en ce qu'il regarde le malheur et la destruction d'un certain nombre d'individus comme un mal dans l'univers. Que savez-vous si c'en est un, lui dirai-je ? Quel est votre orgueil de vous compter pour quelque chose dans l'immensité, et d'attaquer l'ordre général sur l'anéantissement de quelques êtres auxquels vous vous intéressez par un retour involontaire sur vous et sur votre faiblesse, parce que vous êtes de leur espèce, ou parce qu'ayant une vie et le sentiment de votre existence comme eux, vous vous sentez exposé aux mêmes dangers ? Je ne suis point orgueilleux, dites-vous, je suis sensible : soit; **il vous est donc permis de dire qu'il y a dans ce monde un bonheur et un malheur relatifs à chaque individu** ; mais *ne dites point que ce bonheur ou ce malheur soit un bien ou un mal dans l'univers*, [51] puisque vous n'en savez rien, et qu'il paraît même absolument indifférent pour chaque espèce d'êtres. Pour peu qu'on réfléchisse, on trouvera ici la source de tous les paralogismes sur la fameuse question de l'origine du mal. Vous remarquez que Bayle a laissé cette dispute indécise, après avoir exposé toutes les opinions qui partagent les écoles ; c'est que Bayle était philosophe. Il y a du bonheur et du malheur dans le monde, personne n'en peut douter. Le bien et le mal sont deux mots vides de sens pour le vrai philosophe. On a confondu toutes ces idées, on a disputé, et l'on ne s'est plus entendu. Le bonheur n'est pas un bien, le malheur n'est pas un mal dans l'ordre des choses, du moins nous n'en savons rien ; il n'est tel que par rapport à la situation particulière d'un tel individu. Or, cette, situation est bien nécessaire, mais elle est en même temps indifférente à l'ordre de l'univers. Le bonheur et le malheur tiennent à l'enchaînement des événements physiques et des circonstances morales, à leur fatalité, à leur concours inévitable. Le bien et le mal au contraire tiennent aux lois générales qui modifient et gouvernent cet univers, et qui en assurent la durée dans la conservation de l'ordre et de l'harmonie établis. Avant que de décider s'il y a un bien et un mal moral, ne faudrait-il pas savoir quelles sont ces lois générales, quelle est la puissance qui les a établies et qui les

dirige ? Et de bonne foi, croyez-vous que nous sachions jamais rien de tout cela ? Ce qui nous a induits en erreur sur ce point, est ce désir inconcevable que nous avons en nous d'être heureux. Rien ne pouvant nous détacher de notre bonheur, **nous croyons que tout l'univers doit y concourir**, et nous crions au mal physique et moral, dès que les circonstances s'opposent à notre bien-être particulier, ou que les événements y sont contraires. Cependant, si nous voulons voir les choses telles qu'elles sont, nous trouverons que la nature fait tout pour elle-même, et ne fait rien pour nous. Elle songe uniquement au bien-être et à la conservation des espèces, et néglige absolument la conservation des individus. Elle s'inquiète peu de notre bonheur; elle compte pour rien nos douleurs, nos souffrances, et immole sans cesse l'individu au bien de l'espèce. Voilà pourquoi nous sommes si invinciblement attachés à nous-mêmes, que nous ne saurions jamais renoncer sincèrement au soin de notre conservation, lors même que la non-existence serait un plus grand bien pour nous que l'existence. C'est que si cet attachement de l'animal à la vie connaissait des bornes, ou qu'il fût subordonné à la raison, l'espèce entière courrait bientôt risque de périr. Voilà aussi, ce me semble, la source de nos passions, de l'empire de l'imagination et des illusions. Ce sont elles qui gouvernent le monde, on l'a dit avec raison. Avec quelle force nous sommes poussés à des choses peu nécessaires à notre bonheur ! avec quelle ardeur nous songeons à satisfaire nos passions ! Nous nous remuons sans cesse; rien n'étonne notre [53] courage ; la longueur et la difficulté de nos entreprises, la grandeur de nos travaux, rien n'épuise en nous cette soif de la gloire, cette hardiesse de génie. Est-ce pour notre bonheur individuel que nous agissons ainsi ? Combien il nous faut peu de toutes ces choses-là pour le procurer ! Placés entre deux instants, la raison et la philosophie ne nous disent-elles pas sans cesse que le repos et la jouissance paisible de notre existence sont les seuls biens pour des êtres qui doivent disparaître le lendemain, et qui ne jouiront ni de leurs travaux, ni de la gloire qui en doit résulter : voilà la voix de la sagesse. Tous nos désirs, toutes nos actions sont autant d'extravagances dans ses principes. Nous ambitionnons le titre de sages ; mais nous obéissons malgré nous-mêmes à la nature, qui dirige cette effervescence de génie au but général de ses vues, qui opère dans cette fermentation continuelle des individus, le bien-être constant de l'espèce et qui prépare par les travaux de la génération présente les avantages de la génération future ; et pendant que l'homme sacrifie à ses desseins son repos, sa santé, sa vie, tous les biens réels de son existence individuelle, elle le dédommage de tous ces sacrifices par un peu de fumée de gloire, ou par cette ivresse même qui le rend si remuant et si audacieux. Nous avons beau philosopher et appeler la sagesse à notre secours, il faut subir notre sort. Notre faible raison pourrait-elle résister aux immuables lois de notre destinée ? Il faut nous détacher de notre bonheur, [54] ou ne le voir possible qu'autant que nous obéissons à la nature, et que nous remplissons ses vues. Notre bonheur lui est indifférent, mais elle fait tout pour le bien de notre espèce ; tâchons d'y trouver celui qui nous est personnel, et nous aurons rempli notre vocation... Voilà ce qu'il y a en général à dire sur le système adopté par M. de Voltaire. Il n'est pas heureux en combattant quelques conséquences du système du grand Leibnitz et de l'illustre Pope. Il convient que tous les corps et

tous les événements dépendent d'autres corps et d'autres événements ; mais il ne croit pas que tous les corps soient nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, ni que tous les événements soient essentiels à la série des événements. Cependant, sans cette nécessité absolue, on ne conçoit point comment l'univers pourrait subsister un moment. Tout ce qui ne tient pas à la chaîne des corps et des événements ne peut exister; et la preuve qu'un corps ou un événement y tient, c'est qu'il existe. Est-ce à nous à prononcer sur l'importance des êtres, et à décider que ceux dont nous ignorons le but n'en ont point. La nature, dit M. de Voltaire, *n'est asservie à aucune quantité précise , ni à aucune forme précise*. Quelle assertion ! *Nulle planète*, continue-t-il, *ne se meut dans une courbe absolument régulière ; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique*. Cela prouve seulement que les mathématiques sont un pur jeu de l'esprit, et qu'elles ne sont pas plus utiles à la connaissance de l'univers [55] et pour la vraie philosophie, que la science du jeu des échecs pour la conduite d'une armée. Enfin, notre auteur conclut : *Nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération. La nature n'agit jamais rigoureusement; ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre, serait la cause de la destruction de la terre*. Si cette façon de raisonner était bonne, il n'y a rien qu'on ne pût alternativement établir comme vérité , ou détruire comme erreur. C'est le contraire de ces propositions qu'il faut soutenir pour parler vrai. Si la nature nous paraît quelquefois ne point agir rigoureusement, c'est que nous ne connaissons point l'ensemble de ses vues, si prodigieusement variées, et nous osons regarder comme inutilité dans ses actions ce qui n'est qu'un effet de notre ignorance. Il n'y a qu'un raisonnement bon et sûr dans toutes ces matières, c'est de conclure du fait à la nécessité. Cet atome existe; donc, il est nécessaire à l'univers. Mais, dit M. de Voltaire, je n'en vois pas la nécessité; donc, conclut-il, elle n'existe pas; donc, fallait-il conclure, je ne suis qu'un ignorant. Mais cet atome n'est pas moins nécessaire à la terre, puisque, sans lui, l'ordre et l'enchaînement des choses ne seraient pas les mêmes : il en est de même des événements. *Il y en a*, dit M. de Voltaire, *qui ont des effets , et d'autres qui n'en ont point*. Premièrement, qu'en savons-nous ? parce que nous ne connaissons point de certains effets, est-ce une raison pour dire qu'ils n'existent point ? En second lieu, quand cela serait, ce défaut d'effets est lui-même un nouvel événement dans l'univers, qui en produit d'autres dans cette fermentation générale, et dans le mouvement perpétuel des causes. Tout ce qui est doit être, par cela même que cela est. Voilà la seule bonne philosophie, aussi longtemps que nous ne connaissons pas cet univers, comme on dit dans l'école, *à priori*, tout est nécessité. La liberté est un mot vide de sens, comme vous allez voir dans la lettre de M. Diderot. L'arbitraire produirait le chaos, et le chaos est aussi un mot vide de sens, car rien ne peut exister sans une certaine loi constante quelle qu'elle soit; et cette loi ne finit pas sitôt, que ce qui existait par elle périt avec elle, et disparaît de la chaîne des êtres.

**Grimm**  
**Correspondance littéraire, 1er juillet**  
**1756**

## ROUSSEAU à VOLTAIRE

Le 18 août 1756, J.-J. Rousseau écrit à Voltaire. Cette lettre ne sera rendue publique qu'en 1759, et Rousseau dira plus tard, dans les Confessions, que M. de Voltaire lui avait répondu par Candide. Belle réponse de Voltaire à Rousseau, là encore, les raisonnements de l'un s'opposent aux raisonnements de l'autre!

### Oeuvres de J.J. Rousseau, Volume 17 Par Jean Jacques Rousseau

[226]

...

« Homme, prends patience, me disent Pope et Leibnitz, les maux sont un effet nécessaire de la nature et de la constitution de cet univers. L'Être éternel et bienfaisant qui le gouverne eût voulu t'en garantir: de toutes les économies possibles, il a choisi celle qui réunissait le moins de mal et le plus de bien; ou, pour dire la même chose encore plus crûment s'il le faut, s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. »

Que me dit maintenant votre poème ? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout puissant, il pouvait prévenir « tous tes maux : n'espère donc jamais qu'ils finissent, car on ne saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité même; pour moi, j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

Vous ne voulez pas, monsieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poème contre la providence ; et je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre<sup>1</sup> contre le genre humain un écrit où je plaidais la cause du genre humain contre lui-même. Je sais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur et les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines, mon but était excusable et même louable, à ce que je crois : car je montrais aux hommes comment ils faisaient leurs malheurs eux-mêmes, et par conséquent comment ils les pouvaient éviter.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné , partant corrompu ; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble , ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors la question n'est point

---

1 Discours sur l'origine de l'inégalité.

pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages; et que, si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieues de là, tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des mesures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ! Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste ?

Vous auriez voulu que le tremblement se fut fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts ? mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seuls hommes dont nous tenions compte. Ils en font peu même aux animaux et aux sauvages qui habitent épars ces lieux retirés, et qui ne craignent ni la chute des toits, ni l'embrasement des maisons. Mais que signifierait un pareil privilège ? Serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville ?

Il y a des événements qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces par lesquelles on les considère, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans *Zadig*, et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent dans son lit à leur aise, et à qui des prêtres barbares font avec art savourer la mort ? Pour moi, je vois partout que les maux auxquels nous assujettit la nature sont moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais, quelque ingénieux que nous puissions être à fomentier nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence, sans quoi le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or, s'il est mieux

pour nous d'être que de n'être pas, c'en serait assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seraient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver, sur ce point, de la bonne foi chez les hommes, et de bons calculs chez les philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence indépendant de toute autre sensation, et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie, à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez, avec Érasme, que peu de gens voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient sa marchandise fort haut, qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? des riches, peut-être, rassasiés de faux plaisirs, [231] mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblants de la perdre ; peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus malsain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition , ou, du moins, communément plus sincères, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ; consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition, un bon artisan qui vit commodément de son métier ; un paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays, par exemple, où vous êtes, et généralement de tout pays libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le Haut-Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate , et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qu'il attend et qui lui est dû, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi, ut frustra me natum non existimem*<sup>2</sup>... Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement sans murmure et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui porte bien distinctement l'ordre de mourir. Mais, selon le cours ordinaire des [232] choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces points m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi : car je n'ignore pas combien **la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la**

---

2 Je ne veux pas me plaindre de la vie, comme l'ont fait souvent beaucoup de gens, même éclairés. Je ne me repens point d'avoir vécu, parce que j'ai lieu de croire que ma vie n'a pas été inutile. Je sors de cette vie comme d'une hôtellerie, non comme d'une maison qui m'appartiendrait. La nature n'a point fait de la terre une habitation fixe, mais un lieu de passage. Heureux le jour où je partirai vers cette assemblée des âmes et où je quitterai la foule impure d'ici-bas!

**vérité, et qu'entre deux hommes d'avis contraires ce que l'un croit démontré n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre.**

Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'est pas vrai que, si l'on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister. Vous citez là-dessus M. de Crousaz<sup>3</sup>; puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique, que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération; que la nature n'agit jamais rigoureusement; qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, et qu'en cette occasion je céderais avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

...

**Lettre de J.-J. Rousseau à M. de Voltaire, 18 août 1756.**



**Rousseau herborisant à Ermenonville**

---

3 Examen de l'Essai sur l'Homme, par Crousaz, Lausanne, 1737, in-12

## Sade et le crime

Le marquis de Sade, cet homme du siècle des lumières, nous offre Dolmancé, l'instituteur immoral, qui joue sur la philosophie des Lumières, et plus aisément sur le matérialisme (ou fatalisme). Les conclusions eussent-elles horrifié le généreux Diderot ?

### L'oeuvre du Marquis de Sade : Zoloé, Justine, Juliette, la Philosophie dans le boudoir,

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2066455.r=.langFR>

Dolmancé : Eh bien, petit ange, es-tu convertie ? cesses-tu de croire que la sodomie soit un crime ?

Eugénie : Et quand elle en serait un, que m'importe ? Ne m'avez-vous pas démontré le néant des crimes ? Il est bien peu d'actions maintenant qui soient criminelles à mes yeux.

Dolmancé : **Il n'est de crime à rien**, chère fille, à quoi que ce soit au monde : la plus monstrueuse des actions n'a-t-elle pas un côté par lequel elle nous est propice ?

Eugénie : Qui en doute ?

Dolmancé : Eh bien, de ce moment elle cesse d'être un crime ; car, pour que ce qui sert l'un en nuisant à l'autre fût un crime, il faudrait démontrer que l'être lésé est plus précieux à la nature que l'être servi : or **tous les individus étant égaux** aux yeux de la nature, cette prédilection est impossible ; donc l'action qui sert à l'un en nuisant à l'autre est d'une indifférence parfaite à la nature.

Eugénie : Mais si l'action nuisait à une très grande majorité d'individus, et qu'elle ne nous rapportât à nous qu'une très légère dose de plaisir, ne serait-il pas affreux de s'y livrer alors ?

Dolmancé : Pas davantage, parce qu'il n'y a aucune comparaison entre ce qu'éprouvent les autres et ce que nous ressentons ; la plus forte dose de douleur chez les autres doit assurément être nulle pour nous, et le plus léger chatouillement de plaisir éprouvé par nous nous touche ; donc nous devons, à quel prix que ce soit, préférer ce léger chatouillement qui nous délecte à cette somme immense des malheurs d'autrui, qui ne saurait nous atteindre. Mais s'il arrive, au contraire, que la singularité de nos organes, une construction bizarre, nous rendent agréables les douleurs du prochain, ainsi que cela arrive souvent : qui doute alors que nous ne devions incontestablement préférer cette douleur d'autrui qui nous amuse, à l'absence de cette douleur qui deviendrait une privation pour nous ? La source de toutes nos erreurs en morale vient de l'admission ridicule de ce fil de fraternité qu'inventèrent les

chrétiens dans leur siècle d'infortune et de détresse. **Contraints à mendier la pitié des autres, il n'était pas maladroit d'établir qu'ils étaient tous frères.** Comment refuser des secours d'après une telle hypothèse ? Mais il est impossible d'admettre cette doctrine. Ne naissons-nous pas tous isolés ? je dis plus, tous ennemis les uns des autres, tous dans un état de guerre perpétuelle et réciproque ? Or, je vous demande si cela serait dans la supposition que les vertus exigées par ce prétendu fil de fraternité fussent réellement dans la nature. Si sa voix les inspirait aux hommes, ils les éprouveraient dès en naissant. **Dès lors, la pitié, la bienfaisance, l'humanité seraient des vertus naturelles,** dont il serait impossible de se défendre, et qui rendraient cet état primitif de l'homme sauvage totalement contraire à ce que nous le voyons.

Eugénie : Mais si, comme vous le dites, la nature fait naître les hommes isolés, tous indépendants les uns des autres, au moins m'accorderez-vous que les besoins, en les rapprochant, ont dû nécessairement établir quelques liens entre eux ; de là, ceux du sang nés de leur alliance réciproque, ceux de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance ; vous respecterez au moins ceux-là, j'espère ?

Dolmancé : Pas plus que les autres, en vérité ; mais analysons-les, je le veux : un coup d'œil rapide, Eugénie, sur chacun en particulier. Direz-vous, par exemple, que le besoin de me marier, ou pour voir prolonger ma race, ou pour arranger ma fortune, doit établir des liens indissolubles ou sacrés avec l'objet auquel je m'allie ? Ne serait-ce pas, je vous le demande, une absurdité que de soutenir cela ? Tant que dure l'acte du coït, je peux, sans doute, avoir besoin de cet objet pour y participer ; mais sitôt qu'il est satisfait, que reste-t-il, je vous prie, entre lui et moi ? et quelle obligation réelle enchaînera à lui ou à moi les résultats de ce coït ? **Ces derniers liens furent les fruits de la frayeur qu'eurent les parents d'être abandonnés dans leur vieillesse, et les soins intéressés qu'ils ont de nous dans notre enfance ne sont que pour mériter ensuite les mêmes attentions dans leur dernier âge.** Cessons d'être la dupe de tout cela : nous ne devons rien à nos parents... pas la moindre chose, Eugénie, et, comme c'est bien moins pour nous que pour eux qu'ils ont travaillé, il nous est permis de les détester, et de nous en défaire même, si leur procédé nous irrite ; nous ne devons les aimer que s'ils agissent bien avec nous, et cette tendresse alors ne doit pas avoir un degré de plus que celle que nous aurions pour d'autres amis, parce que les droits de la naissance n'établissent rien, ne fondent rien, et qu'en les scrutant avec sagesse et réflexion, nous n'y trouverons sûrement que des raisons de haine pour ceux qui, ne songeant qu'à leurs plaisirs, ne nous ont donné souvent qu'une existence malheureuse ou malsaine.

Vous me parlez des liens de l'amour, Eugénie ; puissiez-vous ne les jamais connaître ! Ah ! qu'un tel sentiment, pour le bonheur que je vous souhaite, n'approche jamais de votre cœur ! Qu'est-ce que l'amour ? On ne peut le considérer, ce me semble, que comme l'effet résultatif des qualités d'un bel objet sur nous ; ces effets nous transportent ; ils nous enflamment ; si nous possédons cet objet, nous voilà contents ;

s'il nous est impossible de l'avoir, nous nous désespérons. Mais quelle est la base de ce sentiment ?... le désir. Quelles sont les suites de ce sentiment ?... la folie. Tenons-nous-en donc au motif, et garantissons-nous des effets. Le motif est de posséder l'objet : eh bien ! tâchons de réussir, mais avec sagesse ; jouissons-en dès que nous l'avons ; consolons-nous dans le cas contraire : mille autres objets semblables, et souvent bien meilleurs, nous consoleront de la perte de celui-là ; tous les hommes, toutes les femmes se ressemblent : il n'y a point d'amour qui résiste aux effets d'une réflexion saine. Oh ! quelle duperie que cette ivresse qui, absorbant en nous le résultat des sens, nous met dans un tel état que nous ne voyons plus, que nous n'existons plus que par cet objet follement adoré ! Est-ce donc là vivre ? N'est-ce pas bien plutôt se priver volontairement de toutes les douceurs de la vie ? N'est-ce pas vouloir rester dans une fièvre brûlante qui nous absorbe et qui nous dévore, sans nous laisser d'autre bonheur que des jouissances métaphysiques, si ressemblantes aux effets de la folie ? Si nous devons toujours l'aimer, cet objet adorable, s'il était certain que nous ne dussions jamais l'abandonner, ce serait encore une extravagance sans doute, mais excusable au moins. Cela arrive-t-il ? A-t-on beaucoup d'exemples de ces liaisons éternelles qui ne se sont jamais démenties ? Quelques mois de jouissance, remettant bientôt l'objet à sa véritable place, nous font rougir de l'encens que nous avons brûlé sur ses autels, et nous arrivons souvent à ne pas même concevoir qu'il ait pu nous séduire à ce point.

Ô filles voluptueuses, livrez-nous donc vos corps tant que vous le pourrez ! Foutez, divertissez-vous, voilà l'essentiel ; mais fuyez avec soin l'amour. Il n'y a de bon que son physique, disait le naturaliste Buffon, et ce n'était pas sur cela seul qu'il raisonnait en bon philosophe. je le répète, amusez-vous ; mais n'aimez point ; ne vous embarrassez pas davantage de l'être : ce n'est pas de s'exténuer en lamentations, en soupirs, en œillades, en billets doux qu'il faut ; c'est de foutre, c'est de multiplier et de changer souvent ses fouteurs, c'est de s'opposer fortement surtout à ce qu'un seul veuille vous captiver, parce que le but de ce constant amour serait, en vous liant à lui, de vous empêcher de vous livrer à un autre, égoïsme cruel, qui deviendrait bientôt fatal à vos plaisirs. Les femmes ne sont pas faites pour un seul homme : c'est pour tous que les a créées la nature. N'écoutant que cette voix sacrée, qu'elles se livrent indifféremment à tous ceux qui veulent d'elles. Toujours putains, jamais amantes, fuyant l'amour, adorant le plaisir, ce ne seront plus que des roses qu'elles trouveront dans la carrière de la vie, ce ne seront plus que des fleurs qu'elles nous prodigueront ! Demandez, Eugénie, demandez à la femme charmante qui veut bien se charger de votre éducation le cas qu'il faut faire d'un homme quand on en a joui. (Assez bas pour n'être pas entendu d'Augustin.) Demandez-lui si elle ferait un pas pour conserver cet Augustin qui fait aujourd'hui ses délices. Dans l'hypothèse où l'on voudrait le lui enlever, elle en prendrait un autre, ne penserait plus à celui-ci, et, bientôt lasse du nouveau, elle l'immolerait elle-même dans deux mois, si de nouvelles jouissances devaient naître de ce sacrifice.

Mme de Saint-Ange : Que ma chère Eugénie soit bien sûre que Dolmancé lui

explique ici mon cœur, ainsi que celui de toutes les femmes, comme si nous lui en ouvrions les replis.

Dolmancé : La dernière partie de mon analyse porte donc sur les liens de l'amitié et sur ceux de la reconnaissance. Respectons les premiers, j'y consens, tant qu'ils nous sont utiles ; **gardons nos amis tant qu'ils nous servent** ; oublions-les dès que nous n'en tirons plus rien ce n'est jamais que pour soi qu'il faut aimer les gens ; les aimer pour eux-mêmes n'est qu'une duperie ; jamais il n'est dans la nature d'inspirer aux hommes d'autres mouvements, d'autres sentiments que ceux qui doivent leur être bons à quelque chose ; rien n'est égoïste comme la nature ; soyons-le donc aussi, si nous voulons accomplir ses lois. **Quant à la reconnaissance**, Eugénie, c'est le plus faible de tous les liens sans doute. Est-ce donc pour nous que les hommes nous obligent ? N'en croyons rien, ma chère ; c'est par ostentation, par orgueil. N'est-il donc pas humiliant dès lors de devenir ainsi le jouet de l'amour-propre des autres ? Ne l'est-il pas encore davantage d'être obligé ? Rien de plus à charge qu'un bienfait reçu. Point de milieu : il faut le rendre ou en être avili. Les âmes fières se font mal au poids du bienfait : il pèse sur elles avec tant de violence que le seul sentiment qu'elles exhalent est de la haine pour le bienfaiteur. Quels sont donc maintenant, à votre avis, les liens qui suppléent à l'isolement où nous a créés la nature ? Quels sont ceux qui doivent établir des rapports entre les hommes ? A quels titres les aimerons-nous, les chérirons-nous, les préférerons-nous à nous-mêmes ? De quel droit soulagerons-nous leur infortune ? Où sera maintenant dans nos âmes le berceau de vos belles et inutiles vertus de bienfaisance, d'humanité, de charité, indiquées dans le code absurde de quelques religions imbéciles, qui, prêchées par des imposteurs ou par des mendiants, durent nécessairement conseiller ce qui pouvait les soutenir ou les tolérer ? Eh bien, Eugénie, admettez-vous encore quelque chose de sacré parmi les hommes ? Concevez-vous quelques raisons de ne pas toujours nous préférer à eux ?

Eugénie : Ces leçons, que mon cœur devance, me flattent trop pour que mon esprit les récuse.

Mme de Saint-Ange : Elles sont dans la nature, Eugénie : la seule approbation que tu leur donnes le prouve ; à peine éclore de son sein, comment ce que tu sens pourrait-il être le fruit de la corruption ?

Eugénie : Mais si toutes les erreurs que vous préconisez sont dans la nature, pourquoi les lois s'y opposent-elles ?

Dolmancé : Parce que **les lois ne sont pas faites pour le particulier, mais pour le général**, ce qui les met dans une perpétuelle contradiction avec l'intérêt, attendu que l'intérêt personnel l'est toujours avec l'intérêt général. Mais les lois, bonnes pour la société, sont très mauvaises pour l'individu qui la compose ; car, pour une fois qu'elles le protègent ou le garantissent, elles le gênent et le captivent les trois quarts

de sa vie ; aussi l'homme sage et plein de mépris pour elles les tolère-t-il, comme il fait des serpents et des vipères, qui, bien qu'ils blessent ou qu'ils empoisonnent, servent pourtant quelquefois dans la médecine ; il se garantira des lois comme il fera de ces bêtes venimeuses ; il s'en mettra à l'abri par des précautions, par des mystères, toutes choses faciles à la sagesse et à la prudence. Que la fantaisie de quelques crimes vienne enflammer votre âme, Eugénie, et soyez bien certaine de les commettre en paix, entre votre amie et moi.

Eugénie : Ah ! cette fantaisie est déjà dans mon cœur !



Ce serait le seul « portrait » de Sade

## Le méchant

comment aborder le Mal sans le méchant, comment le définir ? Le méchant est-ce lui qui dans une époque vit une épique épopée, est-ce le philosophe qui cultive la philosophie ? Le français, selon Voltaire, ne comprend rien à ce qui est épique ! Le Français serait-il philosophe ?

### Dictionnaire philosophique, Volume 6 Par Voltaire

#### MÉCHANT.

On nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable et méchant. Rien n'est plus malavisé; car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, [170] tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un **crocodile**<sup>4</sup>. Oh point ! me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique ni infidèle, on peut se fier à moi. Mais le reste du genre humain qui est ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne sera donc qu'un assemblage de monstres; et toutes les fois que tu parleras à un luthérien, ou à un Turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront et qu'ils t'assassineront, car ils sont enfants du diable; ils sont nés méchants; l'un n'est point régénéré, et l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau de dire aux hommes: «Vous «êtes tous nés bons; voyez combien il serait affreux «de corrompre la pureté de votre être.» Il eût fallu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse, on lui dit : Est-il possible que vous déshonoriez la dignité de chanoine ? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conseiller du roi, et qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager : Songe que tu es du régiment de Champagne. Ou devrait dire à chaque individu : Souviens-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même* ? Si vous étiez né enfant du diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre père.

L'homme n'est point né méchant; il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent et lui disent, Vous êtes né malade; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent et qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; et ces raisonneurs sont très malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfants de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur et la crainte; s'ils étaient nés méchants, malfaisants, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpents cherchent à mordre, et les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons et aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les

4 « Le crocodile, ou la guerre du bien et du mal » Saint-Martin.

porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais; pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté, qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre et la gravelle, parce que tout le monde y est exposé ?

[172]

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians, n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tounquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans, ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Venise, de Paris, de Londres, d'Amsterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, est extrême.

Si les hommes étaient essentiellement méchants, s'ils naissaient tous soumis à un être aussi malfaisant que malheureux, qui pour se venger de son supplice leur inspirerait toutes ses fureurs , on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, et les pères par leurs enfants, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup; cela donne environ cinq cents millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourrissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, et qui médisent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitants du globe, il y a deux cents millions d'enfants au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, et environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes et capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre, par un travail prodigieux, à leur fournir la nourriture et le vêtement ; ceux-là n'ont guère le temps de malfaire.

Dans les dix millions restants seront compris les gens oisifs et de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement; les hommes à talents occupés de leurs professions; les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchants que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, et quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à-la-fois un million de ces bêtes féroces employées; et dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc tout au plus sur la terre, dans les temps les plus orageux, un homme sur mille qu'on peut appeler méchant, encore ne l'est-il

pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit et qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute; on voit des malheurs et des crimes horribles : mais le plaisir de se plaindre et d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé, tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame, au sortir de l'Opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

Il est regrettable que le problème religieux soit aussi puissant dans ce texte, l'homme ne serait-il méchant que par rapport à une religion ? Quel serait alors l'éclat de rire d'un Dolmancé ! Pour ce qui est des informations sur les peuples du Tonkin, du Laos et autres lieux, elles prêtent, de nos jours, à sourire sur la légèreté des affirmations ! Voltaire avait beau mentir qui parle de pays lointains sans rencontrer qui en vient ! De nos jours, le mensonge pour énorme qu'il soit pourrait être vérifié, mais paresse des hommes, ils supposent leur opinion juste et parfaite par conséquent se trouve vérité vraie tout ce qui conforte ladite opinion.

Pour la conclusion, elle rappelle Leibniz et Pascal. La nature semble renvoyer à Dieu, et le politique à l'homme !



Voltaire

## Voltaire encore !

### Dictionnaire philosophique, portatif, Volume 2 Voltaire 1767 Londres

<http://books.google.fr/books?pg=PA178etdq=voltaire+%22dictionnaire+philosophique%22+guerreetid=zjYHAAAAQAAJ#v=onepageetqetf=false>

## Guerre

La famine , la peste et la guerre sont les trois ingrédients les plus fameux de ce **bas monde**. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures ou la disette nous force d'avoir recours pour abrégé notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste, toutes les maladies contagieuses, qui font au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présents nous viennent de la providence; mais la guerre qui réunit tous ces dons , nous vient de l'imagination de trois ou quatre cents personnes, répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de princes ou de ministres ; et c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine, que la guerre traîne toujours à sa suite la peste et la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, et qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, et fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations [] assemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie et des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs , pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple Romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques : Et quelques années après , tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent longtemps sur mer et sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un Prince qu'il descend en droite ligne d'un Comte , dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le Prince et son conseil concluent sans difficulté que cette province qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des lois aux gens , il

faut au moins avoir leur consentement : ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du Prince , dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les [275] fait tourner à droite et à gauche ; *et* marche à là gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan , Bajazet n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; tontes d'accord en un seul point,, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu, solennellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble , alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu , et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; Les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par dessus une robe; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par dessus leur chemise. Tous parlent longtemps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin fur leurs joués fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Éternel; que Polyeucte et Athalie font les ouvrages du Démon ; Qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut ; et qu'un pauvre homme [277] qui mange pour deux sous et demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre tout au plus composées par un Gaulois nommé Massillon qu'un honnête homme peut lire sans dégoût; mais dans tous ces discours, il n'y en a pas un seul où l'orateur ose s'élever contre ce fléau et ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux et tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre humain, et la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô Bourdalouë ! mais aucun fut ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égalent jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqures d'épingles, et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes , brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la mesure entière. Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur , la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps , et que je meurs à vingt ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirants sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des armes: mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.

## Le Code noir

Quittons la littérature ou la philosophie et entrons dans la législation française du 18<sup>e</sup> siècle :

En usage depuis, diverses dates dont 1615 (Louis le treizième était roi sous régence), sous Louis XIV, 1685 dans les possessions françaises d'Amérique et des Antilles, donc de Saint-Domingue, actuelle Haïti, (donc connu des émules de Martinès de Pasqually et de lui-même sans que ces initiés qui prétendent à de « hautes connaissances » trouvent anormal que la « viande humaine » puisse les enrichir !).

Le Code noir suscite au 18<sup>e</sup> siècle des protestations, des réfutations, des indignations de nombreux écrivains.

Cette réglementation fut appliquée jusqu'à l'abolition (toute théorique) de l'esclavage (4 février 1794) par la Convention. Napoleone Buonaparte la remit en vigueur, et il faudra attendre la deuxième république pour que cette abolition devienne, en France, effective ! Le contenu des articles pose un problème de fond sur la notion de bien et de mal quand l'intérêt particulier ou général veut prévaloir. Comparé au code noir, le divin marquis et son instituteur Dolmancé sont des enfants ! Le pire est sans doute dans les articles qui semblent protéger l'esclave père et sa famille ! Les autres articles permettent de supposer qu'il y va plus de l'intérêt économique (un père est plus tranquille qu'un homme à qui on aura ôté toute raison de vivre ! Une famille unie tente de rester unie et continue à procréer !)

### Le Code noir (1685).

LOUIS, PAR LA GRÂCE DE DIEU<sup>5</sup> roi de France et de Navarre : à tous, présents et à venir, salut. Comme nous devons également nos soins à tous les peuples que la divine providence a mis sous notre obéissance, nous avons bien voulu faire examiner en notre présence les mémoires qui nous ont été envoyés par nos officiers de nos îles de l'Amérique, par lesquels ayant été informés du besoin qu'ils ont de notre autorité et de notre justice pour y maintenir la discipline de l'Église catholique, apostolique et romaine, pour y régler ce qui concerne l'état et la qualité des esclaves dans nos dites îles, et désirant y pourvoir et leur faire connaître qu'encore qu'ils habitent des climats infiniment éloignés de notre séjour ordinaire, nous leur sommes toujours présent, non seulement par l'étendue de notre puissance, mais encore par la promptitude de notre application à les secourir dans leurs nécessités.

À ces causes, de l'avis de notre Conseil, et de notre certaine science, pleine

---

5 La formule pose, surtout ici dans son usage légal et constant, un problème terrible pour ceux qui « croient en Dieu »! Dieu bouclier par son représentant d'une loi humaine !

puissance et autorité royale, nous avons dit, statué et ordonné, disons, statuons et ordonnons, voulons et nous plaît ce qui ensuit.

#### Article 1er

Voulons que l'édit du feu Roi de Glorieuse Mémoire, notre très honoré seigneur et père, du 23 avril 1615, soit exécuté dans nos îles; ce faisant, enjoignons à tous nos officiers de chasser de nos dites îles tous les juifs qui y ont établi leur résidence, auxquels, comme aux ennemis déclarés du nom chrétien, nous commandons d'en sortir dans trois mois à compter du jour de la publication des présentes, à peine de confiscation de corps et de biens.

#### Article 2

Tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la religion catholique, apostolique et romaine. Enjoignons aux habitants qui achètent des nègres nouvellement arrivés d'en avertir dans huitaine au plus tard les gouverneur et intendant des dites îles, à peine d'amende arbitraire, lesquels donneront les ordres nécessaires pour les faire instruire et baptiser dans le temps convenable.

#### Article 3

Interdisons tout exercice public d'autre religion que la religion catholique, apostolique et romaine. Voulons que les contrevenants soient punis comme rebelles et désobéissants à nos commandements. Défendons toutes assemblées pour cet effet, lesquelles nous déclarons conventicules, illicites et séditeuses, sujettes à la même peine qui aura lieu même contre les maîtres qui lui permettront et souffriront à l'égard de leurs esclaves.

#### Article 4

Ne seront préposés aucuns commandeurs à la direction des nègres, qui ne fassent profession de la religion catholique, apostolique et romaine, à peine de confiscation des dits nègres contre les maîtres qui les auront préposés et de punition arbitraire contre les commandeurs qui auront accepté ladite direction.

#### Article 5

Défendons à nos sujets de la religion protestante d'apporter aucun trouble ni empêchement à nos autres sujets, même à leurs esclaves, dans le libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, à peine de punition exemplaire.

#### Article 6

Enjoignons à tous nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'observer les jours de dimanches et de fêtes, qui sont gardés par nos sujets de la religion catholique, apostolique et romaine. Leur défendons de travailler ni de faire travailler leurs esclaves auxdits jours depuis l'heure de minuit jusqu'à l'autre minuit à la culture de la terre, à la manufacture des sucres et à tous autres ouvrages, à peine d'amende et de punition arbitraire contre les maîtres et confiscation tant des sucres que des esclaves qui seront surpris par nos officiers dans le travail.

#### Article 7

Leur défendons pareillement de tenir le marché des nègres et de toute autre

marchandise auxdits jours, sur pareille peine de confiscation des marchandises qui se trouveront alors au marché et d'amende arbitraire contre les marchands.

#### Article 8

Déclarons nos sujets qui ne sont pas de la religion catholique, apostolique et romaine incapables de contracter à l'avenir aucuns mariages valables, déclarons bâtards les enfants qui naîtront de telles conjonctions, que nous voulons être tenues et réputées, tenons et réputons pour vrais concubinages.

#### Article 9

Les hommes libres qui auront eu un ou plusieurs enfants de leur concubinage avec des esclaves, ensemble les maîtres qui les auront soufferts, seront chacun condamnés en une amende de 2000 livres de sucre, et, s'ils sont les maîtres de l'esclave de laquelle ils auront eu lesdits enfants, voulons, outre l'amende, qu'ils soient privés de l'esclave et des enfants et qu'elle et eux soient adjudés à l'hôpital, sans jamais pouvoir être affranchis. N'entendons toutefois le présent article avoir lieu lorsque l'homme libre qui n'était point marié à une autre personne durant son concubinage avec son esclave, épousera dans les formes observées par l'Église ladite esclave, qui sera affranchie par ce moyen et les enfants rendus libres et légitimes.

#### Article 10

Les solennités prescrites par l'ordonnance de Blois et par la Déclaration de 1639 pour les mariages seront observées tant à l'égard des personnes libres que des esclaves, sans néanmoins que le consentement du père et de la mère de l'esclave y soit nécessaire, mais celui du maître seulement.

#### Article 11

Défendons très expressément aux curés de procéder aux mariages des esclaves, s'ils ne font apparoir du consentement de leurs maîtres. Défendons aussi aux maîtres d'user d'aucunes contraintes sur leurs esclaves pour les marier contre leur gré.

#### Article 12

Les enfants qui naîtront des mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves et non à ceux de leurs maris, si le mari et la femme ont des maîtres différents.

#### Article 13

Voulons que, si le mari esclave a épousé une femme libre, les enfants, tant mâles que filles, suivent la condition de leur mère et soient libres comme elle, nonobstant la servitude de leur père, et que, si le père est libre et la mère esclave, les enfants soient esclaves pareillement.

#### Article 14

Les maîtres seront tenus de faire enterrer en terre sainte, dans les cimetières destinés à cet effet, leurs esclaves baptisés. Et, à l'égard de ceux qui mourront sans avoir reçu le baptême, ils seront enterrés la nuit dans quelque champ voisin du lieu où ils seront décédés.

#### Article 15

Défendons aux esclaves de porter aucunes armes offensives ni de gros bâtons, à peine

de fouet et de confiscation des armes au profit de celui qui les en trouvera saisis, à l'exception seulement de ceux qui sont envoyés à la chasse par leurs maîtres et qui seront porteurs de leurs billets ou marques connus.

#### Article 16

Défendons pareillement aux esclaves appartenant à différents maîtres de s'attrouper le jour ou la nuit sous prétexte de noces ou autrement, soit chez l'un de leurs maîtres ou ailleurs, et encore moins dans les grands chemins ou lieux écartés, à peine de punition corporelle qui ne pourra être moindre que du fouet et de la fleur de lys; et, en cas de fréquentes récidives et autres circonstances aggravantes, pourront être punis de mort, ce que nous laissons à l'arbitrage des juges. Enjoignons à tous nos sujets de courir sus aux contrevenants, et de les arrêter et de les conduire en prison, bien qu'ils ne soient officiers et qu'il n'y ait contre eux encore aucun décret.

#### Article 17

Les maîtres qui seront convaincus d'avoir permis ou toléré telles assemblées composées d'autres esclaves que de ceux qui leur appartiennent seront condamnés en leurs propres et privés noms de réparer tout le dommage qui aura été fait à leurs voisins à l'occasion desdites assemblées et en 10 écus d'amende pour la première fois et au double en cas de récidive.

#### Article 18

Défendons aux esclaves de vendre des cannes de sucre pour quelque cause et occasion que ce soit, même avec la permission de leurs maîtres, à peine du fouet contre les esclaves, de 10 livres tournois contre le maître qui l'aura permis et de pareille amende contre l'acheteur.

#### Article 19

Leur défendons aussi d'exposer en vente au marché ni de porter dans des maisons particulières pour vendre aucune sorte de denrées, même des fruits, légumes, bois à brûler, herbes pour la nourriture des bestiaux et leurs manufactures, sans permission expresse de leurs maîtres par un billet ou par des marques connues; à peine de revendication des choses ainsi vendues, sans restitution de prix, pour les maîtres et de 6 livres tournois d'amende à leur profit contre les acheteurs.

#### Article 20

Voulons à cet effet que deux personnes soient préposées par nos officiers dans chaque marché pour examiner les denrées et marchandises qui y seront apportées par les esclaves, ensemble les billets et marques de leurs maîtres dont ils seront porteurs.

#### Article 21

Permettons à tous nos sujets habitants des îles de se saisir de toutes les choses dont ils trouveront les esclaves chargés, lorsqu'ils n'auront point de billets de leurs maîtres, ni de marques connues, pour être rendues incessamment à leurs maîtres, si leur habitation est voisine du lieu où leurs esclaves auront été surpris en délit: sinon elles seront incessamment envoyées à l'hôpital pour y être en dépôt jusqu'à ce que les maîtres en aient été avertis.

#### Article 22

Seront tenus les maîtres de faire fournir, par chacune semaine, à leurs esclaves âgés

de dix ans et au-dessus, pour leur nourriture, deux pots et demi, mesure de Paris, de farine de manioc, ou trois cassaves pesant chacune 2 livres et demie au moins, ou choses équivalentes, avec 2 livres de boeuf salé, ou 3 livres de poisson, ou autres choses à proportion: et aux enfants, depuis qu'ils sont sevrés jusqu'à l'âge de dix ans, la moitié des vivres ci-dessus.

#### Article 23

Leur défendons de donner aux esclaves de l'eau-de-vie de canne ou guildive, pour tenir lieu de subsistance mentionnée en l'article précédent.

#### Article 24

Leur défendons pareillement de se décharger de la nourriture et subsistance de leurs esclaves en leur permettant de travailler certain jour de la semaine pour leur compte particulier.

#### Article 25

Seront tenus les maîtres de fournir à chaque esclave, par chacun an, deux habits de toile ou quatre aunes de toile, au gré des maîtres.

#### Article 26

Les esclaves qui ne seront point nourris, vêtus et entretenus par leurs maîtres, selon que nous l'avons ordonné par ces présentes, pourront en donner avis à notre procureur général et mettre leurs mémoires entre ses mains, sur lesquels et même d'office, si les avis viennent d'ailleurs, les maîtres seront poursuivis à sa requête et sans frais; ce que nous voulons être observé pour les crimes et traitements barbares et inhumains des maîtres envers leurs esclaves.

#### Article 27

Les esclaves infirmes par vieillesse, maladie ou autrement, soit que la maladie soit incurable ou non, seront nourris et entretenus par leurs maîtres, et, en cas qu'ils eussent abandonnés, lesdits esclaves seront adjugés à l'hôpital, auquel les maîtres seront condamnés de payer 6 sols par chacun jour, pour la nourriture et l'entretien de chacun esclave.

#### Article 28

Déclarons les esclaves ne pouvoir rien avoir qui ne soit à leurs maîtres; et tout ce qui leur vient par industrie, ou par la libéralité d'autres personnes, ou autrement, à quelque titre que ce soit, être acquis en pleine propriété à leurs maîtres, sans que les enfants des esclaves, leurs pères et mères, leurs parents et tous autres y puissent rien prétendre par successions, dispositions entre vifs ou à cause de mort; lesquelles dispositions nous déclarons nulles, ensemble toutes les promesses et obligations qu'ils auraient faites, comme étant faites par gens incapables de disposer et contracter de leur chef.

#### Article 29

Voulons néanmoins que les maîtres soient tenus de ce que leurs esclaves auront fait par leur commandement, ensemble de ce qu'ils auront géré et négocié dans les boutiques, et pour l'espèce particulière de commerce à laquelle leurs maîtres les auront préposés, et au cas que leurs maîtres ne leur aient donné aucun ordre et ne les aient point préposés, ils seront tenus seulement jusqu'à concurrence de ce qui aura

tourné à leur profit, et, si rien n'a tourné au profit des maîtres, le pécule desdits esclaves que les maîtres leur auront permis d'avoir en sera tenu, après que les maîtres en auront déduit par préférence ce qui pourra leur être dû; sinon que le pécule consistât en tout ou partie en marchandises, dont les esclaves auraient permission de faire trafic à part, sur lesquelles leurs maîtres viendront seulement par contribution au sol la livre avec les autres créanciers.

#### Article 30

Ne pourront les esclaves être pourvus d'office ni de commission ayant quelque fonction publique, ni être constitués agents par autres que leurs maîtres pour gérer et administrer aucun négoce, ni être arbitres, experts ou témoins, tant en matière civile que criminelle: et en cas qu'ils soient ouïs en témoignage, leur déposition ne servira que de mémoire pour aider les juges à s'éclairer d'ailleurs, sans qu'on en puisse tire aucune présomption, ni conjoncture, ni adminicule de preuve.

#### Article 31

Ne pourront aussi les esclaves être parties ni être (sic) en jugement en matière civile, tant en demandant qu'en défendant, ni être parties civiles en matière criminelle, sauf à leurs maîtres d'agir et défendre en matière civile et de poursuivre en matière criminelle la réparation des outrages et excès qui auront été contre leurs esclaves.

#### Article 32

Pourront les esclaves être poursuivis criminellement, sans qu'il soit besoin de rendre leurs maîtres partie, (sinon) en cas de complicité: et seront les esclaves accusés, jugés en première instance par les juges ordinaires et par appel au Conseil souverain, sur la même instruction et avec les mêmes formalités que les personnes libres.

#### Article 33

L'esclave qui aura frappé son maître, sa maîtresse ou le mari de sa maîtresse, ou leurs enfants avec contusion ou effusion de sang, ou au visage, sera puni de mort.

#### Article 34

Et quant aux excès et voies de fait qui seront commis par les esclaves contre les personnes libres, voulons qu'ils soient sévèrement punis, même de mort, s'il y échet.

#### Article 35

Les vols qualifiés, même ceux de chevaux, cavales, mulets, boeufs ou vaches, qui auront été faits par les esclaves ou par les affranchis, seront punis de peines afflictives, même de mort, si le cas le requiert.

#### Article 36

Les vols de moutons, chèvres, cochons, volailles, canne à sucre, pois, mil, manioc ou autres légumes, faits par les esclaves, seront punis selon la qualité du vol, par les juges qui pourront, s'il y échet, les condamner d'être battus de verges par l'exécuteur de la haute justice et marqués d'une fleur de lys.

#### Article 37

Seront tenus les maîtres, en cas de vol ou d'autre dommage causé par leurs esclaves, outre la peine corporelle des esclaves, de réparer le tort en leur nom, s'ils n'aiment mieux abandonner l'esclave à celui auquel le tort a été fait; ce qu'ils seront tenus d'opter dans trois jours, à compter de celui de la condamnation, autrement ils en

seront déchus.

#### Article 38

L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lis une épaule; s'il récidive un autre mois pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule; et, la troisième fois, il **sera puni de mort**.

#### Article 39

Les affranchis qui auront donné retraite dans leurs maisons aux esclaves fugitifs, seront condamnés par corps envers les maîtres en l'amende de 300 livres de sucre par chacun jour de rétention, et les autres personnes libres qui leur auront donné pareille retraite, en 10 livres tournois d'amende par chacun jour de rétention.

#### Article 40

**L'esclave sera puni de mort sur la dénonciation** de son maître non complice du crime dont il aura été condamné sera estimé avant l'exécution par deux des principaux habitants de l'île, qui seront nommés d'office par le juge, et le prix de l'estimation en sera payé au maître; et, pour à quoi satisfaire, il sera imposé par l'intendant sur chacune tête de nègre payant droits la somme portée par l'estimation, laquelle sera régalé sur chacun des dits nègres et levée par le fermier du domaine royal pour éviter à frais.

#### Article 41

Défendons aux juges, à nos procureurs et aux greffiers de prendre aucune taxe dans les procès criminels contre les esclaves, à peine de concussion.

#### Article 42

Pourront seulement les maîtres, lorsqu'ils croiront que leurs esclaves l'auront mérité les faire enchaîner et les faire battre de verges ou cordes. Leur défendons de leur donner la torture, ni de leur faire aucune mutilation de membres, à peine de confiscation des esclaves et d'être procédé contre les maîtres extraordinairement.

#### Article 43

Enjoignons à nos officiers de poursuivre criminellement les maîtres ou les commandeurs qui auront tué un esclave étant sous leur puissance ou sous leur direction et de punir le meurtre selon l'atrocité des circonstances; et, en cas qu'il y ait lieu à l'absolution, permettons à nos officiers de renvoyer tant les maîtres que les commandeurs absous, sans qu'ils aient besoin d'obtenir de nous Lettres de grâce.

#### Article 44

Déclarons les esclaves être meubles et comme tels entrer dans la communauté, n'avoir point de suite par hypothèque, se partager également entre les cohéritiers, sans préciput et droit d'aînesse, n'être sujets au douaire coutumier, au retrait féodal et lignager, aux droits féodaux et seigneuriaux, aux formalités des décrets, ni au retranchement des quatre quints, en cas de disposition à cause de mort et testamentaire.

#### Article 45

N'entendons toutefois priver nos sujets de la faculté de les stipuler propres à leurs

personnes et aux leurs de leur côté et ligne, ainsi qu'il se pratique pour les sommes de deniers et autres choses mobilières.

#### Article 46

Seront dans les saisies des esclaves observées les formes prescrites par nos ordonnances et les coutumes pour les saisies des choses mobilières. Voulons que les deniers en provenant soient distribués par ordre de saisies; ou, en cas de déconfiture, au sol la livre, après que les dettes privilégiées auront été payées et généralement que la condition des esclaves soit réglée en toutes affaires comme celle des autres choses mobilières, aux exceptions suivantes.

#### Article 47

Ne pourront être saisis et vendus séparément le mari, la femme et leurs enfants impubères, s'ils sont tous sous la puissance d'un même maître; déclarons nulles les saisies et ventes séparées qui en seront faites; ce que nous voulons avoir lieu dans les aliénations volontaires, sous peine, contre ceux qui feront les aliénations, d'être privés de celui ou de ceux qu'ils auront gardés, qui seront adjugés aux acquéreurs, sans qu'ils soient tenus de faire aucun supplément de prix.

#### Article 48

Ne pourront aussi les esclaves travaillant actuellement dans les sucreries, indigoteries et habitations, âgés de quatorze ans et au-dessus jusqu'à soixante ans, être saisis pour dettes, sinon pour ce qui sera dû du prix de leur achat, ou que la sucrerie, indigoterie, habitation, dans laquelle ils travaillent soit saisie réellement; défendons, à peine de nullité, de procéder par saisie réelle et adjudication par décret sur les sucreries, indigoteries et habitations, sans y comprendre les nègres de l'âge susdit y travaillant actuellement.

#### Article 49

Le fermier judiciaire des sucreries, indigoteries, ou habitations saisies réellement conjointement avec les esclaves, sera tenu de payer le prix entier de son bail, sans qu'il puisse compter parmi les fruits qu'il perçoit les enfants qui seront nés des esclaves pendant son bail.

#### Article 50

Voulons, nonobstant toutes conventions contraires, que nous déclarons nulles, que lesdits enfants appartiennent à la partie saisie, si les créanciers sont satisfaits d'ailleurs, ou à l'adjudicataire, s'il intervient un décret; et, à cet effet, il sera fait mention dans la dernière affiche, avant l'interposition du décret, desdits enfants nés esclaves depuis la saisie réelle. Il sera fait mention, dans la même affiche, des esclaves décédés depuis la saisie réelle dans laquelle ils étaient compris.

#### Article 51

Voulons, pour éviter aux frais et aux longueurs des procédures, que la distribution du prix entier de l'adjudication conjointe des fonds et des esclaves, et de ce qui proviendra du prix des baux judiciaires, soit faite entre les créanciers selon l'ordre de leurs privilèges et hypothèques, sans distinguer ce qui est pour le prix des fonds d'avec ce qui est pour le prix des esclaves.

#### Article 52

Et néanmoins les droits féodaux et seigneuriaux ne seront payés qu'à proportion du prix des fonds.

#### Article 53

Ne seront reçus les lignagers et seigneurs féodaux à retirer les fonds décrétés, s'ils ne retirent les esclaves vendus conjointement avec fonds ni l'adjudicataire à retenir les esclaves sans les fonds.

#### Article 54

Enjoignons aux gardiens nobles et bourgeois usufruitiers, amodiateurs et autres jouissants des fonds auxquels sont attachés des esclaves qui y travaillent, de gouverner lesdits esclaves comme bons pères de famille, sans qu'ils soient tenus, après leur administration finie, de rendre le prix de ceux qui seront décédés ou diminués par maladie, vieillesse ou autrement, sans leur faute, et sans qu'ils puissent aussi retenir comme fruits à leur profit les enfants nés des dits esclaves durant leur administration, lesquels nous voulons être conservés et rendus à ceux qui en sont maîtres et les propriétaires.

#### Article 55

Les maîtres âgés de vingt ans pourront affranchir leurs esclaves par tous actes vifs ou à cause de mort, sans qu'ils soient tenus de rendre raison de l'affranchissement, ni qu'ils aient besoin d'avis de parents, encore qu'ils soient mineurs de vingt-cinq ans.

#### Article 56

Les esclaves qui auront été fait légataires universels par leurs maîtres ou nommés exécuteurs de leurs testaments ou tuteurs de leurs enfants, seront tenus et réputés, les tenons et réputons pour affranchis.

#### Article 57

Déclarons leurs affranchissements faits dans nos îles, leur tenir lieu de naissance dans nos dites îles et les esclaves affranchis n'avoir besoin de nos lettres de naturalité pour jouir des avantages de nos sujets naturels de notre royauté, terres et pays de notre obéissance, encore qu'ils soient nés dans les pays étrangers.

#### Article 58

Commandons aux affranchis de porter un respect singulier à leurs anciens maîtres, à leurs veuves et à leurs enfants, en sorte que l'injure qu'ils leur auront faite soit punie plus grièvement que si elle était faite à une autre personne: les déclarons toutefois francs et quittes envers eux de toutes autres charges, services et droits utiles que leurs anciens maîtres voudraient prétendre tant sur leurs personnes que sur leurs biens et successions en qualité de patrons.

#### Article 59

Octroyons aux affranchis les mêmes droits, privilèges et immunités dont jouissent les personnes nées libres; voulons que le mérite d'une liberté acquise produise en eux, tant pour leurs personnes que pour leurs biens, les mêmes effets que le bonheur de la liberté naturelle cause à nos autres sujets.

#### Article 60

Déclarons les confiscations et les amendes qui n'ont point de destination particulière,

par ces présentes nous appartenir, pour être payées à ceux qui sont préposés à la recette de nos droits et de nos revenus; voulons néanmoins que distraction soit faite du tiers des dites confiscations et amendes au profit de l'hôpital établi dans l'île où elles auront été adjudgées.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux les Gens tenant notre Conseil souverain établi à la Martinique, Guadeloupe, Saint-Christophe, que ces présentes ils aient à faire lire, publier et enregistrer, et le contenu en elles garder et observer de point en point selon leur forme et teneur, sans contrevenir ni permettre qu'il y soit contrevenu en quelque sorte et manière que ce soit, nonobstant tous édits, déclarations, arrêts et usages, auxquels nous avons dérogé et dérogeons par ces dites présentes. Car tel est notre bon plaisir ; et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous y avons fait mettre notre scel. Donné à Versailles au mois de mars mil six cent quatre-vingt-cinq, et de notre règne le quarante deuxième.

Signé Louis.

par le Roi, Colbert.

Visa, Le Tellier.

scellé du grand sceau de cire verte, en lacs de soie verte et rouge.



Toussaint-Louverture

## 1775 Voltaire toujours !

### Conte de Jenni

[317]

...

(J'approuvai cette réponse ; Parouba en fut assez content; mais Birton ne fut pas ébranlé; et je remarquai dans les yeux de Jenni qu'il était encore très indécis. Birton répliqua en ces termes : )

Puisque vous vous êtes servi de lieux-communs, mêlés avec quelques réflexions nouvelles , j'emploierai aussi un lieu-commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables et du verbiage. S'il existait un Dieu si puissant, si bon, il n'aurait pas mis le mal fur la terre ; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur et au crime.. S'il n'a pu empêcher le mal, il est impuissant ; s'il l'a pu et ne l'a pas voulu, il est barbare.

Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années conservées chez les brachmanes , nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout<sup>6</sup> est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre , et on a été assez imbécile pour donner le nom de grands-hommes , de héros , de demi-dieux , de dieux même à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent et en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; et Ferdinand roi de Castille assigne une pension à ces chiens pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau monde , qui massacrent tant d'innocents désarmés et nus, font servir fur leur table<sup>7</sup> [318] des gigots d'hommes et de femmes, des fesses, des avant-bras, des mollets en ragoût ; ils font rôtir sur des brasiers le roi Gatimozin au Mexique ; ils courent au Pérou convertir le roi Atabalipa : un nommé Almagro prêtre, fils de prêtre, condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin , vient avec un nommé Pizarro signifier au roi, par la voix d'un autre prêtre, qu'un troisième prêtre nommé Alexandre VI, fouillé d'incestes, d'assassinats et d'homicides , a donné de son plein gré, proprio motu , et de sa pleine puissance, non-seulement le Pérou, mais la moitié du nouveau monde au roi d'Espagne ; qu'Atabalipa doit sur le champ se soumettre, sous peine d'encourir l'indignation des apôtres St Pierre et St Paul. Et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui lisait la bulle , il fut déclaré sur le champ incrédule et hérétique : on fit pendre Atabalipa comme on avait brûlé Gatimozin ; on massacra sa nation , et tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie, qui n'a servi qu'à dépeupler l'Espagne et à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle est cultivée.

Çà, mon cher M. Freind, si l'être fantastique et ridicule qu'on appelle le diable

---

6 Généralisation abusive !

7 Argument de la table déjà utilisé avec ceux qui en tant de carême se font servir de la « marée » et vont au ciel, pendant que le pauvre va en enfer pour s'être contenté d'un morceau de viande !

avait voulu faire des hommes à son image, les aurait-il formés autrement ? cessez donc d'attribuer à un Dieu un ouvrage si abominable.

(Cette tirade fit revenir toute l'assemblée au sentiment de Birton, Je voyais Jenni en triompher en secret ; il n'y eut pas jusqu'à la jeune Parouba qui ne fût saisie d'horreur contre le prêtre Almagro , contre le prêtre [319] qui avait lu la bulle en latin , contre le prêtre Alexandre VI, contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion, et pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami Freind; je désespérais de sa cause : voici pourtant comme il répondit sans s'étonner : )

Mes amis, souvenez-vous toujours qu'il existe un être suprême; je vous l'ai prouvé, vous en êtes convenus ; et après avoir été forcés d'avouer qu'il est, vous vous efforcez de lui chercher des imperfections, des vices, des méchancetés.

Je suis bien loin de vous dire, comme certains raisonneurs, que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance est trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal moral et de mal physique ; mais puisque l'existence de Dieu est certaine, il est aussi très certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que DIEU existe. Il ne peut être méchant, car quel intérêt aurait-il à l'être ? Il y a des maux horribles, mes amis; hé bien, n'en augmentons pas le nombre. Il est impossible qu'un Dieu ne soit pas bon ; mais les hommes sont pervers : ils font un détestable usage de la liberté que ce grand être leur a donnée et dû leur donner, c'est-à-dire de la puissance d'exécuter leurs volontés, sans quoi ils ne feraient que de pures machines formées par un être méchant pour être brisées par lui.

Tous les espagnols éclairés conviennent qu'un petit nombre de leurs ancêtres<sup>8</sup> abusa de cette liberté jusqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. Dom Carlos second du nom (de qui M. l'archiduc [320] puisse être le successeur ) a réparé, autant qu'il a pu, les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnèrent sous Ferdinand et sous Charles-Quint.

Mes amis, si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

Birton

Ha, ha, ha, la vertu ! voilà une plaisante idée; pardieu je voudrais bien savoir comment la vertu est faite , et où l'on peut la trouver ?

(A ces paroles je ne me contins pas , j'interrompis Birton à mon tour. Vous la trouverez chez M. Freind, lui dis-je, chez le bon Parouba, chez vous-même quand vous aurez nettoyé votre cœur des vices qui le couvrent. Il rougit, Jenni aussi : puis Jenni baissa les yeux , et parut sentir des remords. Son père le regarda avec quelque compassion, et poursuivit ainsi son discours. )

Freind.

---

8 Il est intéressant de rapprocher ce passage de l'histoire de LAS CASAS.

Oui, mes chers amis , il y eut toujours des vertus s'il y eut des crimes. Athènes vit des Socrates si elle vit des Anitus ; Rome eut des Catons si elle eut des Sylla ; Caligula, Néron effrayèrent la terre par leurs atrocités, mais Titus, Trajan, Antonin le pieux , Marc-Aurèle la consolèrent par leur bienfaisance : mon ami Sherloc dira en peu de mots au bon Parouba ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureusement mon Epictète dans ma poche : cet Epictète n'était qu'un esclave, mais égal à Marc-Aurèle par ses sentiments. Ecoutez, et puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes écouter ce qu'Epictète se dit à lui-même : C'est Dieu qui m'a créé, je le porte dans moi ; oserais-je le déshonorer par [321] des pensées infâmes, par des actions criminelles, par d'indignes désirs ? Sa vie fut conforme à ses discours ; Marc-Aurèle, sur le trône de l'Europe et de deux autres parties de notre hémisphère , ne pensa pas autrement que l'esclave Epictète ; l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse, l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur ; et quand ils écrivirent leurs pensées, ce fut pour eux-mêmes et pour leurs disciples, et non pour être loués dans des journaux. Et à votre avis, Locke, Newton, Tillotson, Pen, Clarke , le bon homme qu'on appelle The man of Ross<sup>9</sup>, tant d'autres dans notre île et hors de notre île , que je pourrais vous citer, n'ont-ils pas été des modèles de vertu ?

Vous m'avez parlé, M. Birton , des guerres aussi cruelles qu'injustes dont tant de nations se sont rendues coupables ; vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique et au Pérou , vous pouvez y ajouter la St Barthelemi de France et les massacres d'Irlande ; mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion du sang en horreur ? les brachmanes n'ont-ils pas donné de tout temps cet exemple au monde ? et sans sortir du pays où nous sommes , n'avons-nous pas auprès de nous la Pensylvanie où nos primitifs, qu'on défigure en vain par le nom de quakers, ont toujours détesté la guerre ? n'avons-nous pas la Caroline où le grand Locke a dicté ses lois ? Dans ces deux patries de la vertu tous les citoyens sont égaux , toutes les consciences sont libres , toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on adore un Dieu; tous les hommes y sont frères. Vous avez vu , M. Birton , comme au seul nom d'un descendant de Pen les habitants des montagnes bleues , qui pouvaient vous [322] exterminer, ont mis bas les armes. Ils ont senti ce que c'est que la vertu, et vous vous obstinez à l'ignorer ! Si la terre produit des poisons comme des aliments salutaires , voudrez-vous ne vous nourrir que de poisons ?

BIRTON.

Ah ! Monsieur, pourquoi tant de poisons ! si Dieu a tout fait, ils font son ouvrage ; il est le maître de tout, il fait tout ; il dirige la main de Cromwell qui signe la mort de Charles premier ; il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête : non , je ne puis admettre un Dieu homicide.

FREIND.

---

9 John Kyrle, philanthrope de Dymock, Gloucestershire, exemple de Pope, et titre de son poème

Ni moi non plus. Écoutez , je vous prie , vous conviendrez avec moi que Dieu gouverne le monde par des lois générales. Selon ces lois Cromwell, monstre de fanatisme et d'hypocrisie, résolut la mort de Charles premier pour son intérêt que tous les hommes aiment nécessairement, et qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les lois du mouvement établies par Dieu même, le bourreau coupa la tête de ce roi ; mais certainement Dieu n'assassina pas Charles premier par un acte particulier de sa volonté. Dieu ne fut ni Cromwell, ni Jeffreis , ni Ravailac , ni Balthazar Gérard, ni le frère prêcheur Jacques Clément. Dieu ne commet, ni n'ordonne , ni ne permet le crime , mais il a fait l'homme , et il a fait les lois du mouvement ; ces lois éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui secourt le pauvre, et par la main du scélérat qui égorge son frère. De même que Dieu n'éteignit point son soleil et n'engloutit point l'Espagne sous la mer, pour punir Cortez, [323] Almagro et Pizarro qui avaient inondé de sang humain la moitié d'un hémisphère, de même aussi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres , et ne fait point descendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne pour faire plaisir à ses chers Anglais quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale serait ridicule si elle descendait dans chaque moment à chaque individu ; et cette vérité est si palpable que jamais Dieu ne punit sur le champ un criminel par un coup éclatant de sa toute-puissance : il laisse luire son soleil<sup>10</sup> sur les bons et sur les méchants. Si quelques scélérats sont morts immédiatement après leurs crimes , ils sont morts par les lois générales qui président au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un frenchman nommé Mézerai, que Dieu avait fait mourir notre grand Henri V de la fistule à l'anus, parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien ; non , il mourut parce que les lois générales émanées de la toute-puissance avaient tellement arrangé la matière, que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des lois générales imprimées par la main de Dieu à la matière. Tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin, sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de Dieu est démontrée ; il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez Dieu au monde , l'assassinat de Charles premier en devient-il plus légitime ? son bourreau vous en sera-t-il plus cher ? Dieu existe, il suffit : s'il existe, il est juste : soyez donc juste.

BIRTON.

Votre petit argument sur le concours de Dieu a de la finesse et de la force , quoiqu'il ne disculpe pas Dieu entièrement d'être l'auteur du mal physique et du mal moral. Je vois que la manière dont vous excusez Dieu fait quelque impression sur l'assemblée ; mais ne pouvait-il pas faire en sorte que ses lois générales n'entraînassent pas tant de malheurs particuliers ? Vous m'avez prouvé un être éternel et puissant ; et, Dieu me pardonne, j'ai craint un moment que vous ne me fissiez

---

10 La formule aurait-elle cette origine là ?

croire en Dieu ; mais j'ai de terribles objections à vous faire : allons, Jenni, prenons courage ; ne nous laissons point abattre.

Et vous, Monsieur Freind, qui parlez si bien , avez-vous lu le livre intitulé *Le bon sens*<sup>11</sup>? ( \* )

Freind.

Oui, je l'ai lu, et je ne suis point de ceux qui condamnent tout dans leurs adversaires. Il y a dans ce livre des vérités bien exposées ; mais elles sont gâtées par un grand défaut. L'auteur veut continuellement détruire le dieu de Scot, d'Albert, de Bonaventure, le dieu des ridicules scolastiques et des moines. Remarquez qu'il n'ose pas dire un mot contre [325] le dieu de Socrate, de Platon, d'Epictète , de Marc-Aurèle, contre le dieu de Newton et de Loch , j'ose dire contre le mien. Il perd son temps à déclamer contre des superstitions absurdes et abominables dont tous les honnêtes gens sentent aujourd'hui le ridicule et l'horreur. C'est comme si on écrivait contre la nature, parce que les tourbillons de Descartes l'ont défigurée ; c'est comme si on disait que le bon goût n'existe pas , parce que la plupart des auteurs n'ont point de goût. Celui qui à fait le livre du *Bon Sens* croit avoir attaqué Dieu , et en cela il manque tout-à-fait de bon sens ; il n'a écrit que contre certains prêtres anciens et modernes. Croit-il avoir anéanti le maître pour avoir redit qu'il a été souvent servi par des fripons ?

BIRTON.

Écoutez, nous pourrions nous rapprocher. Je pourrais respecter le maître si vous m'abandonniez les valets. J'aime la vérité ; faites-la moi voir, et je l'embrasse.

## **CHAPITRE X. Sur l'athéisme.**

La nuit était venue , elle était belle, l'atmosphère était une voûte d'azur transparent semée d'étoiles d'or ; ce spectacle touche toujours les hommes , et leur inspire une douce rêverie : le bon Parouba admirait le ciel comme un Allemand admire St Pierre de Rome ou l'opéra de Naples quand il le voit pour la première fois. Cette Voûte est bien hardie , disait *Parouba* à *Freind*; et *Freind* lui disait : Mon cher *Parouba* , il n'y a point de voûte ; ce cintre bleu n'est autre chose qu'une étendue de vapeurs , de nuages légers que Dieu a tellement disposés et combinés avec la mécanique de vos yeux , qu'en quelque endroit que vous soyez , vous êtes toujours au centre de votre promenade, et vous voyez ce qu'on nomme le ciel et qui n'est point le ciel, arrondi sur votre tête. Et ces étoiles, M. *Freind*? Ce sont, comme je vous l'ai déjà dit, autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes ; loin d'être attachées à cette voûte bleue , souvenez-vous qu'elles en sont à des distances différentes et

---

<sup>11</sup> ( \* ) Ouvrage qui parut en même temps que le *Système de la nature*. M de Voltaire a grande raison. L'auteur de cet ouvrage prouve très-bien que la plupart des philosophes, en voulant pénétrer la nature de Dieu, en ont donné des idées absurdes ; mais cela ne détruit point les preuves de son existence qui peuvent être tirées de l'ordre de l'univers.

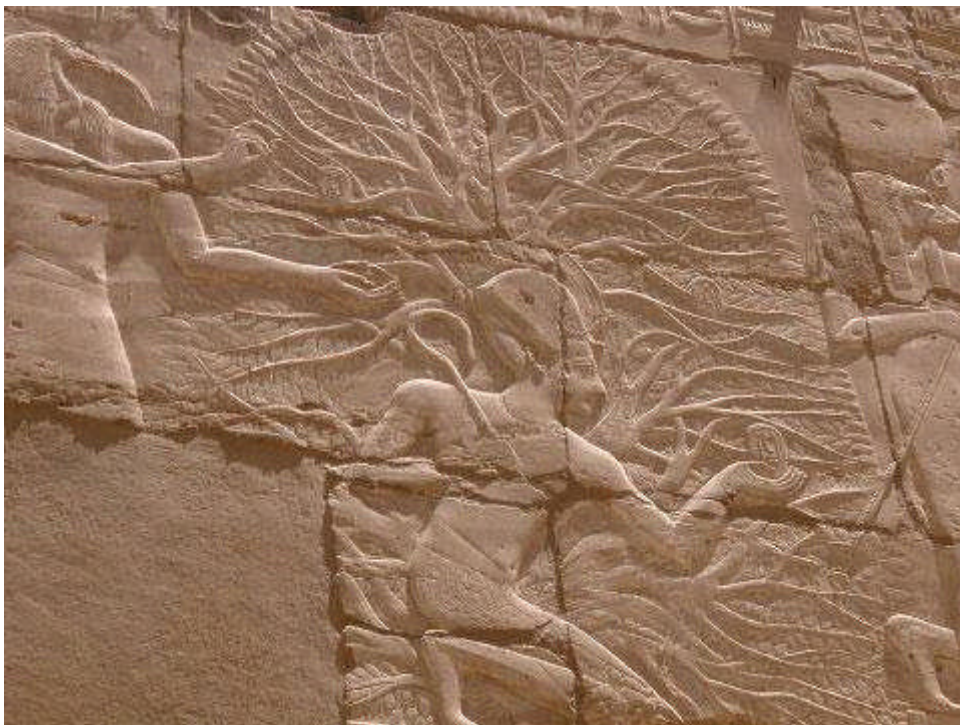
prodigieuses : cette étoile que vous voyez est à douze cents millions de mille pas de notre soleil. Alors il lui montra le télescope qu'il avait apporté : il lui fit voir nos planètes , Jupiter avec ses quatre lunes , Saturne avec ses cinq lunes et son inconcevable anneau lumineux; c'est la même lumière , lui disait-il , qui part de tous ces globes , et qui arrive à nos yeux ; de cette planète-ci en un quart-d'heure , de cette étoile-ci en six mois. *Parouba* se mit à genoux et dit : Les cieux annoncent DIEU.

...

**Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée, 1775.  
Voltaire**

Le lecteur pourra constater, hors l'habileté de Voltaire mais à condition d'accepter beaucoup de fantaisies, si ce n'est de purs fantasmes, de raccourcis de l'auteur, qu'au final ce qui conduit un homme à refuser Dieu peut bien conduire un autre homme à adorer Dieu ! Faut-il pour autant oublier que c'est Voltaire qui parle à Arouet ! Qu'un homme qui raisonne avec lui-même parviendra souvent à se convaincre et ici, l'un convaincra l'autre d'être « honnête homme pendant qu'il vit! »

Pour fondamental que cela soit, est-ce suffisant ?



Arbre de vie

**Marquis de SADE** pourquoi pas !

(1740 - 1814)

## **Dialogue entre un Prêtre et un Moribond**

(composé vers 1782)

**Le prêtre:** Arrivé à cet instant fatal, où le voile de l'illusion ne se déchire que pour laisser à l'homme séduit le tableau cruel de ses erreurs et de ses vices, ne vous repentez-vous point, mon enfant, des désordres multipliés où vous ont emporté la faiblesse et la fragilité humaine?

**Le moribond:** Oui, mon ami, je me repens.

**Le prêtre:** Eh bien, profitez de ces remords heureux pour obtenir du ciel, dans le court intervalle qui vous reste, l'absolution générale de vos fautes, et songez que ce n'est que par la médiation du très saint sacrement de la pénitence qu'il vous sera possible de l'obtenir de l'éternel.

**Le moribond:** Je ne t'entends pas plus que tu ne m'as compris.

**Le prêtre:** Eh quoi!

**Le moribond:** Je t'ai dit que je me repentais.

**Le prêtre:** Je l'ai entendu.

**Le moribond:** Oui, mais sans le comprendre.

**Le prêtre:** Quelle interprétation?...

**Le moribond:** La voici... Créé par la nature avec des goûts très vifs, avec des passions très fortes; uniquement placé dans ce monde pour m'y livrer et pour les satisfaire, et ces effets de ma création n'étant que des nécessités relatives aux premières vues de la nature ou, si tu l'aimes mieux, que des dérivations essentielles à ses projets sur moi, tous en raison de ses lois, je ne me repens que de n'avoir pas assez reconnu sa toute-puissance, et mes uniques remords ne portent que sur le médiocre usage que j'ai fait des facultés (criminelles selon toi, toutes simples selon moi) qu'elle m'avait données pour la servir; je lui ai quelquefois résisté, je m'en repens. Aveuglé par l'absurdité de tes systèmes, j'ai combattu par eux toute la violence des désirs, que j'avais reçus par une inspiration bien plus divine, et je m'en repens, je n'ai moissonné que des fleurs quand je pouvais faire une ample récolte de fruits... Voilà les justes motifs de mes regrets, estime-moi assez pour ne m'en pas supposer d'autres.

**Le prêtre:** Où vous entraînent vos erreurs, où vous conduisent vos sophismes! Vous prêtez à la chose créée toute la puissance du créateur, et ces malheureux penchants vous ont égaré - vous ne voyez pas qu'ils ne sont que des effets de cette nature corrompue, à laquelle vous attribuez la toute-puissance.

**Le moribond:** Ami - il me paraît que ta dialectique est aussi fausse que ton esprit. Je voudrais que tu raisonnasses plus juste, ou que tu ne me laissasses mourir en paix. Qu'entends-tu par créateur, et qu'entends-tu par nature corrompue?

**Le prêtre:** Le créateur est le maître de l'univers, c'est lui qui a tout fait, tout créé, et qui conserve tout par un simple effet de sa toute-puissance.

**Le moribond:** Voilà un grand homme assurément. Eh bien, dis-moi pourquoi cet homme-là qui est si puissant a pourtant fait selon toi une nature si corrompue.

**Le prêtre:** Quel mérite eussent eu les hommes, si Dieu ne leur eût pas laissé leur libre arbitre, et quel mérite eussent-ils à en jouir s'il n'y eût sur la terre la possibilité de faire le bien et celle d'éviter le mal?

**Le moribond:** Ainsi ton dieu a voulu faire tout de travers pour tenter, ou pour éprouver sa créature; il ne la connaissait donc pas, il ne se doutait donc pas du résultat?

**Le prêtre:** Il la connaissait sans doute, mais encore un coup il voulait lui laisser le mérite du choix.

**Le moribond:** A quoi bon, dès qu'il savait le parti qu'elle prendrait et qu'il ne tenait qu'à lui, puisque tu le dis tout-puissant, qu'il ne tenait qu'à lui, dis-je, de lui faire prendre le bon.

**Le prêtre:** Qui peut comprendre les vues immenses et infinies de Dieu sur l'homme et qui peut comprendre tout ce que nous voyons?

**Le moribond:** Celui qui simplifie les choses, mon ami, celui surtout qui ne multiplie pas les causes, pour mieux embrouiller les effets. Qu'as-tu besoin d'une seconde difficulté, quand tu ne peux pas expliquer la première, et dès qu'il est possible que la nature toute seule ait fait ce que tu attribues à ton dieu, pourquoi veux-tu lui aller chercher un maître? La cause de ce que tu ne comprends pas, est peut-être la chose du monde la plus simple. Perfectionne ta physique et tu comprendras mieux la nature, épure ta raison, bannis tes préjugés et tu n'auras plus besoin de ton dieu.

**Le prêtre:** Malheureux! je ne te croyais que socinien - j'avais des armes pour te combattre, mais je vois bien que tu es athée, et dès que ton coeur se refuse à l'immensité des preuves authentiques que nous recevons chaque jour de l'existence du créateur - je n'ai plus rien à te dire. On ne rend point la lumière à un aveugle.

**Le moribond:** Mon ami, conviens d'un fait, c'est que celui des deux qui l'est le plus, doit assurément être plutôt celui qui se met un bandeau que celui qui se l'arrache. Tu édifies, tu inventes, tu multiplies, moi je détruis, je simplifie. Tu ajoutes erreurs sur erreurs, moi je les combats toutes. Lequel de nous deux est aveugle?

**Le prêtre:** Vous ne croyez donc point en Dieu?

**Le moribond:** Non. Et cela pour une raison bien simple, c'est qu'il est parfaitement impossible de croire ce qu'on ne comprend pas. Entre la compréhension et la foi, il doit exister des rapports immédiats; la compréhension n'agit point, la foi est morte, et

ceux qui, dans tel cas prétendraient en avoir, en imposent. Je te défie toi-même de croire au dieu que tu me prêches - parce que tu ne saurais me le démontrer, parce qu'il n'est pas en toi de me le définir, que par conséquent tu ne le comprends pas - que dès que tu ne le comprends pas, tu ne peux plus m'en fournir aucun argument raisonnable et qu'en un mot tout ce qui est au-dessus des bornes de l'esprit humain, est ou chimère ou inutilité; que ton dieu ne pouvant être l'une ou l'autre de ces choses, dans le premier cas je serais un fou d'y croire, un imbécile dans le second.

Mon ami, prouve-moi l'inertie de la matière, et je t'accorderai le créateur, prouve-moi que la nature ne se suffit pas à elle-même, et je te permettrai de lui supposer un maître; jusque-là n'attends rien de moi, je ne me rends qu'à l'évidence, et je ne la reçois que de mes sens; où ils s'arrêtent ma foi reste sans force. Je crois le soleil parce que je le vois, je le conçois comme le centre de réunion de toute la matière inflammable de la nature, sa marche périodique me plaît sans m'étonner. C'est une opération de physique, peut-être aussi simple que celle de l'électricité, mais qu'il ne nous est pas permis de comprendre. Qu'ai-je besoin d'aller plus loin, lorsque tu m'auras échafaudé ton dieu au-dessus de cela, en serais-je plus avancé, et ne me faudra-t-il pas encore autant d'effort pour comprendre l'ouvrier que pour définir l'ouvrage?

Par conséquent, tu ne m'as rendu aucun service par l'édification de ta chimère, tu as troublé mon esprit, mais tu ne l'as pas éclairé et je ne te dois que de la haine au lieu de reconnaissance. Ton dieu est une machine que tu as fabriquée pour servir tes passions, et tu l'as fait mouvoir à leur gré, mais dès qu'elle gêne les miennes trouve bon que je l'aie culbutée, et dans l'instant où mon âme faible a besoin de calme et de philosophie, ne viens pas l'épouvanter de tes sophismes, qui l'effraieraient sans la convaincre, qui l'irriteraient sans la rendre meilleure; elle est, mon ami, cette âme, ce qu'il a plu à la nature qu'elle soit, c'est-à-dire le résultat des organes qu'elle s'est plu de me former en raison de ses vues et de ses besoins; et comme elle a un égal besoin de vices et de vertus, quand il lui a plu de me porter aux premiers, elle m'en a inspiré les désirs, et je m'y suis livré tout de même. Ne cherche que ses lois pour unique cause à notre inconséquence humaine, et ne cherche à ses lois d'autres principes que ses volontés et ses besoins.

**Le prêtre:** Ainsi donc tout est nécessaire dans le monde.

**Le moribond:** Assurément.

**Le prêtre:** Mais si tout est nécessaire - tout est donc réglé.

**Le moribond:** Qui te dit le contraire?

**Le prêtre:** Et qui peut régler tout comme il l'est si ce n'est une main toute-puissante et toute sage?

**Le moribond:** N'est-il pas nécessaire que la poudre s'enflamme quand on y met le feu?

**Le prêtre:** Oui.

**Le moribond:** Et quelle sagesse trouves-tu à cela?

**Le prêtre:** Aucune.

**Le moribond:** Il est donc possible qu'il y ait des choses nécessaires sans sagesse et possible par conséquent que tout dérive d'une cause première, sans qu'il y ait ni raison ni sagesse dans cette première cause.

**Le prêtre:** Où voulez-vous en venir?

**Le moribond:** A te prouver que tout peut être ce qu'il est et ce que tu vois, sans qu'aucune cause sage et raisonnable le conduise, et que des effets naturels doivent avoir des causes naturelles, sans qu'il soit besoin de leur en supposer d'antinaturlles, telle que le serait ton dieu qui lui-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, aurait besoin d'explication, sans en fournir aucune; et que, par conséquent dès que ton dieu n'est bon à rien, il est parfaitement inutile; qu'il y a grande apparence que ce qui est inutile est nul et que tout ce qui est nul est néant; ainsi, pour me convaincre que ton dieu est une chimère, je n'ai besoin d'aucun autre raisonnement que celui qui me fournit la certitude de son inutilité.

**Le prêtre:** Sur ce pied-là, il me paraît peu nécessaire de vous parler de religion.

**Le moribond:** Pourquoi pas, rien ne m'amuse comme la preuve de l'excès où les hommes ont pu porter sur ce point-là le fanatisme et l'imbécillité; ce sont des espèces d'écartes si prodigieuses, que le tableau selon moi, quoique horrible, en est toujours intéressant. Réponds avec franchise et surtout bannis l'égoïsme. Si j'étais assez faible que de me laisser surprendre à tes ridicules systèmes sur l'existence fabuleuse de l'être qui me rend la religion nécessaire, sous quelle forme me conseillerais-tu de lui offrir un culte? Voudrais-tu que j'adoptasse les rêveries de Confucius, plutôt que les absurdités de Brahma, adorerais-je le grand serpent des nègres, l'astre des Péruviens ou le dieu des armées de Moïse, à laquelle des sectes de Mahomet voudrais-tu que je me rendisse, ou quelle hérésie de chrétiens serait selon toi préférable? Prends garde à ta réponse.

**Le prêtre:** Peut-elle être douteuse.

**Le moribond:** La voilà donc égoïste.

**Le prêtre:** Non, c'est t'aimer autant que moi que de te conseiller ce que je crois.

**Le moribond:** Et c'est nous aimer bien peu tous deux que d'écouter de pareilles erreurs.

**Le prêtre:** Et qui peut s'aveugler sur les miracles de notre divin rédempteur?

**Le moribond:** Celui qui ne voit en lui que le plus ordinaire de tous les fourbes et le plus plat de tous les imposteurs.

**Le prêtre:** *O dieux, vous l'entendez et vous ne tonnez pas!*

**Le moribond:** Non, mon ami, tout est en paix, parce que ton dieu, soit impuissance, soit raison, soit tout ce que tu voudras enfin, dans un être que je n'admets un moment

que par condescendance pour toi, ou si tu l'aimes mieux pour me prêter à tes petites vues, parce que ce dieu, dis-je, s'il existe comme tu as la folie de le croire, ne peut pas pour nous convaincre avoir pris des moyens aussi ridicules que ceux que ton Jésus suppose.

**Le prêtre:** Eh quoi, les prophéties, les miracles, les martyrs, tout cela ne sont pas des preuves ?

**Le moribond:** Comment veux-tu en bonne logique que je puisse recevoir comme preuve tout ce qui en a besoin soi-même? Pour que la prophétie devînt preuve, il faudrait d'abord que j'eusse la certitude complète qu'elle a été faite; or cela étant consigné dans l'histoire, ne peut plus avoir pour moi d'autre force que tous les autres faits historiques, dont les trois quarts sont fort douteux; si à cela j'ajoute encore l'apparence plus que vraisemblable qu'ils ne me sont transmis que par des historiens intéressés, je serai comme tu vois plus qu'en droit d'en douter. Qui m'assurera d'ailleurs que cette prophétie n'a pas été l'effet de la combinaison de la plus simple politique comme celle qui voit un règne heureux sous un roi juste, ou de la gelée dans l'hiver; et si tout cela est, comment veux-tu que la prophétie ayant un tel besoin d'être prouvée puisse elle-même devenir une preuve?

A l'égard de tes miracles, ils ne m'en imposent pas davantage. Tous les fourbes en ont fait, et tous les sots en ont cru; pour me persuader de la vérité d'un miracle, il faudrait que je fusse bien sûr que l'événement que vous appelez tel fût absolument contraire aux lois de la nature, car il n'y a que ce qui est hors d'elle qui puisse passer pour miracle, et qui la connaît assez pour oser affirmer que tel est précisément celui où elle est enfreinte ? Il ne faut que deux choses pour accréditer un prétendu miracle, un bateleur et des femmelettes; va, ne cherche jamais d'autre origine aux tiens, tous les nouveaux sectateurs en ont fait, et ce qui est plus singulier, tous ont trouvé des imbéciles qui les ont crus. Ton Jésus n'a rien fait de plus singulier qu'Apollonius de Thyane, et personne pourtant ne s'avise de prendre celui-ci pour un dieu; quant à tes martyrs, ce sont bien assurément les plus débiles de tous tes arguments. Il ne faut que de l'enthousiasme et de la résistance pour en faire, et tant que la cause opposée m'en offrira autant que la tienne, je ne serai jamais suffisamment autorisé à en croire une meilleure que l'autre, mais très porté en revanche à les supposer toutes les deux pitoyables.

Ah! mon ami, s'il était vrai que le dieu que tu prêches existât, aurait-il besoin de miracles, de martyrs et de prophéties pour établir son empire, et si, comme tu le dis, le cœur de l'homme était son ouvrage, ne serait-ce pas là le sanctuaire qu'il aurait choisi pour sa loi? Cette loi égale, puisqu'elle émanerait d'un dieu juste, s'y trouverait d'une manière irrésistible également gravée dans tous, et d'un bout de l'univers à l'autre, tous les hommes se ressemblant par cet organe délicat et sensible se ressembleraient également par l'hommage qu'ils rendraient au dieu de qui ils le tiendraient, tous n'auraient qu'une façon de l'aimer, tous n'auraient qu'une façon de l'adorer ou de le servir et il leur deviendrait aussi impossible de méconnaître ce dieu que de résister au penchant de son culte. Que vois-je au lieu de cela dans l'univers,

autant de dieux que de pays, autant de manières de servir ces dieux que de différentes têtes ou de différentes imaginations, et cette multiplicité d'opinions dans laquelle il m'est physiquement impossible de choisir serait selon toi l'ouvrage d'un dieu juste?

Va, prêchant tu l'outrages ton dieu en me le présentant de la sorte, laisse-moi le nier tout à fait, car s'il existe, alors je l'outrage bien moins par mon incrédulité que toi par tes blasphèmes. Reviens à la raison, prêchant, ton Jésus ne vaut pas mieux que Mahomet, Mahomet pas mieux que Moïse, et tous trois pas mieux que Confucius qui pourtant dicta quelques bons principes pendant que les trois autres déraisonnaient; mais en général tous ces gens-là ne sont que des imposteurs, dont le philosophe s'est moqué, que la canaille a crus et que la justice aurait dû faire pendre.

**Le prêtre:** Hélas, elle ne l'a que trop fait pour l'un des quatre.

**Le moribond:** C'est celui qui le méritait le mieux. Il était séditieux, turbulent, calomniateur, fourbe, libertin, grossier farceur et méchant dangereux, possédait l'art d'en imposer au peuple et devenait par conséquent punissable dans un royaume en l'état où se trouvait alors celui de Jérusalem. Il a donc été très sage de s'en défaire et c'est peut-être le seul cas où mes maximes, extrêmement douces et tolérantes d'ailleurs, puissent admettre la sévérité de Thémis; j'excuse toutes les erreurs, excepté celles qui peuvent devenir dangereuses dans le gouvernement où l'on vit; les rois et leurs majestés sont les seules choses qui m'en imposent, les seules que je respecte, et qui n'aime pas son pays et son roi n'est pas digne de vivre.

**Le prêtre:** Mais enfin, vous admettez bien quelque chose après cette vie, il est impossible que votre esprit ne se soit pas quelquefois plu à percer l'épaisseur des ténèbres du sort qui nous attend, et quel système peut l'avoir mieux satisfait que celui d'une multitude de peines pour celui qui vit mal et d'une éternité de récompenses pour celui qui vit bien?

**Le moribond:** Quel, mon ami? celui du néant; jamais il ne m'a effrayé, et je n'y vois rien que de consolant et de simple; tous les autres sont l'ouvrage de l'orgueil, celui-là seul l'est de la raison. D'ailleurs il n'est ni affreux ni absolu, ce néant. N'ai-je pas sous mes yeux l'exemple des générations et régénérations perpétuelles de la nature? Rien ne périt, mon ami, rien ne se détruit dans le monde; aujourd'hui homme, demain ver, après-demain mouche, n'est-ce pas toujours exister? Et pourquoi veux-tu que je sois récompensé de vertus auxquelles je n'ai nul mérite, ou puni de crimes dont je n'ai pas été le maître; peux-tu accorder la bonté de ton prétendu dieu avec ce système et peut-il avoir voulu me créer pour se donner le plaisir de me punir, et cela seulement en conséquence d'un choix dont il ne me laisse pas le maître?

**Le prêtre:** Vous l'êtes.

**Le moribond:** Oui, selon tes préjugés; mais la raison les détruit et le système de la liberté de l'homme ne fut jamais inventé que pour fabriquer celui de la grâce qui devenait si favorable à vos rêveries. Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait s'il était libre de ne pas le commettre? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de

pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés. Il n'y a pas une seule vertu qui ne soit nécessaire à la nature et réversiblement, pas un seul crime dont elle n'ait besoin, et c'est dans le parfait équilibre qu'elle maintient des uns et des autres, que consiste toute sa science, mais pouvons-nous être coupables du côté dans lequel elle nous jette? Pas plus que ne l'est la guêpe qui vient darder son aiguillon dans ta peau.

**Le prêtre:** Ainsi donc, le plus grand de tous les crimes ne doit nous inspirer aucune frayeur?

**Le moribond:** Ce n'est pas là ce que je dis, il suffit que la loi le condamne, et que le glaive de la justice le punisse, pour qu'il doive nous inspirer de l'éloignement ou de la terreur, mais, dès qu'il est malheureusement commis, il faut savoir prendre son parti, et ne pas se livrer au stérile remords; son effet est vain, puisqu'il n'a pas pu nous en préserver, nul, puisqu'il ne le répare pas; il est donc absurde de s'y livrer et plus absurde encore de craindre d'en être puni dans l'autre monde si nous sommes assez heureux que d'avoir échappé de l'être en celui-ci. A Dieu ne plaise que je veuille par là encourager au crime, il faut assurément l'éviter tant qu'on le peut, mais c'est par raison qu'il faut savoir le fuir, et non par de fausses craintes qui n'aboutissent à rien et dont l'effet est sitôt détruit dans une âme un peu ferme. La raison - mon ami, oui, la raison toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux, et que notre coeur, que de contribuer à leur félicité, est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordé sur la terre; toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot: *rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même* et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir.

Voilà, mon ami, voilà les seuls principes que nous devons suivre et il n'y a besoin ni de religion, ni de dieu pour goûter et admettre ceux-là, il n'est besoin que d'un bon coeur. Mais je sens que je m'affaiblis, prêdicant, quitte tes préjugés, sois homme, sois humain, sans crainte et sans espérance; laisse là tes dieux et tes religions; tout cela n'est bon qu'à mettre le fer à la main des hommes, et le seul nom de toutes ces horreurs a plus fait verser de sang sur la terre, que toutes les autres guerres et les autres fléaux à la fois. Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point, mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci. Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre. Mon ami, la volupté fut toujours le plus cher de mes biens, je l'ai encensée toute ma vie, et j'ai voulu la terminer dans ses bras: ma fin approche, six femmes plus belles que le jour sont dans ce cabinet voisin, je les réservais pour ce moment-ci, prends-en ta part, tâche d'oublier sur leurs seins à mon exemple tous les vains sophismes de la superstition, et toutes les imbéciles erreurs de l'hypocrisie.

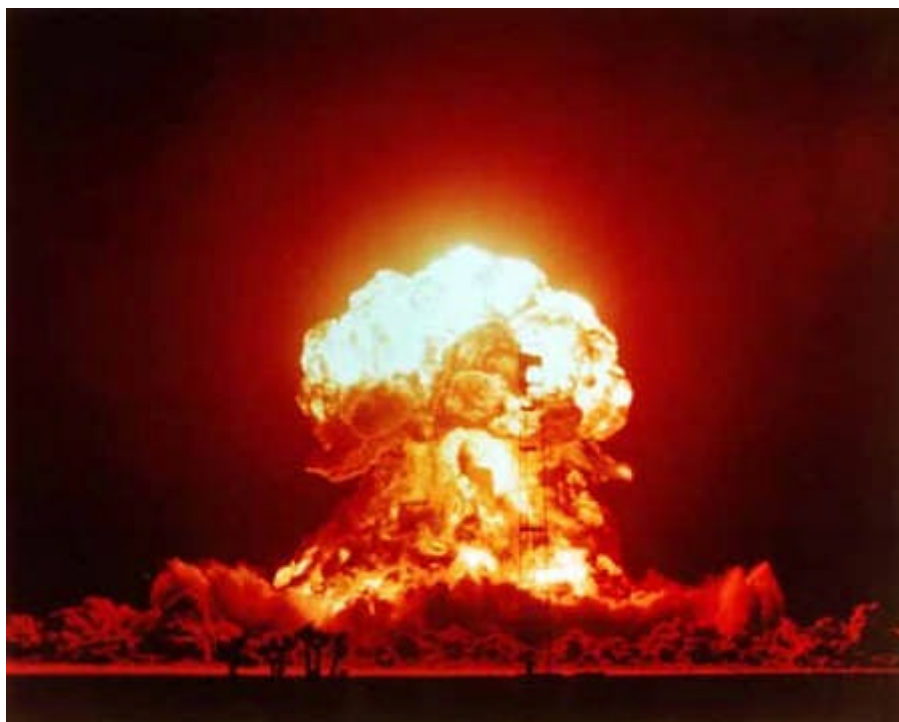
## NOTE

Le moribond sonna, les femmes entrèrent et le prédicant devint dans leur bras un homme corrompu par la nature, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompue.

Donatien-Alphonse-François de Sade,  
« Dialogue entre un prêtre et un moribond », 1782, in Discours contre Dieu

Contemporain de Saint-Martin, il naît à Paris le 2 juin 1740 et meurt le 2 décembre 1814. Les hommes le condamneront, sans jugement, à la « folie » appelée dans son cas « démence libertine » ou « obsession sexuelle », il passe 12 années en prison et 13 années chez « les fous » ! Ces oeuvres sont « Objets de scandale et d'effroi dès leur parution, interdites jusqu'en 1960 » !

Pour avoir lu dans les années 60, « Justine ou les malheurs de la vertu », je peux, aujourd'hui, en conclure que la lecture de ce genre d'ouvrages s'il peut marquer des individus me laisse le souvenir d'une demoiselle plutôt naïve dans son comportement, et à souvenir, je supposai que dans les circonstances où elle se laissait placer quelque nez mordue, quelques oreilles arrachées, quelques coups de griffes, et autres horions eussent rendus ses tortionnaires plus prudents ! Avais-je raison, tort ? Peut-être mon attitude personnelle n'était-elle pas si claire face à ceux qui voulait « s'imposer » à ce que j'étais !



L'instant du moribond ?

# Le Bien, le Mal, l'église catholique

Abbé Dheilly : histoire du peuple de Dieu, éditions de l'école (nihil obstat, imprimatur 1950) texte destiné aux élèves de 6e (10-12 ans)

L'auteur et le texte ont été choisis en relation avec le 20e siècle parce que les données, pour un élève étaient accessibles, et parce qu'elles correspondent, sauf quelques mots et expressions qui sont du siècle, à ce qui aurait pu être enseigné au 18e siècle. Dans les fondations, les données ecclésiastiques sont très stables!

## Dieu créateur de l'univers et de l'homme !

Dieu confie à Moïse la mission de rédiger le début de l'Ancien Testament, il tentait d'apporter aux Hébreux sortis d'Égypte, une réponse à des questions, une solution à des problèmes bien difficiles :

- Qui a fait le monde qui m'entoure ?
- Qui a fait l'Homme ?
- Pourquoi faut-il se reposer le jour du Sabbat ?
- L'homme a-t-il toujours connu la souffrance ?
- Pourquoi n'est-il pas heureux maintenant ?
- Pourquoi Abraham a-t-il été choisi pour être l'ancêtre du Peuple de Dieu ?

Pour être compris des Hébreux, Dieu parla leur langage; il évoqua les aspects de la nature et les détails de leur vie qui leur étaient les plus familiers, ainsi ils pourraient percevoir ce qu'ils avaient perdu par le péché originel, et l'Espérance qui les attendait.

### **Question : Qui a fait le monde qui m'entoure?**

- L'Hébreu quitte sa tente le matin : il voit la Lumière; quand il y rentre le soir, il fait nuit.

Dieu dit : « Que la lumière soit! » et la lumière fut.

Et Dieu sépara la lumière et les ténèbres.

Dieu appela lumière : « Jour » et les ténèbres : « Nuit. »

L'Hébreu a soif, il boit à la source ; quand il pleut, l'eau vient du ciel !

Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament entre les eaux. »

Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus.

L'Hébreu parcourt la terre ferme, il sait aussi que des navires voguent sur la mer.

Dieu dit : « Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un lieu et que le sec paraisse. »

Dieu appela Terre la partie sèche et Mer l'amas des eaux.

L'Hébreu pait son troupeau, mange des fruits.

Puis Dieu dit : « Que la terre fasse pousser du gazon, des herbes, des arbres à fruit. »

L'Hébreu voit le soleil; la nuit, la lune et les étoiles. Il calcule jours, saisons et années.

Dieu dit : « Qu'il y ait des astres au firmament pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils marquent les saisons, les jours et les années. »

Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit ; de même les étoiles.

L'Hébreu sait que dans la mer il y a des poissons; dans l'air, des oiseaux; sur terre, des animaux.

Dieu dit : « Que les eaux foisonnent d'une multitude d'êtres vivants, et que les oiseaux volent sur la terre. »

Dieu dit : « Que la terre produise des êtres animés, animaux domestiques, reptiles et autres bêtes. »

à la question : Qui a fait le monde qui m'entoure?

Réponse : Dieu a créé le monde où vit l'homme — et les êtres qui l'entourent.

### **Question : Qui a fait l'homme?**

L'Hébreu Siméon a perdu son père il y a quelques années; il a su que son père était mort quand celui-ci n'a plus respiré. — Son corps n'est plus maintenant qu'un peu de poussière.

Dieu forma l'homme de la poussière du sol et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant.

Siméon sait bien qu'il n'est pas comme les animaux. D'abord il les domine; — en outre, il pense, il hésite entre deux solutions, puis choisît; son âne n'en a pas la possibilité.

Puis Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »  
Il le créa à Son image. Il fit l'homme et la femme. Et Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds. remplissez la terre ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux de la terre. »

Réponse : Dieu a fait l'homme (et la femme). Il les a mis à la tête de tous les êtres créés sur la terre. Il a donné à l'homme l'intelligence et la volonté. Ainsi l'homme ressemble à Dieu.

### **Question : Pourquoi faut-il se reposer le jour du Sabbat?**

L'Hébreu voit les païens travailler le sabbat. Or, il sait que Moïse est très strict sur le repos de ce jour-là.

Ainsi furent achevés le ciel et la terre. Dieu acheva le 6e jour l'oeuvre qu'il avait faite, et il se reposa le 7e jour. Et Dieu bénit le 7e jour et le sanctifia parce que ce jour-là, il s'était reposé...

Réponse Chaque semaine, Dieu réclame à l'homme d'interrompre son travail pour lui donner une partie de son temps.

## **Dieu et le bonheur de l'homme.**

### **Question : *L'homme a-t-il été créé pour souffrir ?***

L'homme, créé par Dieu, a-t-il été placé dans un désert de pierre et de sable, comme celui que les Hébreux viennent de traverser à leur sortie d'Égypte ?

« Dieu planta un jardin en Éden. Il fit pousser du sol toute espèce d'arbres agréables à voir, avec des fruits bons à manger. »

« Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin, pour le cultiver et le garder. »

Dieu était-il un maître dur comme le Pharaon qui avait imposé des corvées fatigantes aux Hébreux ?

Dieu propose à l'homme son amitié, et agit avec lui familièrement. Il a l'habitude, lorsque souffle la brise du jour, de se promener avec Adam, qui connaît bien la voix de Dieu. Dieu propose même à l'homme de faire défiler les animaux devant lui pour qu'il leur donne le nom qui leur conviendra le mieux.

Réponse : L'homme était créé pour le bonheur parfait, qu'il devait trouver dans l'amitié de son Créateur.

## **Question : Pourquoi l'homme n'est-il pas heureux?**

Dieu avait mis une condition au bonheur de l'homme. Dieu en tant que Maître exigeait l'obéissance.

Après avoir placé l'homme dans un jardin où l'abondance de nourriture règne, l'auteur présente l'exigence divine sous la forme suivante :

« Tu peux manger de tous les arbres du jardin mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. »

Dieu avait, aussi, donné à l'homme la liberté de choisir entre le bien et le mal, il était fatal qu'un jour l'homme eût à choisir entre l'obéissance à Dieu et sa satisfaction personnelle.

Ce fut la tentation.

Le récit présente :

### **α) L'intervention du tentateur.**

Le serpent dit à la femme : « Est-ce que Dieu vous aurait défendu de manger de tous les arbres du jardin? »

### **β) L'acceptation de la discussion avec le tentateur.**

La femme répondit au serpent : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : « Vous n'en mangerez point, sinon vous mourrez. »

### **γ) L'illusion.**

Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. »

### **δ) Le désir.**

La femme vit que le fruit était bon à manger.

### **ε) Le péché.**

Elle prit de ce fruit et en mangea ; elle en donna aussi à son mari et il en mangea.

### **φ) Le trouble produit par le péché.**

Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils s'aperçurent qu'ils étaient nus ; et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures

### **γ) Le remords.**

Alors ils entendirent la voix de Dieu et ils se cachèrent hors de la présence de Dieu au milieu des arbres du jardin.

### **h) Dieu accepte le choix de l'homme, entre lui et Dieu, l'homme a choisi.**

Dieu dit à la femme : « Je multiplierai tes souffrances, surtout celles de ta maternité. »

Il dit à l'homme : « C'est par un travail pénible que tu tireras du sol ta nourriture. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

**i) L'homme perd pour longtemps l'amitié de Dieu.**

Et Dieu chassa l'homme et il mit à l'est du jardin les Chérubins pour garder le chemin de l'arbre de la vie.

**j) L'espérance** : un Sauveur, que l'Église catholique découvre dans la malédiction adressée par Dieu au serpent.

Dieu dit au serpent : « je mettrai une haine entre toi et la femme, entre ta descendance et la sienne ; celle-ci te meurtrira à la tête et tu la meurtriras au talon. »

Réponse : Aujourd'hui, l'homme n'est pas heureux parce qu'il n'a pas voulu obéir à Dieu : il s'est préféré à son Créateur. Seul un Sauveur pourra lui rendre ce bonheur qu'il a perdu.

**Question : Pourquoi Abraham a-t-il été choisi pour être l'ancêtre du peuple de Dieu ?**

Adam avait orienté l'humanité vers l'égoïsme, de préférence à l'obéissance à Dieu. Ses descendants, tout en gardant le désir du bonheur parfait que Dieu avait mis dans leur cœur, vont continuer de chercher leur satisfaction, même si elle est opposée à la volonté de Dieu et ils accumuleront les péchés.

C'est ainsi que l'homme recherchera le plaisir de la vengeance, celui de l'orgueil ou celui de la mauvaise conduite. Cela nous est montré dans trois récits : le meurtre d'Abel par Caïn, la construction de la tour de Babel, et le Déluge.

Plus grave, l'homme remplace le culte qu'il rendait au Dieu unique par l'adoration de créatures (la lune, le soleil); parfois même, il divinise ses passions (la guerre ; Mars, le vin : Bacchus, etc.).

L'homme est païen : il adore plusieurs dieux. Chaque jour l'homme devient de plus en plus incapable de réaliser ce que Dieu attend de lui. Il en vient même à oublier son Créateur.

Réponse : Dieu décidé de se former un peuple qui aura une double vocation :

Garder la foi au vrai Dieu.

Préparer la venue du sauveur.

Telle est la raison du choix d'Abraham.

**Pour l'église catholique, tout est centré sur l'Amour de Dieu qui a tout créé.**

Dieu a fait le monde où nous vivons, les êtres qui vous entourent; l'homme se sert seulement de ce que Dieu lui a donné.

Dieu veut que l'homme soit heureux; mais l'homme, par sa faute, se rend malheureux, en désobéissant à Dieu.

# Lire la Bible

Questions nouvelles :

Dieu est-il le maître auquel nous devons obéir, est-il l'ami que nous pouvons aimer ?

Comment retrouver le maître qui nous a jeté, ou comment retrouver l'ami que nous avons abandonné ?

Nous aurions désobéi... peut-on désobéir à un ami ?

Nous aurions délaissé notre maître... peut-on fuir son maître ?

Qu'est-ce que le péché ?

L'homme se serait préféré à Dieu, certes, mais surtout continuerait de se préférer à Dieu : comment, quand, pourquoi... ?

Le texte est adapté à des enfants jeunes, le moins que l'on puisse en dire est que les réponses apportées aux questions supposées, même sous une forme de catéchisme, vont créer plus de questions encore.

Reprenons quelques textes tirés d'une des nombreuses versions de la bible.

## Les données de la Bible dite de Jérusalem

### la création

Genèse, chapitre 1

1:1- Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

1:2- Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux.

1:3- Dieu dit : Que la lumière soit et la lumière fut.

1:4- Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres.

1:5- Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit . Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour.

1:6- Dieu dit : Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux et il en fut ainsi.

1:7- Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament,

1:8- et Dieu appela le firmament ciel . Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour.

1:9- Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel s'amassent en une seule masse et qu'apparaisse le continent et il en fut ainsi.

1:10- Dieu appela le continent terre et la masse des eaux mers, et Dieu vit que cela était bon.

1:11- Dieu dit : Que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre selon leur espèce des fruits contenant leur

semence et il en fut ainsi.

1:12- La terre produisit de la verdure : des herbes portant semence selon leur espèce, des arbres donnant selon leur espèce des fruits contenant leur semence, et Dieu vit que cela était bon.

1:13- Il y eut un soir et il y eut un matin : troisième jour.

1:14- Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit; qu'ils servent de signes, tant pour les fêtes que pour les jours et les années;

1:15- qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre et il en fut ainsi.

1:16- Dieu fit les deux luminaires majeurs : le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles.

1:17- Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre,

1:18- pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière et les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon.

1:19- Il y eut un soir et il y eut un matin : quatrième jour.

...



Michel-Ange  
Dieu crée le soleil et la lune

« La faute DE Eve »  
« La faute AU serpent »

**Les humains courageux et responsables !**

Genèse, chapitre 3

3:1- Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que Yahvé Dieu avait faits. Il dit à la femme : Alors, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?

3:2- La femme répondit au serpent : Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin.

3:3- Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sous peine de mort.

3:4- Le serpent répliqua à la femme : Pas du tout ! Vous ne mourrez pas !

3:5- Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal.

3:6- La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea.

3:7- Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus; il cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes.

3:8- Ils entendirent le pas de Yahvé Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l'homme et sa femme se cachèrent devant Yahvé Dieu parmi les arbres du jardin.

3:9- Yahvé Dieu appela l'homme : Où es-tu ? Dit-il.

3:10- J'ai entendu ton pas dans le jardin, répondit l'homme; j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché.

3:11- Il reprit : Et qui t'a appris que tu étais nu ? Tu as donc mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger !

3:12- **L'homme répondit** : C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé !

3:13- Yahvé Dieu dit à la femme : Qu'as-tu fait là ? et **la femme répondit** : C'est le serpent qui m'a séduite, et j'ai mangé.

L'homme doublement accusateur, la femme, et Dieu qui lui a mis la femme près de lui ! La femme se contente des faits, elle est séduite, elle a mangé, mais accuse le serpent ! L'homme n'accuse pas le serpent !

## **Caïn ; Abel**

### **les premiers frères de la Bible**

#### **Genèse, chapitre 4**

4:1- L'homme connut Eve, sa femme; elle conçut et enfanta Caïn et elle dit : J'ai acquis un homme de par Yahvé.

4:2- Elle donna aussi le jour à Abel, frère de Caïn. Or Abel devint pasteur de petit bétail et Caïn cultivait le sol.

4:3- Le temps passa et il advint que Caïn présenta des produits du sol en offrande à Yahvé,

4:4- et qu'Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse. Or Yahvé agréa Abel et son offrande.

4:5- Mais il n'agréa pas Caïn et son offrande, et Caïn en fut très irrité et eut le visage abattu.

4:6- Yahvé dit à Caïn : Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu ?

4:7- Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite, pourras-tu la dominer ?

4:8- Cependant Caïn dit à son frère Abel : Allons dehors, et, comme ils étaient en pleine campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.

4:9- Yahvé dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? Il répondit : Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?

4:10- Yahvé reprit : Qu'as-tu fait ! Écoute le sang de ton frère crier vers moi du sol !

4:11- Maintenant, sois maudit et chassé du sol fertile qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère.

4:12- Si tu cultives le sol, il ne te donnera plus son produit : tu seras un errant parcourant la terre.

4:13- Alors Caïn dit à Yahvé : Ma peine est trop lourde à porter.

4:14- Vois ! Tu me bannis aujourd'hui du sol fertile, je devrai me cacher loin de ta face et je serai un errant parcourant la terre : mais, le premier venu me tuera !

4:15- Yahvé lui répondit : Aussi bien, si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois et Yahvé mit un signe sur Caïn, afin que le premier venu ne le frappât point.

4:16- Caïn se retira de la présence de Yahvé et séjourna au pays de Nod, à l'orient d'Éden.

4:17- Caïn connut sa femme, qui conçut et enfanta Hénok. Il devint un constructeur de ville et il donna à la ville le nom de son fils, Hénok.

4:18- A Hénok naquit Irad, et Irad engendra Mehuyaël, et Mehuyaël engendra Metushaël, et Metushaël engendra Lamek.

4:19- Lamek prit deux femmes : le nom de la première était Ada et le nom de la seconde Çilla.

4:20- Ada enfanta Yabal : il fut l'ancêtre de ceux qui vivent sous la tente et ont des troupeaux.

4:21- Le nom de son frère était Yubal : il fut l'ancêtre de tous ceux qui jouent de la lyre et du chalumeau.

4:22- De son côté, Çilla enfanta Tubal-Caïn : il fut l'ancêtre de tous les forgerons en cuivre et en fer; la sœur de Tubal-Caïn était Naama.

4:23- Lamek dit à ses femmes : Ada et Çilla, entendez ma voix, femmes de Lamek, écoutez ma parole : J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure.

4:24- C'est que Caïn est vengé sept fois, mais Lamek, septante-sept fois !

4:25- Adam connut sa femme; elle enfanta un fils et lui donna le nom de Seth, car, dit-elle, Dieu m'a accordé une autre descendance à la place d'Abel, puisque Caïn l'a tué .

4:26- Un fils naquit à Seth aussi, et il lui donna le nom d'Énosh. Celui-ci fut le premier à invoquer le nom de Yahvé.

Caïn préfère la satisfaction de son sentiment de jalousie.  
Caïn a préféré satisfaire sa haine, plutôt que de s'adapter à la situation.

## Le « juste et les siens »

### Genèse, chapitre 7

7:1- Yahvé dit à Noé : Entre dans l'arche, toi et toute ta famille, car je t'ai vu seul juste à mes yeux parmi cette génération.

7:2- De tous les animaux purs, tu prendras sept paires, le mâle et sa femelle; des animaux qui ne sont pas purs, tu prendras un couple, le mâle et sa femelle

7:3- et aussi des oiseaux du ciel, sept paires, le mâle et sa femelle, pour perpétuer la race sur toute la terre.

7:4- Car encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits et j'effacerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits.

7:5- Noé fit tout ce que Yahvé lui avait commandé.

7:6- Noé avait six cents ans quand arriva le déluge, les eaux sur la terre.

7:7- Noé - avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils - entra dans l'arche pour échapper aux eaux du déluge.

7:8- Des animaux purs et des animaux qui ne sont pas purs, des oiseaux et de tout ce qui rampe sur le sol,

7:9- un couple entra dans l'arche de Noé, un mâle et une femelle, comme Dieu avait ordonné à Noé.

7:10- Au bout de sept jours, les eaux du déluge vinrent sur la terre.

7:11- En l'an six cent de la vie de Noé, le second mois, le dix-septième jour du mois, ce jour-là jaillirent toutes les sources du grand abîme et les écluses du ciel s'ouvrirent.

7:12- La pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits.

7:13- Ce jour même, Noé et ses fils, Sem, Cham et Japhet, avec la femme de Noé et les trois femmes de ses fils, entrèrent dans l'arche,

7:14- et avec eux les bêtes sauvages de toute espèce, les bestiaux de toute espèce, les bestioles de toute espèce qui rampent sur la terre, les volatiles de toute espèce, tous les oiseaux, tout ce qui a des ailes.

7:15- Auprès de Noé, entra dans l'arche un couple de tout ce qui est chair, ayant souffle de vie,

7:16- et ceux qui entrèrent étaient un mâle et une femelle de tout ce qui est chair, comme Dieu le lui avait commandé. Et Yahvé ferma la porte sur Noé.

7:17- Il y eut le déluge pendant quarante jours sur la terre; les eaux grossirent et soulevèrent l'arche, qui fut élevée au-dessus de la terre.

7:18- Les eaux montèrent et grossirent beaucoup sur la terre et l'arche s'en alla à la surface des eaux.

7:19- Les eaux montèrent de plus en plus sur la terre et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous tout le ciel furent couvertes.

7:20- Les eaux montèrent quinze coudées plus haut, recouvrant les montagnes.

7:21- Alors périt toute chair qui se meut sur la terre : oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages, tout ce qui grouille sur la terre, et tous les hommes.

7:22- Tout ce qui avait une haleine de vie dans les narines, c'est-à-dire tout ce qui était sur la terre ferme, mourut.

7:23- Ainsi disparurent tous les êtres qui étaient à la surface du sol, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, aux bestioles et aux oiseaux du ciel; ils furent effacés de la terre et il ne resta que Noé et ce qui était avec lui dans l'arche.

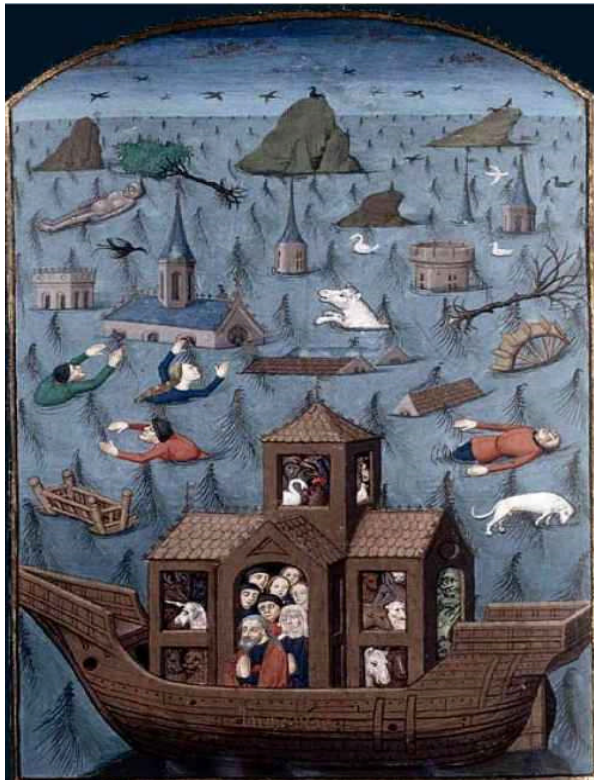
7:24- La crue des eaux sur la terre dura cent cinquante jours.

L'homme choisit son propre plaisir. « Je fais ce qui me plaît ».

Le déluge, une punition contre la corruption de l'homme.

La punition épargne le « juste et les siens »

Par le choix du plaisir, les hommes aboutissent à la catastrophe.



## L'humanité ; Dieu

### Genèse, chapitre 11

11:1- Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots.

11:2- Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar et ils s'y établirent.

11:3- Ils se dirent l'un à l'autre : Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier.

11:4- Ils dirent : Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre !

11:5- Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties.

11:6- Et Yahvé dit : Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux.

11:7- Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.

11:8- Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville.

11:9- Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre.

11:10- Voici la descendance de Sem : Quand Sem eut cent ans, il engendra Arpakshad, deux ans après le déluge.

11:11- Après la naissance d'Arpakshad, Sem vécut cinq cents ans et il engendra des fils et des filles.

11:12- Quand Arpakshad eut trente-cinq ans, il engendra Shélah.

11:13- Après la naissance de Shélah, Arpakshad vécut quatre cent trois ans et il engendra des fils et des filles.

11:14- Quand Shélah eut trente ans, il engendra Éber.

11:15- Après la naissance de Éber, Shélah vécut quatre cent trois ans et il engendra des fils et des filles.

11:16- Quand Éber eut trente-quatre ans, il engendra Péleg.

11:17- Après la naissance de Péleg, Éber vécut quatre cent trente ans et il engendra des fils et des filles.

11:18- Quand Péleg eut trente ans, il engendra Réu.

11:19- Après la naissance de Réu, Péleg vécut deux cent neuf ans et il engendra des fils et des filles.

11:20- Quand Réu eut trente-deux ans, il engendra Serug.

11:21- Après la naissance de Serug, Réu vécut deux cent sept ans et il engendra des fils et des filles.

11:22- Quand Serug eut trente ans, il engendra Nahor.

11:23- Après la naissance de Nahor, Serug vécut deux cents ans et il engendra des fils et des filles.

11:24- Quand Nahor eut vingt-neuf ans, il engendra Térah.

11:25- Après la naissance de Térah, Nahor vécut cent dix-neuf ans et il engendra des fils et des filles.

11:26- Quand Térah eut soixante-dix ans, il engendra Abram, Nahor et Harân.

11:27- Voici la descendance de Térah : Térah engendra Abram, Nahor et Harân. Harân engendra Lot.

11:28- Harân mourut en présence de son père Térah dans son pays natal, Ur des Chaldéens.

11:29- Abram et Nahor se marièrent : la femme d'Abram s'appelait Saraï; la femme de Nahor s'appelait Milka, fille de Harân, qui était le père de Milka et de Yiska.

11:30- Or Saraï était stérile : elle n'avait pas d'enfant.

11:31- Térah prit son fils Abram, son petit-fils Lot, fils de Harân, et sa bru Saraï, femme d'Abram. Il les fit sortir d'Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan, mais, arrivés à Harân, ils s'y établirent.

11:32- La durée de la vie de Térah fut de deux cent cinq ans, puis il mourut à Harân.

Les hommes découvrent les secrets de la nature. La vie urbaine commence. Fier de son intelligence, de ses connaissances, des progrès accomplis, l'homme se veut, une fois encore, l'égal de Dieu.

L'homme se persuade qu'il est « comme » Dieu, par son intelligence, et qu'il peut l'égaliser.

# Dieu, la Providence et le Mal

Dieu n'est pas seulement Créateur, Il est aussi Providence. Il gouverne le monde « avec **nombre, poids et mesure** », en plaçant ses créatures dans les circonstances qui leur permettent à chaque instant de réaliser la fin qu'Il a en vue pour eux. Cette sagesse, pourtant, paraît être en défaut, quand on considère tous les maux qui affligent l'humanité. Comment et pourquoi Dieu permet-Il le mal?

Précis d'apologétique  
pour la classe de philosophie  
Prêtre Lacroix Oratorien  
éditions Hatier  
(imprimatur et nihil obstat 1939)

Si le mot « création » signifie que le monde est essentiellement dépendant de Dieu dans tout son être et dans tous les moments de son existence, on ne peut accepter la conception déiste, suivant laquelle Dieu aurait créé le monde (en lui donnant « la chiquenaude initiale » dont parle Pascal), et serait ensuite rentré dans l'indifférence à son égard. L'empreinte de la pensée et de la bonté créatrices se marque constamment dans l'univers. C'est ce qu'on appelle la Providence ». Pour notre intelligence humaine, elle comporte un plan, une vue générale de l'ordre des choses, et un gouvernement, acte de volonté par lequel Dieu assure la réalisation de ce plan. Mais cette analyse est anthropomorphique : en Dieu, tout est un, et n'implique aucune succession.

Deux questions se posent, une fois le fait admis. Les desseins de Dieu s'accomplissent-ils par des lois générales, ou atteignent-ils les différences individuelles ? Dieu les réalise-t-il immédiatement par Lui-même, ou par l'action naturelle des êtres créés ?

## **Question : la providence est-elle générale ou individuelle ?**

Les lois suivant lesquelles l'ordre s'établit nous apparaissent comme générales. Elles nous sont connues par les sciences, et « il n'y a de science que de l'universel » (Aristote). Parce que nos lois n'expliquent pas totalement les cas individuels — elles se bornent d'ailleurs souvent à formuler des « moyennes statistiques » -- nous sommes tentés de ne pas prendre à la lettre les paroles de L'Évangile « Pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission du Père Céleste ». C'est une erreur; elle repose en définitive sur l'idée qu'il y a dans le monde quelque chose qui ne dépend pas de Dieu. Si Dieu ne créait pas la matière, mais était seulement l'architecte qui l'ordonne, elle pourrait garder une certaine indépendance, et ne pas réaliser tout à fait le dessein providentiel, comme la matière employée par un sculpteur ne prend pas toujours parfaitement la forme qu'il veut. Mais cette conception est inadmissible : comme tout vient de Dieu, il n'y a pas de résistance possible à son plan et à son

gouvernement. La loi éternelle, absolument simple en son infinité, embrasse tous les faits avec leurs caractères individuels. Chacun y a sa place unique et ce qui paraît à nos yeux un hasard ne l'est pas à l'égard du Créateur.

### **La Providence laisse-t-elle subsister l'activité propre des créatures?**

En second lieu, Dieu n'intervient pas normalement, dans son oeuvre, à titre de principe immédiat. Malebranche qui regardait toute action véritable comme une création, en refusait le privilège aux créatures. Elles ne seraient, selon lui, que des causes occasionnelles, et non des causes efficientes. Leibniz a critiqué à bon droit cette théorie du « coup de pouce perpétuel ». Elle s'apparente à l'idée trop répandue, que la Providence implique une suite de miracles.

Mais cette supposition est absolument contraire à la réalité telle que nous la connaissons, et à la dignité des créatures. Si nous ne pouvions vraiment pas agir, nous n'aurions qu'une apparence d'être, comme les marionnettes dont l'opérateur tire les ficelles. Dieu nous a donné le pouvoir de causer, de produire, bien qu'en dépendance de sa causalité suprême. **Il ne se substitue pas à nous pour faire le travail à notre place. Il atteint donc à ses fins par l'intermédiaire des créatures elles-mêmes**, qui agissent selon leur nature, nécessairement ou librement selon les cas. L'ordre moral tient sa valeur de ce que nous en sommes librement les auteurs.

### **Le Mal ; le Bien**

Si Dieu est bon et sage, pourquoi permet-Il le mal ? Ce mal qui tient une place considérable dans le monde : souffrances physiques, maladies, douleurs morales, péchés, etc... Ne sommes-nous donc pas en droit de prendre le mal, ou le désordre, comme point de départ pour nier l'existence de Dieu, comme on est parti de la notion d'ordre pour affirmer cette existence ? Un argument vaut l'autre. Si Dieu existait, le mal ne devrait pas exister.

Prenons un exemple : je trouve une montre dont un rouage est cassé, et qui, donc, ne marche pas (désordre) ; puis-je conclure avec une égale vérité ou qu'il y a un horloger, parce que la montre est tout de même un ensemble ordonné, ou qu'il n'y en a jamais eu, parce que la montre ne marche pas ?

Le premier raisonnement seul est juste, même s'il n'y a que deux ou trois pièces bien agencées, parce qu'elles n'ont pu l'être que par un auteur intelligent. L'existence d'un désordre ne peut donc autoriser à conclure qu'il n'y a jamais eu d'ordonnateur, parce qu'un désordre se greffe toujours sur un ordre. Le désordre est négatif, et il n'y a pas de désordre pur, pas plus qu'il n'y a de néant absolu. Ce sont là, comme dit Bergson, « des pseudo-idées Le chaos absolu, comme le néant, est impensable et impossible. Nos deux raisonnements ne sont donc pas parallèles et équivalents : l'un n'est qu'une fausse fenêtre.

Néanmoins, il faut savoir si Dieu est responsable des déficiences que nous croyons voir dans son oeuvre.

La Providence ne peut être mise en cause si le mal n'est qu'apparent, ou s'il est attribuable à la créature seule. Et, d'autre part, Dieu atteint ses fins miséricordieuses, si le mal ouvre la possibilité d'un plus grand bien.

**Il y a mal apparent dans tout ce qui n'est que désordre matériel.** Les grandes catastrophes, tempêtes, tremblements de terre, etc., sont un aspect du conflit des lois de la matière ; en elles-mêmes, elles ne sont ni bonnes, ni mauvaises ; elles ne le deviennent que par leur répercussion sur des êtres qui sont aptes et exposés à en souffrir. La tempête est magnifique pour le spectateur à l'abri, elle est terrible pour le pêcheur en mer. Le mal, ici, c'est donc la souffrance physique ou morale qui peut être engendrée par un fait en soi indifférent.

La souffrance physique si on la considère chez l'animal, est pour nous un mystère plus qu'elle ne doit être un scandale. Nous nous apitoyons volontiers sur les animaux, sous prétexte que leurs souffrances sont imméritées, donc injustes. Il ne faudrait pas oublier qu'ils n'ont pas de conscience réfléchie il est donc difficile de nous représenter ce qu'est la souffrance pour eux; nous pouvons, en tout cas, être certains qu'elle n'a pas du tout le même caractère que chez nous, qui non seulement en prenons conscience, mais la rendons plus aiguë; par l'attention que nous lui accordons et par l'imagination qui l'étale dans l'avenir comme dans le passé.

Au point de vue purement biologique, elle a sa finalité elle est un avertisseur. Normalement, le jeu de nos organes est inconscient, le corps fonctionne sans que nous ayons besoin de nous en préoccuper, et notre attention se trouve ainsi libérée pour des tâches plus hautes. Si, au contraire, un organe est atteint et lésé, la douleur nous oblige à y prendre garde et à mettre en œuvre des moyens de défense. Elle est en somme une des réactions dont dispose le corps vivant dans sa lutte farouche contre la dissolution et la mort. Que celle-ci finisse toujours par triompher, c'est, nous l'avons dit, la condition de toute vie physique, mais on comprend que, dans l'individu, la vie résiste : or la douleur est le déclenchement même des mesures d'auto-défense.

A cette première finalité, une autre s'ajoute pour nous, qui est d'ordre moral, et qui englobe d'ailleurs, outre les souffrances physiques, toutes les épreuves et tristesses de la vie. Elles nous obligent à prendre conscience de notre condition, à reconnaître que nous ne disposons pas à notre guise des événements et des choses, et que nous avons à conquérir notre destinée plus haute par une lutte pénible. Les Stoïciens avaient bien vu que, pour arriver à la maîtrise de soi, une certaine dureté de vie est indispensable, et que la privation, au moins momentanée, du bien-être physique, fait mieux apprécier l'importance souveraine de la vie intérieure.

*« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,*

*« Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. »*

*(Musset.)*

Les païens avaient pressenti une autre explication que le christianisme complète. Dès lors que Dieu dotait l'homme de liberté, il lui mettait entre les mains, avec le pouvoir de faire lui-même sa destinée, la possibilité de faillir. **Pour que la vie soit une occasion de mérite et une source de grandeur morale, elle doit impliquer en contre-partie le risque de déchoir.** La douleur est la sanction de cette déchéance. Saint Paul, à la suite de la Genèse, nous présente la souffrance et la mort comme entrant dans le monde à la suite du péché d'origine. Elles ne sont donc pas l'oeuvre de Dieu, mais de l'homme infidèle à son devoir.

Il n'y a pas lieu, cependant, de désespérer, et d'incriminer la liberté comme un présent néfaste. La douleur nous offre, en effet, un moyen efficace de faire disparaître les traces de nos fautes. « La tribulation, dit Montaigne, est à l'âme comme un marteau qui la frappe, et qui, en la frappant, la fourbit et la dérouille. » Depuis que Jésus a choisi ce moyen comme le seul qui lui parût indiqué pour procurer la rédemption de l'humanité, nous savons de source sûre que tout chemin de croix nous mène vers une vie plus féconde, car, dans l'ordre divin, comme dit saint Augustin, « tout coopère au bien, même les péchés anciens », pourvu que nous le voulions.

Cette restriction, à vrai dire, nous remet en présence d'une nouvelle difficulté. Si beaucoup d'âmes se grandissent dans la souffrance, beaucoup aussi se laissent abattre par elle, et on se demande parfois s'il est au pouvoir de l'homme, en certaines circonstances, d'en tirer du bien, parce que sa liberté intérieure elle-même est comme anéantie. La foi seule nous donne la certitude que Dieu ne souffrira pas que nous soyons tentés au delà de nos forces aidées par la grâce. La clef de cette difficulté — et le problème du mal est le plus angoissant que l'homme puisse se poser — ne se trouve donc que dans la foi, avec son affirmation des réalités surnaturelles, conquises en vertu du sacrifice et des mérites de Jésus, par ceux qui marchent à sa suite.

### **De la religion**

La religion est l'ensemble des rapports vivants qui s'établissent entre l'homme et Dieu. Pour déterminer en quoi doit consister cette religion, la raison humaine suffit-elle, ou faut-il s'attendre à une révélation divine spéciale ? La « religion naturelle » des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle m'est qu'une chimère et les hommes ont toujours cru qu'il appartenait à Dieu lui-même, et, à Lui seul, de faire connaître comment il veut être honoré et servi.

*Vivre, c'est tenir compte, dans notre action, des choses ou des êtres avec lesquels nous sommes de quelque manière en contact, et modeler notre conduite à leur égard sur ce que nous savons d'eux.*

### **La religion naturelle**

Or, nous savons que nous tenons tout de Dieu; sans Lui, nous ne serions pas, et rien ne serait. Reconnaître cette dépendance, c'est L'adorer, Lui rendre hommage comme à notre Créateur et Souverain Maître. D'autre part, il n'y a pas à chercher loin pour entendre sa volonté : la conscience nous la promulgue sous la forme de la loi

morale ; en obéissant librement à cette loi, nous accomplissons l'oeuvre que Dieu attend de nous.

Adoration respectueuse et reconnaissante, soumission active et généreuse aux préceptes de la loi morale reconnue comme volonté de Dieu, tels sont les deux traits essentiels qui définissent la religion naturelle.

### **Le déisme du XVIIIe siècle**

Telle quelle, on pourrait se contenter de la juger insuffisante, pour les raisons que nous dirons plus loin. Mais ceux qui s'en réclament, et spécialement les philosophes du XVIIIe siècle, du « siècle des lumières », y ajoutent d'ordinaire un élément négatif qui la transforme en une machine de guerre contre les religions révélées : c'est à savoir que Dieu gouverne le monde uniquement par les lois naturelles. Il n'y a donc qu'une Providence générale, et aucune intervention divine spéciale n'est possible dans la marche du monde. La prière de demande est inutile, car il faudrait un miracle pour l'exaucer, et le miracle n'existe pas.

Telle est la doctrine des « déistes », formulée par J.-J. Rousseau dans la célèbre « Profession de foi du vicaire savoyard », et qui a trouvé plus tard une expression non moins fameuse dans le « culte de l'Être Suprême », inauguré par Robespierre. C'est à elle que se rattachent, aujourd'hui encore, ceux qui n'ayant pas compris le sens et la vérité profonde du christianisme, l'ont abandonné pour ne conserver qu'une vague religiosité. Ils admettent, avec Béranger, un « Dieu des honnêtes gens », taillé d'ordinaire à leur petite mesure bourgeoise, et qui à la mort doit nous juger; pour pouvoir alors paraître devant Lui sans crainte, ils vivent raisonnablement, sans excès d'aucune sorte. « J'ai ma religion à moi », disent-ils. Est-ce suffisant ?

Les données ci-dessus relèvent des magistères de l'église, elles sont acceptées, et l'homme est dans le cercle de l'église; elles sont rejetées et l'homme est trouvé hérétique.

# **LE CHRISTIANISME LIBERE DU MAL**

d'après des Cahiers de cours des années 1940 et 1950

Les conflits humains ouvrent toutes les écluses du Mal. Le Mal, c'est l'ennemi numéro 1 dont la guerre est la servante et le symbole ; c'est le bourreau porteur du masque que l'homme souhaite arracher.

En présence du Mal, chacun laisse son esprit l'emporter sur d'étranges rivages, l'un trouve dans le Mal l'objet du scandale, un autre bondit et, du fond des ténèbres qui voilent le Mal, trouve une lumière. Un troisième se laisse emporter dans la tourmente.

La question à poser : Comment le christianisme rend-il possible le bond qui permet la prise de conscience, nous met en demeure et en mesure de nous libérer du Mal.

## **Qu'est-ce que le christianisme appelle le Mal.**

La question pourrait paraître de fantaisie si chacun voyait le Mal sans ses nombreux masques. Le mal est-il ce qui ME gêne d'une façon quelconque ? Ce que je nomme mal, un autre le qualifie de bon; le mal du lundi n'est-il pas le bien du mardi ? Le concept pour prendre sens doit dépasser mes avis, ma vie, quitter mes besoins et mes désirs ... Le mal peut alors apparaître comme douleur, le mal subi ; péché, le mal commis.

La douleur semble concerner tout ce qui vit. La terre lui appartient et son auxiliaire privilégié c'est l'homme ! Même quand l'homme y voit le mal absolu. Elle est pour le christianisme un mal relatif. C'est un outil qu'il est possible d'utiliser. L'athée est en douleur, contre qui peut-il se révolter, qui peut-il accuser; il peut accepter la situation; il peut défier cette souffrance en lui criant tout son mépris en vrai stoïcien : « Douleur ! tu n'es qu'un mot ». La souffrance de lui répondre : « Je suis un fait, un fait dans ta vie, tu ne peux me tuer. » L'athée peut toujours tenter les diversions dans les plaisirs, plus fort que la douleur, noyer la douleur dans la drogue, légale ou non. La souffrance contemple son oeuvre, sourit et profère : « Tente l'aventure, l'un de nous deux aura le dernier mot. » Que peut faire l'athée qui adore la vie, quand la vie lui fait cadeau de la souffrance et de la douleur.

Qu'en est-il du chrétien qui vit sa foi en Jésus-Christ ? Le Dieu auquel sa foi le presse de confier ses luttes, ses défaillances, ses douleurs, est le Dieu qui a apporté le Message évangélique; c'est le Dieu qui a pris un corps comme le sien qui sait ce que souffrir signifie, qui a un coeur pour aimer, qui a su vivre sa passion par amour des hommes. À l'ombre de la croix, le chrétien apprend à vivre de l'épreuve à laquelle il est condamné, le chrétien sait que son humanité n'est pas un acquis mais une

construction, il peut sortir de la vie d'un individu fait uniquement de chair et de sang pour entrer dans la vie de la Charité.

Soyons sérieux, à vivre ce travail au quotidien, qui, certains jours, ne tomberait, qui ne crierait, mais chacun peut aussi se relever et loin de voir dans son Créateur un maître odieux qui se complait à se venger des faiblesses et des fautes de ses créatures en les livrant à la souffrance et à la mort, il peut percevoir la nécessité de tailler dans le vif pour élaguer, pour que l'homme devienne utile à lui-même, à sa famille, à la société.

Quand l'artiste est face à un bloc de pierre, il sait que son ciseau va en faire jaillir une « Victoire », s'il est face à une toile, il sait que ses pinceaux vont créer « un jour de lenteur ». L'ignorant que voit-il ? Quelque fourbi même pas bon pour le réchauffer l'hiver ! Le chrétien ose faire confiance à son Dieu, il le laisse agir, il tente de faciliter le travail qui permettra l'accès à une humanité différente !

Le chrétien traverse l'existence appuyé sur sa foi, il peut opposer à la confusion, au désespoir, une confiance dans l'amour de Dieu pour l'homme ; dans la tourmente de ses jours, il accède à la compréhension de ce que Job a vécu. Il se souvient de Blaise Pascal malade dès l'âge de 19 ans et qu'il peut lui aussi créer sa « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies ». Dieu peut-il être atteint dans son essence par les actions de ses créatures ? Par l'usage du libre-arbitre, l'homme peut contrarier les desseins de Dieu, contrevenir à ses lois, empêcher la venue d'un royaume de justice et de charité.

Le baptême du Chrétien le fait fils de Dieu et solidaire du Christ. Son existence offre un choix entre égoïsme et générosité. Ce choix est constant à travers les faits quotidiens aux apparences multiples. A l'appel du service à soi et à autrui, il est possible de faire entendre : tu n'existes pas, ils n'existent que pour mon plaisir et la satisfaction de mes besoins, il y a MOI, moi, moi, encore moi, et après MOI, il n'y a rien.

S'occuper de soi, voilà qui permet aux autres de s'occuper d'eux, et dans le temps libre qui reste, de vivre avec nous, comme nous pouvons vivre avec notre famille. L'état d'égoïsme porte à affirmer : « Les autres à mon service. » Nous pouvons trouver des options plus intéressantes pour nous et pour tous, la réponse du chrétien : « Moi au service des autres et au service de Dieu. » est un peu courte, l'oubli de soi fait manquer à ce que nous nous devons ! Le chrétien fait aussi les rencontres suivantes :

Besoin de toujours plus d'argent, égoïsme

Refus du travail partagé, égoïsme

Volonté de domination, égoïsme

...

Le Christ nous appelle par l'amour de Soi, d'Autrui, de Dieu à une oeuvre de libération du Mal, donc à une forme de salut, non pas dans un paradis, mais sur Terre ! Devons-nous lui répondre par le Fatalisme, ou faire comme Adam, « ce n'est pas ma faute, c'est celle de la femme, et comme c'est toi, Seigneur, qui a mis Ève à

mon côté, ... » Le fatalisme décharge des responsabilités.

C'est la grandeur du Christianisme d'avoir, par l'Évangile, révélé aux hommes que la libération du mal et la purification des consciences et des coeurs par le pardon des fautes est une oeuvre exclusivement divine. Qui peut en effet expier et réparer le mal sinon Celui qui est le Bien absolu; expier et réparer l'égoïsme sinon Celui qui est la générosité même ?

Ces réponses de chrétien et ces raisonnements de Chrétien font parti d'une chaîne de possibles. Il est pourtant extraordinaire de constater que pour préserver un peu de confort, ou pour acquérir un surcroît de confort, des hommes vont se soumettre à des maîtres qui disent « donnez-moi » et qui oublient de dire « partageons! ».

De même ceux qui se sont persuadés d'avoir fait « tout ce que Dieu demande » pour le servir se sentent perdus lorsque les événements leur prouve qu'ils ne seront pas épargnés pour autant.



Le catholicisme, encore  
**Le bien, le mal et le dictionnaire de Trévoux**  
**Le tome I date de 1771**

<http://www.archive.org/stream/dictionnaireuniv05fure#page/760/mode/2up>  
dans cette édition

C'est dans le dictionnaire de Trévoux que se révèle les vérités très chrétiennes en ce royaume des Louis XIV, jusqu'en 1715, puis Louis XV, jusqu'en 1774, et enfin Louis le seizième, jusqu'à son passage à la guillotine, ou, au choix, jusqu'à ce qu'il ait accepté d'être jugé par ses sujets !

### Article bien

**BIEN.** f. m. Ce mot, dans sa première signification , est synonyme avec bon, bonum. On le dit généralement de tout ce qui peut nous rendre heureux; de ce qui nous est utile , avantageux , convenable. La santé est un bien , la force du corps, la richesse, le plaisir, etc. sont des biens. En Morale , la vertu seule est un bien, puisqu'elle seule peut nous rendre heureux. Le souverain bien est celui auquel on doit rapporter toutes choses. La Religion nous apprend que Dieu est notre souverain bien.

Épicure faisait consister le souverain bien dans le plaisir, et le souverain mal dans la douleur, ce qu'il ne faut pas entendre à la lettre des seuls plaisirs des sens, mais encore de ceux du cœur et de l'esprit, que la raison approuve , et qui ne sont point suivis du repentir.

L'École de Zénon, opposée à celle d'Épicure, faisait consister le souverain bien dans la vertu seule, et soutenait que la douleur n'était pas un mal.

Tout ce qui est propre à causer , ou à augmenter le plaisir en nous, se nomme bien , et le contraire mal, C'est sur ce bien et sur ce mal que roulent toutes nos passions.

*Un avare idolâtre, et fou de son argent  
Mettra toute sa gloire et son souverain bien ,  
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien, Boileau.*

*Pour mieux les supporter(les maux) il est un sûr moyen  
C est qu'entre plusieurs maux que l'on avait à craindre,  
Du moindre mal il faut se faire un bien.*

On dit en Théologie , l'Arbre de la science du bien et du mal. Voyez au mot Arbre.

Bien, en termes de Jurisprudence, signifie, toutes sortes de possessions et de richesses ; tout ce qu'on possède en fonds de terre , en argent ou autrement. Bona , divitiae, fortuna , opes. Il y a deux sortes de biens ; les meubles, Res moventes , mobiles ; et les immeubles, Res non moventes, immobiles.

On ne doit pas quitter les biens éternels pour les biens [892] temporels. Malheur à celui qui usurpe le bien d'autrui. Qui confisque le corps, confisque les biens ; pour dire, que tous les biens des condamnés au supplice , ou au bannissement perpétuel , appartiennent au Fisc. On dit qu'un homme s'oblige corps et biens ; pour dire, qu'outre ses biens qu'il hypothèque , il s'oblige personnellement,

et se soumet encore à demeurer en prison, faute d'exécuter ce qu'il promet. On dit aussi, séparer de corps et de biens ; pour dire, faire jouir une femme de son bien propre , et la séparer de son mari , tant à l'égard du lit que des biens.

On appelle un Curateur aux biens vacants , celui qu'on nomme pour défendre une succession abandonnée , où il n'y a point d'héritiers.

...

Puisque le Trévoux nous invite à lire l'article Arbre en voici quelques extraits

ARB [461]

<http://www.archive.org/details/dictionnaireuniv01fure>

ARBRE, f, m. Plante vivace d'une grandeur considérable; dont l'intérieur du tronc, des branches et des racines est ligneux. Arbor. Le tronc se divise par le haut en plusieurs branches , et par le bas en racines. Les arbres sont les plus élevés et les plus gros de tous les végétaux. Guichard dérive ce mot de l'hébreu abad, d'où vient arbor, arbustum. Les parties des arbres font les racines , le tronc ou la tige , les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits, les semences. L'assemblage de toutes les branches, s'appelle la touffe.

...

**Arbre nain**, proprement dit, est celui qui est de petite taille. Le pommier de paradis est naturellement un pommier nain. Mais on donne aussi ce nom aux arbres dont on restreint la tige par la taille à quinze ou vingt pouces de hauteur.

...

Un arbre, pour mériter d'être choisi, quand il est encore en pépinière, doit avoir l'écorce nette et luisante, et les jets de l'année longs et vigoureux. Et s'il est hors de terre , il faut qu'il ait les racines belles, bien saines, et qu'à proportion de la tige elles soient passablement grosses. Je ne prends jamais de ces arbres qui n'ont que du chevelu. Les arbres les plus droits , et qui n'ont qu'une tige , me paraissent les plus beaux à choisir pour planter. La Quintinie.

Les arbres trop fertiles durent moins que les autres. Ils donnent trop de suc à leurs fruits , et n'en conservent pas assez pour le nourrir.

...

**Arbre retenu**, en termes d'Eaux et Forêts. Arbre marqué du marteau du Roi et de celui du Grand-Maître, pour être conservé dans les ventes, lors de leur exploitation par les marchands adjudicataires.

...

ARB [463]

...

Les arbres ont servi autrefois à l'idolâtrie. On plaçait les Idoles sous des arbres, qui leur faisaient une espèce de temple ; et si les Anciens , dit Pline, ont adoré des arbres, ce n'est que parce qu'ils les regardaient comme les temples de quelque Divinité. Cette idée est très ancienne, et a été très commune, Voyez Osée IV, 13. Ezéchiel VI, 13 , et Deutéronome XVI, 21 ; où Dieu, à cause des abus de l'idolâtrie, défend de planter des arbres<sup>12</sup> proche des autels, ou d'ériger des autels sous des arbres: Loi que les Hébreux violèrent si souvent. Encore aujourd'hui dans l'Indes<sup>13</sup> les Brames placent ordinairement leur idole sous des arbres , et dans de petits bouquets de bois touffus. Voyez de la Crequinière, *Voyage des Indes*, Art. V. p. 51. Chez les Anciens , les Dieux avaient chacun un ou plusieurs arbres qui leur étaient consacrés ; Jupiter, le chêne ; Venus, le myrte ; Apollon, le Laurier ; Cybèle, le pin; Hercule, le peuplier ; Minerve , l'olivier ;. Bacchus , la vigne et le lierre, etc.

...

On dit Arbre de la Croix, où Jésus-Christ a été attaché. Arbor crucis. L'arbre de vie. Arbor vitae.

Arbre planté au milieu du Paradis, dont le fruit aurait eu la vertu de conserver la vie à Adam , s'il avait obéi aux ordres de Dieu.

**Arbre de la science, du bien et du mal.** Arbor scientiae boni et mali. Arbre que Dieu avait planté au milieu [464] du Paradis, auquel Dieu avait défendu de toucher sous peine de la vie. Quelques-uns croient que l'arbre de vie , et l'arbre de la science du bien et du mal étaient un même arbre. L'opinion contraire paraît plus conforme au texte de Moïse qui en distingue deux.

Arbre de Judas. Arbor Judae. Il fleurit au commencement du printemps. La couleur de les feuilles tire du violet au rouge...

...

**Arbre des Philosophes.** Terme de science hermétique. Arbor Philosophorum. Le grand arbre des Philosophes est leur mercure , qui est leur teinture , leur principe et leur racine; **quelquefois c'est l'ouvrage de la pierre.** Voyez Pluie d'or. Dict. Herm.

...

**Arbre de Vie.** Arbor vitae ou Thuya Theophrasti. C. B. Pin. Arbre qui a été apporté de Canada en France , et qui fut présenté à François 1er. Il est ainsi nommé parce qu'il est toujours vert , et qu'il rend une odeur douce et agréable. On le nomme aussi Cèdre américain, ou arbre toujours vert. Cet arbre, quoique étranger, s'est

---

12 La révolution fera planter les arbres de la liberté.

13 Parce que les INDES, donc Trévoux laisse la S.

multiplié aisément en Europe, ses branches prennent facilement racine, et on n'a pas beaucoup de peine à l'élever. Il devient d'une moyenne grandeur en France; son tronc est droit, noueux, revêtu d'une écorce à peu près semblable à celle du cyprès, remplie d'une matière résineuse.

...

On ajuste cet arbre dans les jardins , et on lui donne , comme à l'if, telle figure que l'on veut. On fait cas de son huile tirée par la distillation , pour soulager les goutteux.

...

**ARBRE** , se dit figurément en Logique de l'ordre et de la suite naturelle des genres , des espèces et des individus. On l'appelle l'arbre de Porphyre , du nom du Philosophe Porphyre , qui en est l'inventeur. Dans l'arbre de Porphyre on descend ainsî du premier genre jusqu'aux individus: être, substance, corps, vivant, animal, homme, pierre. Cette suite le met sur le tronc d'une figure d'arbre ; et sur les branches de l'arbre en ligne collatérale se trouvent les divisions de chacun de ces genres ou espèces. C'est ce qui fait qu'on l'appelle arbre. On l'appelle autrement échelle des prédicaments. Scala praedicamentalis.

D'autres Philosophes forment cet arbre différemment. Pourchot , par exemple , met d'abord l'être , puis la substance, ensuite il descend ainsi : la substance est esprit ou corps; l'esprit est incréé ou créé , l'esprit créé est destiné au corps , ou ne l'est pas ; le corps est animé ou inanimé , le corps animé a la force de marcher, ou ne l'a pas ; s'il a la force de marcher, il est ou raisonnable ou irraisonnable. Cela est un peu défectueux. Qui nous a dit qu'il n'y a pas des animaux irraisonnables , qui avec une âme sensitive n'ont pas la force de marcher ; Les huîtres et autres coquillages attachés à des rochers marchent-ils?

**Arbre**, se dit aussi figurément d'une figure tracée en forme d'arbre , d'où l'on voit sortir , comme d'un tronc , diverses branches de consanguinité , de parenté. Arbre généalogique. On a dressé l'arbre généalogique de la maison de France. Graduum cognationis schema Arbor consanguinitatis ; Cognationem stemmata.

...

**Arbre** , en termes de Blason, s'appelle fusté, quand son tronc est d'un autre émail que ses branches. On doit aussi spécifier en blasonnant quand il est sec , ou avec ses feuilles.

On dit figurément et proverbialement , qu'il se faut [465] tenir au gros de l'arbre ; pour dire , au parti juste et solide, et qui est le plus fort. **Quand il s'agit de la foi , cela veut dire, qu'il faut s'en tenir aux décisions de l'Église, qui sont les**

## règles de notre foi.

### Article Mal [758]

**MAL.** f. m. Ce terme dans le langage ordinaire s'applique à une sensation qui fait souffrir : mais on en fait un terme vague, auquel on attache différentes idées. Quelquefois on en fait un terme synonyme de douleur. C'est ainsi qu'on dit mal de tête , mal de dents. Quelquefois on s'en sert pour exprimer un malaise, un état plus incommode que douloureux, c'est dans ce sens qu'on dit des maux de cœur, des maux d'estomac. Souvent il ne désigne qu'une affection indéterminée. C'est ainsi qu'on dit qu'on a mal à la jambe. Souvent aussi il est synonyme de maladie. C'est ainsi qu'on dit , mal caduc, mal de Naples , mal de Siam. Dolor , morbus. L'homme est sujet à une infinité de maux. Souffrir les maux patiemment , est tout ce que peut faire la vertu ; mais elle ne rend point insensible. S. Evr. Le plus grand secret de la Médecine , C'est de connaître d'où vient le mal , la cause , la source de l'infirmité. Les vieux maux , les maux invétérés , sont incurables. Le mal , la douleur qu'on fait souffrir à ceux à qui on donne la question , leur arrache la vérité. Cette viande fait mal à l'estomac ; y cause quelque indigestion.

...

**Mal CADUC** , qu'on appelle autrement le haut mal , ou populairement le mal de S. Jean , est l'épilepsie , qui attaque le cerveau , et trouble le jugement Morbus comitialis , epilepsia , Morbus Lunaticus , ou Herculeus. Voyez Caduc, et Danse de S. Jean, au mot Jean,

**Mal contagieux**, est celui qui se communique, ou par l'attouchement d'une personne infectée , ou par la respiration de l'air corrompu, comme la peste, la vérole , la lèpre. Lues.

**Mal d'armée.** C'est une sorte de maladie contagieuse qui règne dans une armée , et qui est causée par les fatigues et par la mauvaise nourriture. Castrensis morbus , lues.

...

[759]

**Mal de Saint.** C'est ainsi que l'on appelle les maladies auxquelles la Médecine ne peut apporter du remède. C'est un mal de Saint ; pour dire , C'est un mal qui ne peut être guéri que par les Saints. C'est ainsi que le peuple appelle le haut mal.

...

**Mal**, se dit aussi de ce qui approche de la douleur , et signifie Déplaisir, peine , fatigue , affliction. Malum, miseria , taedium , poena. L'esclavage est le plus grand de

tous les maux. Avec un peu de raison on goûte doucement les biens , et on s'accommode patiemment aux maux. S. Evr. La mort n'est point au nombre des maux que la prudence apprend à éviter. Costar. Dans la compassion que nous avons pour les maux d'autrui , il y a une réflexion secrète sur nous-mêmes , par laquelle nous nous regardons comme pouvant souffrir les mêmes maux. Nie. Il faut tâcher de se dérober à soi-même la connaissance de ses propres maux. S. Evr.

*A raconter ses maux souvent on se soulage. Corn.*

*Souvent de tous nos maux la raison est le pire, Boileau.*

*Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,  
J'aime mieux les souffrir, que de les mériter. Corn.*

On a souffert bien du mal durant ce siège. On aura bien du mal à prendre ce prisonnier. Un Amant a bien du mal à quitter ce qu'il aime. Ces deux dernières façons de parler ne sont plus en usage. Il faut dire, on aura bien de la peine à prendre ce prisonnier. On a bien de la peine à quitter ce qu'on aime.

MAL [759]

**Mal**, signifie aussi , Perte, ruine, dommage qu'on souffre. Damnum , detrimentum , pernicies , calamitas. Le débordement de la rivière a causé bien du mal à cette Province, a causé de grandes ruines. Ce chicaneur nous fit tout le mal qu'il a pu imaginer. Tout le mal est fait , il n'y a point de remède. Il y a des gens qui ne cherchent à s'élever que pour se rendre considérables par le mal qu'ils peuvent faire. Saint Réal. Les Païens avoient imaginé deux Puissances ennemies et opposées , dont l'une faisait le bien , et l'autre le mal ; **parce qu'ils ne pouvaient concevoir que les biens et les maux coulissent d'une même source**. Ils adoraient la Divinité bien-aimante , et tremblaient sous le redoutable empire du Dieu qui versait les maux sur les hommes.

**Mal** , douleur. Le plaisir est toujours l'opposé de la douleur, et le bien l'est du mal. Voyez au mot Douleur les nuances qui distinguent ces deux mots considérés comme synonymes , c'est à dire , dans le sens où ils marquent une forte de sensation disgracieuse qui fait souffrir.

On dit , par sentence philosophique , que la mort n'est pas un mal , mais que la douleur en est un.

**Mal** , en morale , désigne ce qui est contraire au bien. Il n'y a point de bien sans quelque mélange de mal.

On le dit particulièrement des mauvaises actions , du vice , et de tout ce qui est contraire à la vertu , et à la droite raison : auquel sens le mot de mal n'a point de pluriel. Malum , vitium, La plupart des gens ont une pente , une inclination au mal. Notre repos consiste à ne point faire de mal : les méchants mènent une vie pleine de troubles : ils ont autant d'inquiétudes qu'ils font de mal. S. Evr. Fuyez le mal:, et faites le bien. Arn. Quel mal y a t-il d'aller dans un champ , et de s'y promener en attendant un homme ? Pasc. Les Philosophes ont fort disputé pour savoir , quelle est la cause et l'origine du mal. De causâ , de naturâ , de origine mali. **Mânes apporta de la Perse l'opinion des deux Principes, dont l'un fait le mal , et l'autre le bien.** Tertullien , qui tomba dans les erreurs des Manichéens , fait assez comprendre la difficulté par ce raisonnement : Ou Dieu , dit-il , n'a pu empêcher le mal , ou il ne l'a pas voulu. S'il ne l'a pu , C'est un Dieu faible et impuissant ; s'il ne l'a pas voulu , il en est l'auteur: car pourquoi a-t-il permis le mal, s'il ne le voulait pas; et s'il ne le vouloir pas, pourquoi y a-t-il consenti ; il faut que le mal arrive, ou par sa permission, ou par son impuissance ; et l'un ou l'autre de ces deux sentiments anéantit , ou la toute-Puissance, ou la bonté de Dieu. S. Augustin , et après lui les Théologiens , répondent à ces arguments , et il n'est pas si difficile de le faire , que certaines gens le prétendent.

On attribue à Edouard III la devise de l'Ordre de la Jarretière. Honni soit qui mal y pense. On dit familièrement , mettre une femme à mal , la débaucher.

Mal, se dit aussi de ces troubles , de ces agitations, que l'amour cause.

*L'amour est un mal agréable ,  
Dont mon cœur ne peut pas guérir ;  
Mais quand il ferait guérissable ,  
Il est bien plus doux d'en mourir.* M. Scud,

Mal , se prend aussi pour les défauts , les imperfections , soit du corps , soit de l'esprit , que la médisance , ou la satire découvre aux yeux du public. Il a dit de lui tous les maux du monde. Sitôt qu'il est en compagnie , il fait tomber la conversation sur le mal qu'il fait du prochain. Après la mort du Cardinal de Richelieu , Corneille fit ces quatre vers;

*Qu'on parle bien ou mal du fameux Cardinal ,  
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien, [760]  
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,  
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.* Corn.

*Le mal qu'on dit d'autrui , ne produit que du mal.* BoiL.

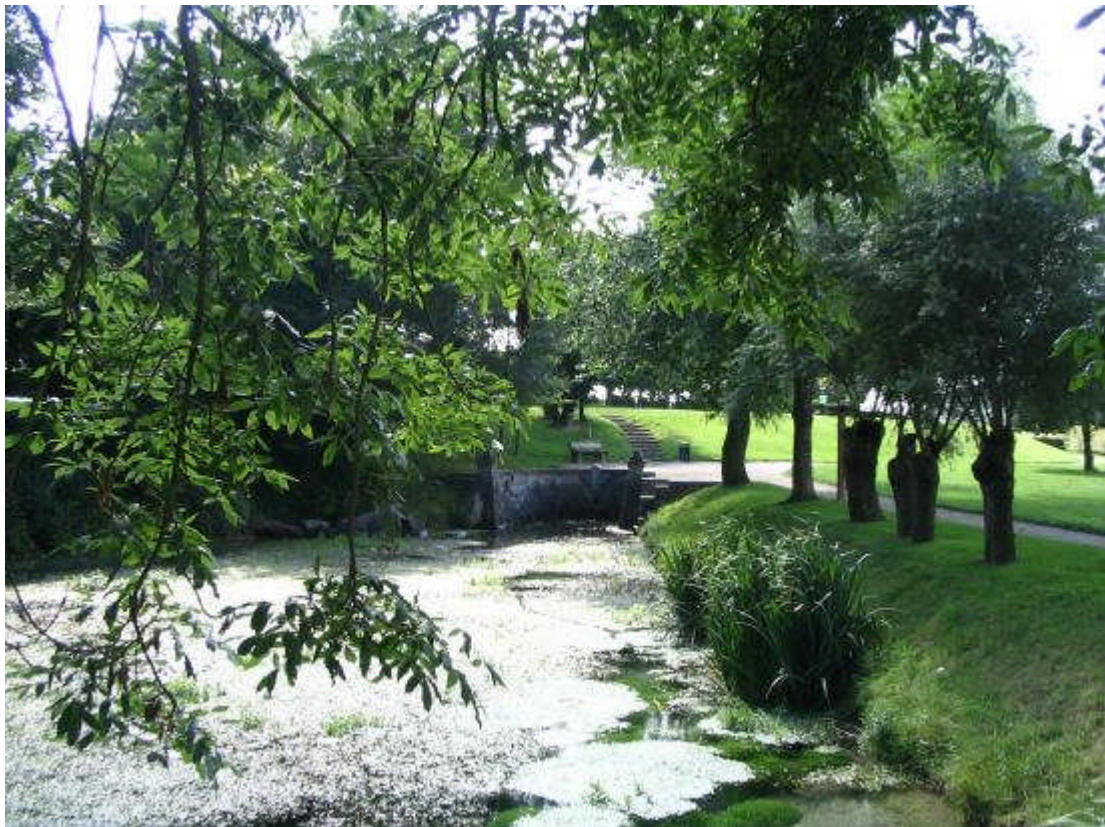
On dit , Vouloir du mal à quelqu'un ; pour dire , le haïr , lui souhaiter quelque malheur , quelque sujet d'affliction, quelque perte. Odisse , odio prosequi. Si je vous

veux du mal , qu'il me puisse arriver. Regn. Vouloir du mal est une expression tout-à-fait Bourgeoise. En Poésie c'est une expression de Comédie.

On dit , Tourner une chose en mal , l'expliquer en mal ; pour dire , lui donner un mauvais sens. In malam partem. Et prendre une chose en mal ; pour dire s'en offenser. Cet homme est incommode, il s'offense de tout, il prend tout en mal.

Le problème est-il problème pour le catholicisme et les catholiques du dictionnaire de Trévoux ?

À lecture, la solution semble d'une enfantine simplicité : le bien et le mal ont une seule source : Dieu !



## Encyclopédie de Diderot et D'Alembert

### Article bien

#### BIEN

LE, s. m. (Métaphysiq.) C'est tout ce qui est opposé au bien physique ou moral. Personne n'a mieux traité ce sujet important que le docteur Guillaume King, dont l'ouvrage écrit originairement en latin, a paru à Londres en anglais, en 1732, en 2 vol. in-8 °. avec d'excellentes notes de M. Edmond Law ; mais comme il n'a point été traduit en français, nous croyons obliger les lecteurs en le leur faisant connaître avec un peu d'étendue, et nous n'aurons cependant d'autre peine que de puiser dans le beau dictionnaire de M. de Chauffepié. Voici l'idée générale du système de l'illustre archevêque de Dublin.

1°. Toutes les créatures sont nécessairement imparfaites, et toujours infiniment éloignées de la perfection de Dieu ; si l'on admettait un principe négatif, tel que la privation des Péripatéticiens, on pourrait dire que chaque être créé est composé d'existence et de non-existence ; c'est un rien tant par rapport aux perfections qui lui manquent, qu'à l'égard de celles que les autres êtres possèdent : ce défaut, ou comme on peut l'appeler, ce mélange de non-entité, dans la constitution des êtres créés, est le principe nécessaire de tous les maux naturels, et rend le mal-moral possible, comme il paraîtra par la suite.

2°. L'égalité de perfection dans les créatures est impossible ; et l'on peut ajouter qu'il ne serait pas même convenable de les rendre toutes également parfaites.

3°. Il est conforme à la sagesse et à la bonté divine d'avoir créé non-seulement les créatures les plus parfaites, mais encore les moins parfaites, comme la matière : attendu qu'elles sont préférables au néant, et qu'elles ne nuisent point aux plus parfaites.

4°. En supposant de la matière et du mouvement, il faut nécessairement qu'il y ait des compositions et des dissolutions de corps ; ou, ce qui est la même chose, des générations et des corruptions, que quelques-uns regarderont peut-être comme des imperfections dans l'ouvrage de Dieu ; il n'est pourtant pas contraire à sa sagesse et à sa bonté de créer des êtres qui soient nécessairement sujets à ces maux. Il est donc évident que quoique Dieu soit infiniment bon, puissant et sage, certains maux, tels que la génération et la corruption, avec leurs suites nécessaires, peuvent avoir lieu parmi ses oeuvres ; et **si un seul mal peut y naître sans supposer un mauvais principe**<sup>14</sup>, pourquoi pas plusieurs ? L'on peut présumer que si nous connaissions la nature de toutes choses et tout ce qui y a du rapport, aussi bien que nous connaissons la matière et le mouvement, nous pourrions en rendre raison sans donner la moindre

---

14 L'idée du mauvais principe permet, elle, bien plus d'extrapolations, de raisonnements, est-elle plus juste ?

atteinte aux attributs de Dieu.

5°. Il n'est pas incompatible avec les perfections de l'Être suprême d'avoir créé des esprits ou des substances pensantes, qui dépendent de la matière et du mouvement dans leurs opérations, et qui étant unies à la matière, peuvent mouvoir leurs corps et être susceptibles de certaines sensations par ces mouvements du corps, et qui ont besoin d'une certaine disposition des organes pour faire usage de leur faculté de penser ; en supposant que les esprits qui n'ont absolument rien de commun avec la matière, sont aussi parfaits que le système de tout l'univers le peut permettre, et que ceux d'un ordre inférieur ne font aucun tort à ceux d'un ordre supérieur.

6°. On ne peut nier que quelques-unes des sensations excitées par la matière et par le mouvement, doivent être désagréables, tout comme il y en a d'autres qui doivent être agréables : car il est impossible, et même peu convenable, que l'âme puisse sentir qu'elle perd sa faculté de penser, qui seule la peut rendre heureuse, sans en être affectée. Or toute sensation désagréable doit être mise au rang des maux naturels ; et elle ne peut cependant être évitée, à moins que de bannir un tel être de la nature des choses. Que si l'on demande pourquoi une pareille loi d'union a été établie ? la réponse est parce qu'il ne pouvait pas y en avoir de meilleure. Cette sorte de nécessité découle de la nature même de l'union des choses qui ne pouvaient exister ni ne pouvaient être gouvernées par des lois plus convenables. Ces maux ne répugnent point aux perfections divines, pourvu que les créatures qui y sont sujettes jouissent d'ailleurs d'autres biens qui contrebalancent ces maux. Il faut encore remarquer que ces maux ne viennent pas proprement de l'existence que Dieu a donnée aux créatures, mais de ce qu'elles n'ont pas reçu plus d'existence, ce que leur état et le rang qu'elles occupent dans le vaste système de l'univers ne pouvaient permettre. Ce mélange de non-existence tient donc la place du mauvais principe par rapport à l'origine du mal, comme on l'a dit ci-dessus.

7°. Le bonheur de chaque être naît du légitime usage des facultés que Dieu lui a données ; et plus un être a de facultés, plus le bonheur dont il est susceptible est grand.

8°. Moins un agent dépend des objets hors de lui, plus il se suffit à lui-même ; plus il a en lui le principe de ses actions, et plus cet agent est parfait. Puis donc que nous pouvons concevoir deux sortes d'agents, les uns qui n'agissent qu'autant qu'ils sont poussés par une force extérieure, les autres qui ont le principe de leur activité en eux-mêmes ; il est évident que ces derniers sont beaucoup plus parfaits que les premiers. On ne peut nier que Dieu ne puisse créer un agent revêtu de la puissance d'agir par lui-même, sans la détermination d'aucune cause extérieure, tant que Dieu conserve par son concours général à cet agent son existence et ses facultés.

9°. Un tel agent peut se proposer une fin, y tendre par des moyens propres à y

conduire, et se complaire dans la recherche de cette fin, quoiqu'elle pût lui être parfaitement indifférente avant qu'il se la fût proposée, et qu'elle ne soit pas plus agréable que toute autre fin de la même espèce ou d'une espèce différente, si l'agent s'était déterminé à la poursuivre : car puisque tout plaisir ou bonheur dont nous jouissons consiste dans le légitime usage de nos facultés, tout ce qui offre à nos facultés un sujet sur lequel elles puissent s'exercer d'une manière également commode, nous procurera le même plaisir. Ainsi la raison qui fait qu'une chose nous plaît plus qu'une autre, est fondée dans l'action de l'agent même, savoir le choix. C'est ce qui est expliqué avec beaucoup d'étendue dans l'ouvrage dont nous parlons.

10°. Il est impossible que toutes choses conviennent à tous les êtres, ou ce qui revient au même, qu'elles soient bonnes : car puisque les choses sont distinctes et différentes les unes des autres, et qu'elles ont des appétits finis, distincts et différents, il s'ensuit nécessairement que cette diversité doit produire les relations de convenance et de disconvenance ; il s'ensuit au moins que la possibilité du mal est un apanage nécessaire de toutes les créatures, et qu'il n'y a aucune puissance, sagesse ou bonté, qui les en puisse affranchir. Car lorsqu'une chose est appliquée à un être auquel elle n'est point appropriée, comme elle ne lui est point agréable et ne lui convient point, elle lui cause nécessairement un sentiment de peine ; et il n'était pas possible que toutes choses fussent appropriées à chaque être, là où les choses mêmes et les appétits varient et diffèrent nécessairement.

11°. Puisqu'il y a des agents qui sont maîtres de leurs actions, comme on l'a dit, et qui peuvent trouver du plaisir dans le choix des choses qui donnent de l'exercice à leurs facultés ; et puisqu'il y a des manières de les exercer qui peuvent leur être préjudiciables, il est évident qu'ils peuvent choisir mal, et exercer leurs facultés à leur préjudice ou à celui des autres. Or comme dans une si grande variété d'objets il est impossible qu'un être intelligent, borné et imparfait par sa nature, puisse toujours distinguer ceux qui sont utiles et ceux qui sont nuisibles, il était convenable à la sagesse et à la bonté de Dieu de donner aux agents des directions, pour les instruire de ce qui peut leur être utile ou nuisible, c'est-à-dire, de ce qui est bon ou mauvais, afin qu'ils puissent choisir l'un et éviter l'autre.

12°. Puisqu'il est impossible que toutes les créatures soient également parfaites<sup>15</sup>, et même qu'il ne serait pas à propos qu'elles fussent placées dans un même état de perfection, il s'ensuit qu'il y a divers ordres parmi les êtres intelligents ; et comme quelques-uns de ceux d'un rang inférieur sont capables de jouir des avantages de leur ordre, il s'ensuit qu'ils doivent être contents d'une moindre portion<sup>16</sup> de bonheur dont leur nature les rend susceptibles, et qu'ils ne peuvent aspirer à un rang plus élevé, qu'au détriment des êtres supérieurs qui l'occupent. En effet, il faut que ceux-ci quittent leur place avant qu'un autre puisse y monter ; or il paraît incompatible avec la

15 Ce genre de propos justifie les hiérarchies, les racismes ...

16 Le bonheur aurait-il une mesure quantifiable selon un étalonnage ? Le bonheur serait-il comme un estomac, qu'il est possible de remplir ou de laisser vide selon que l'on soit « puissant ou misérable » ?

nature de Dieu de dégrader un être supérieur, tant qu'il n'a rien fait qui le mérite. Mais si un être supérieur choisit librement des choses qui le rendent digne d'être dégradé, Dieu semblerait être injuste vers ceux d'un ordre inférieur, qui par un bon usage de leur liberté sont propres à un état plus élevé, s'il leur refusait le libre usage de leur choix.

C'est ici que la sagesse et la bonté divine semblent s'être déployées de la manière la plus glorieuse ; l'arrangement des choses paraît l'effet de la plus profonde prudence. Par-là Dieu a montré la plus complète équité envers ses créatures ; de sorte qu'il n'y a personne qui soit en droit de se récrier, ou de se glorifier de son partage. Celui qui est dans une situation moins avantageuse, n'a aucun sujet de se plaindre, puisqu'il est doué de facultés dont il a le pouvoir de se servir d'une manière propre à s'en procurer une meilleure ; et il est obligé d'avouer que c'est sa propre faute s'il en demeure privé : d'un autre côté, celui qui est dans un rang supérieur doit apprendre à craindre, de peur qu'il n'en déchet par un usage illégitime de ses facultés. Ainsi le plus élevé a un sujet de terreur qui peut en quelque façon diminuer sa félicité, et celui qui occupe un rang inférieur peut augmenter la sienne ; par-là ils approchent de plus près de l'égalité, et ils ont en même-temps un puissant aiguillon qui les excite à faire un usage avantageux de leurs facultés. Ce conflit contribue au bien de l'univers, et y contribue infiniment plus que si toutes choses étaient fixées par un destin nécessaire.

**13°. Si tout ce qu'on vient d'établir est vrai, il est évident que toutes sortes de maux, le mal d'imperfection, le mal naturel ou physique, et le mal moral, peuvent avoir lieu dans un monde créé par un être infiniment sage, bon et puissant, et qu'on peut rendre raison de leur origine, sans avoir recours à un mauvais principe.**

14°. Il est évident que nous sommes attachés à cette terre ; que nous y sommes confinés comme dans une prison, et que nos connaissances ne s'étendent pas au-delà des idées qui nous viennent par les sens ; mais puisque tout l'assemblage des éléments n'est qu'un point par rapport à l'univers entier, est-il surprenant que nous nous trompions, lorsque sur la vue de cette petite partie, nous jugeons, ou pour mieux dire, nous formons des conjectures touchant la beauté, l'ordre et la bonté du tout ? Notre terre est peut-être la basse-fosse de l'univers, un hôpital de fous, ou une maison de correction pour des malfaiteurs ; et néanmoins telle qu'elle est, il y a plus de bien naturel et moral que de mal.

Voilà, dit M. Law, jusqu'où la question de l'origine du mal est traitée dans l'ouvrage de l'auteur, parce que tout ce qu'on vient de dire, ou y est contenu en termes exprès, ou peut être déduit facilement des principes qui y sont établis. Ajoutons-y un beau morceau inséré dans les notes de la traduction de M. Law, sur ce qu'on prétend que le mal moral l'emporte dans le monde sur le bien.

M. King déclare qu'il est d'un sentiment différent.

Il est fermement persuadé qu'il y a plus de bien moral dans le monde, et même sur la terre, que de mal. Il convient qu'il peut y avoir plus d'hommes méchants que de bons, parce qu'une seule mauvaise action suffit pour qualifier un homme de méchant. Mais d'un autre côté, ceux qu'on appelle méchants font souvent dans leur vie dix bonnes actions pour une mauvaise. M. King ne connaît point l'auteur de l'objection, et il ignore à qui il a à faire ; mais il déclare que parmi ceux qu'il connaît, il croit qu'il y en a des centaines qui sont disposés à lui faire du bien, pour un seul qui voudrait lui faire du mal, et qu'il a reçu mille bons offices pour un mauvais.

Il n'a jamais pu adopter la doctrine de Hobbes, que tous les hommes sont des ours, des loups, et des tigres ennemis les uns des autres ; en sorte qu'ils sont tous naturellement faux et perfides, et que tout le bien qu'ils font provient uniquement de la crainte ; mais si l'on examinait les hommes un par un, peut-être n'en trouverait-on pas deux entre mille, calqués sur le portrait de loups et de tigres. Ceux-là même qui avancent un tel paradoxe ne se conduisent pas sur ce pied là envers ceux avec qui ils sont en relation. S'ils le faisaient, peu de gens voudraient les avouer. Cela vient, direz-vous, de la coutume et de l'éducation : eh bien, supposons que cela soit, il faut que le genre humain n'ait pas tellement dégénéré, que la plus grande partie des hommes n'exerce encore la bienfaisance ; et la vertu n'est pas tellement bannie, qu'elle ne soit appuyée par un consentement général et par les suffrages du public.

Effectivement on trouve peu d'hommes, à moins qu'ils ne soient provoqués par des passions violentes, qui aient le coeur assez dur pour être inaccessibles à quelque pitié, et qui ne soient disposés à témoigner de la bienveillance à leurs amis et à leurs enfants. On citerait peu de Caligula, de Commode, de Caracalla, ces monstres portés à toutes sortes de crimes, et qui peut-être encore ont fait quelques bonnes actions dans le cours de leur vie.

Il faut remarquer en second lieu, qu'on parle beaucoup d'un grand crime comme d'un meurtre, qu'on le publie davantage, et que l'on en conserve plus longtemps la mémoire, que de cent bonnes actions qui ne font point de bruit dans le monde ; et cela même prouve que les premières sont beaucoup plus rares que les dernières, qui sans cela n'exciteraient pas tant de surprise et d'horreur.

Il faut observer en troisième lieu, que bien des choses paraissent très criminelles à ceux qui ignorent les vues de celui qui agit. Néron tua un homme qui était innocent ; mais qui sait s'il le fit par une malice préméditée ! peut-être que quelque courtisan flatteur, auquel il était obligé de se fier, lui dit que cet innocent conspirait contre la vie de l'empereur, et insista sur la nécessité de le prévenir. Peut-être l'accusateur lui-même fut-il trompé. Il est évident que de pareilles circonstances diminuent l'atrocité du forfait, si Néron change de conduite. Au surplus il est vraisemblable que si l'on pesait impartialement les fautes des humains, il se

présenterait bien des choses qui iraient à leur décharge.

En quatrième lieu, plusieurs actions blâmables se font sans que ceux qui les commettent sachent qu'elles sont telles. C'est ainsi que saint Paul persécuta l'Église, et lui-même avoue qu'il s'était conduit par ignorance. Combien de choses de cette nature se pratiquent tous les jours par ceux qui professent des religions différentes ? Ce sont, je l'avoue, des péchés, mais des péchés qui ne procèdent pas d'une volonté corrompue. Tout homme qui use de violence contre un autre, par amour pour la vertu, par haine contre le vice, ou par zèle pour la gloire de Dieu, fait mal sans contredit ; mais l'ignorance et un coeur honnête servent beaucoup à l'excuser. Cette considération suffit pour diminuer le nombre des méchants de coeur ; les préjugés de parti doivent aussi être pesés, et quoiqu'il n'y ait pas d'erreur plus fatale au genre humain, cependant elle vient d'une âme remplie de droiture. La méprise consiste en ce que les hommes qui s'y laissent entraîner, oublient qu'on doit défendre l'état par des voies justes, et non aux dépens de l'humanité.

En cinquième lieu, de petits soupçons font souvent regarder comme criminels des gens qui ne le sont point. Le commerce innocent entre un homme et une femme, fournit au méchant un sujet de les calomnier. Sur une circonstance qui accompagne ordinairement une action criminelle, on déclare coupable du fait même, la personne soupçonnée. Une mauvaise action suffit pour déshonorer toute la vie d'un homme.

Sixièmement, nous devons distinguer (et la loi même le fait) entre les actions qui viennent d'une malice préméditée, et celles auxquelles quelque violente passion ou quelque désordre dans l'esprit portent l'homme. Lorsque l'offenseur est provoqué, et qu'un transport subit le met hors de lui, il est certain que cet état diminue sa faute aux yeux de l'Éternel qui nous jugera miséricordieusement.

Enfin la conservation et l'accroissement du genre humain est une preuve assurée qu'il y a plus de bien que de mal dans le monde ; car une ou deux actions peuvent avoir une influence funeste sur plusieurs personnes. De plus, toutes les actions vicieuses tendent à la destruction du genre humain, du moins à son désavantage et à sa diminution ; au lieu qu'il faut nécessairement le concours d'un grand nombre de bonnes actions pour la conservation de chaque individu. Si donc le nombre des mauvaises actions surpassait celui des bonnes, le genre humain devrait finir. On en voit une preuve sensible dans les pays où les vices se multiplient, car le nombre des hommes y diminue tous les jours ; si la vertu s'y rétablit, les habitants y reviennent à sa suite. Le genre humain ne pourrait subsister, si jamais le vice était dominant, puisqu'il faut le concours de plusieurs bonnes actions pour réparer les dommages causés par une seule mauvaise ; qu'un seul crime suffit pour ôter la vie à un homme ou à plusieurs : mais combien d'actes de bonté doivent concourir pour conserver chaque particulier ?

De tout ce qu'on vient de dire, il résulte qu'il y a plus de bien que de mal parmi les hommes, et que le monde peut être l'ouvrage d'un Dieu bon, malgré l'argument qu'on fonde sur la supposition que le mal l'emporte sur le bien. Tout cela cependant n'est pas nécessaire, puisqu'il peut y avoir dix mille fois plus de bien que de mal dans tout l'univers, quand même il n'y aurait absolument aucun bien sur cette terre que nous habitons. Elle est trop peu de chose pour avoir quelque proportion avec le système entier ; et nous ne pouvons que porter un jugement très-imparfait du tout sur cette partie. Elle peut être l'hôpital de l'univers ; et peut-on juger de la bonté et de la pureté de l'air du climat, sur la vue d'un hôpital où il n'y a que des malades ? de la sagesse d'un gouvernement, sur la vue d'une maison destinée pour y héberger des fols ? ou de la vertu d'une nation, sur la vue d'une seule prison qui renferme des malfaiteurs ? Non que la terre soit effectivement telle ; mais il est permis de le supposer, et toute supposition qui montre que la chose peut être, renverse l'argument manichéen, fondé sur l'impossibilité d'en rendre raison. Cependant loin de l'imaginer, regardons plutôt la terre comme un séjour rempli de douceurs ; « Au moins, dit M. King, j'avoue avec la plus vive reconnaissance pour Dieu, que j'ai passé mes jours de cette manière ; je suis persuadé que mes parents, mes amis, et mes domestiques en ont fait autant, et je ne crois pas qu'il y ait de mal dans la vie qui ne soit supportable, surtout pour ceux qui ont des espérances d'un bonheur à venir. »

Au reste, indépendamment des preuves de l'illustre archevêque de Dublin, qui établissent que le bien, tant naturel que moral, l'emporte dans le monde sur le mal, le lecteur peut encore consulter Sherlock, *traité de la Providence* ; Hutcheson, *On the Nature and conduct of the passions* ; London, 1728 ; Leibnitz, *essais de Théodicée* ; Chubb's, *supplement to the vindication of God's Moral Character*, etc. et Lucas, *Enquiry after Happiness*.

Bayle a combattu le système du docteur King<sup>17</sup>, dans sa réponse aux questions d'un provincial ; mais outre que l'archevêque de Dublin a répondu aux remarques du savant de Rotterdam, il est bon d'observer que Bayle a eu tort d'avoir réfuté l'ouvrage sans l'avoir lu autrement que dans les extraits de M. Bernard et des journalistes de Leipzig On peut encore lui reprocher en général d'avoir mêlé dans ses raisonnements, plusieurs citations qui ne sont que des fleurs oratoires, et qui par conséquent ne prouvent rien ; **la méthode de raisonner sur des autorités est très peu philosophique** dans des matières de Métaphysique.

---

17 William King archevêque de Dublin, de 1702 à 1729. Il est bon de se souvenir ici que l'encyclopédie est parfois une simple traduction d'une encyclopédie anglaise...

## **Article MAL**

MAL, (Médecine) On emploie souvent ce mot dans le langage médical et on lui attache différentes idées ; quelquefois on s'en sert comme d'un synonyme à douleur, comme quand on dit mal de tête, mal aux dents, au ventre, pour dire douleur de tête, de dents, de ventre ; d'autres fois il n'exprime qu'un certain malaise, un sentiment qui n'est point douleur, mais toujours un état contre nature, qu'il est plus facile de sentir que d'énoncer : c'est le cas de la plupart des maux d'estomac, du mal au coeur, etc. Il est aussi d'usage pour désigner une affection quelconque indéterminée d'une partie malade. Ainsi on dit communément, j'ai mal aux yeux, à la jambe, etc. sans spécifier quel est le genre ou l'espèce de maladie dont on est attaqué. Enfin on substitue dans bien des cas le mot mal à maladie, et on l'emploie dans la même signification. C'est ainsi qu'on appelle l'épilepsie mal caduc, une espèce de lèpre ou de galle mal-mort. On dit de même indifféremment maladie ou mal pédiculaire, maladie ou mal de Siam, etc. Toutes les autres maladies étant traitées à leur article particulier, à l'exception des deux dernières, nous nous bornerons uniquement ici à ce qui les regarde.

## **MAL**

LE, s. m. (Métaphysiq.) C'est tout ce qui est opposé au bien physique ou moral. Personne n'a mieux traité ce sujet important que le docteur Guillaume King, dont l'ouvrage écrit originairement en latin, a paru à Londres en anglais, en 1732, en 2 vol. in-8 °. avec d'excellentes notes de M. Edmond Law ; mais comme il n'a point été traduit en français, nous croyons obliger les lecteurs en le leur faisant connaître avec un peu d'étendue, et nous n'aurons cependant d'autre peine que de puiser dans le beau dictionnaire de M. de Chauffepié. Voici l'idée générale du système de l'illustre archevêque de Dublin.

1°. Toutes les créatures sont nécessairement imparfaites, et toujours infiniment éloignées de la perfection de Dieu ; si l'on admettait un principe négatif, tel que la privation des Péripatéticiens, on pourrait dire que chaque être créé est composé d'existence et de non-existence ; c'est un rien tant par rapport aux perfections qui lui manquent, qu'à l'égard de celles que les autres êtres possèdent : ce défaut, ou comme on peut l'appeler, ce mélange de non-entité, dans la constitution des êtres créés, est le principe nécessaire de tous les maux naturels, et rend le mal-moral possible, comme il paraîtra par la suite.

2°. L'égalité de perfection dans les créatures est impossible ; et l'on peut ajouter qu'il ne serait pas même convenable de les rendre toutes également parfaites.

3°. Il est conforme à la sagesse et à la bonté divine d'avoir créé non-seulement les créatures les plus parfaites, mais encore les moins parfaites, comme la matière : attendu qu'elles sont préférables au néant, et qu'elles ne nuisent point aux plus parfaites.

Etc. voir ci-dessus

# Mysticisme

S'il est un courant très particulier qui fut pourtant bien vivant au siècle dit « des lumières », c'est le courant mystique, qui est correctement représenté par Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, né à Amboise en 1743.

Dès le départ il sera une fois de plus nécessaire de définir, selon la philosophie, cette notion de mysticisme, laquelle est accommodée à tout et n'importe quoi !

## Mysticisme

### Approche de la notion :

MYSTICISME, D. Mystik, Mystizismus plus rare) ; Fanaticism (KANT) ; E. Mysticism ; I. Misticismo.

A. Proprement, croyance à la possibilité d'une union intime et directe de l'esprit humain au principe fondamental de l'être, union constituant à h fois un mode d'existence et un mode de connaissance étrangers et supérieurs à l'existence et à la connaissance: normales.

B. Ensemble des dispositions affectives, intellectuelles et morales qui se rattachent à cette croyance. « Le phénomène essentiel du mysticisme est ce qu'on appelle l'extase, un état dans lequel toute communication étant rompue avec le monde extérieur, l'âme a le sentiment qu'elle communique avec un objet interne, qui est l'être: parfait, l'être infini, Dieu. Mais ce serait se faire du mysticisme une idée incomplète que de le concentrer tout entier dans ce phénomène, qui en est le point culminant. Le mysticisme est essentiellement une vie, un mouvement, un développement d'un caractère et d'une direction déterminés. » E. Boutroux, Le mysticisme, Bulletin de l'institut psychologique, janv. 1902, p. 15  
Les étapes de ce développement sont, dit E. BOUTROUX, l'aspiration à l'absolu, (Sehnsucht), l'effort de purification et l'ascèse, l'extase, le retour sur vie antérieure et l'orientation nouvelle du jugement et de la conduite, réalisation individuelle ou sociale) la vie parfaite.

On appelle plus spécialement mystique (subst. fém.) l'ensemble des pratiques conduisant à cet état, et des doctrines exprimant les connaissances en sont considérées comme le fruit.

C. L'un des quatre grands systèmes philosophique qui, selon l'éclectisme, ce sont succédé en cycles dans l'histoire de la pensée humaine, et que le progrès de la réflexion philosophique a pour but de concilier de plus en plus complètement. Il reste d'une réaction contre le scepticisme, et se caractérise par l'effacement de la raison au profit du sentiment et de l'imagination. (V. COUSIN, Histoire de la philosophie, II, 9e leçon ; JACQUES, Jules SIMON et SAISET, Manuel de philosophie, 2e partie, § 3 : « Lois générales de la formation des systèmes. »)

D. On applique ce terme, presque toujours avec une nuance péjorative :

1° Aux croyances ou doctrines qui reposent plus sur le sentiment et l'intuition (au sens D) que sur l'observation et le raisonnement : « Prétendre connaître autrement que par l'intelligence, c'est dire qu'il est légitime d'affirmer ce qu'on ignore ; en un mot, c'est être mystique. Certes, il est possible d'affirmer sans raison valable, parce que l'affirmation est un acte et relève, par conséquent, du sentiment et de la volonté. Aussi y a-t-il deux sortes de mystiques, ceux qui aiment et ceux qui veulent ; et l'on peut dire que le mysticisme consiste à franchir, soit par un élan d'amour, soit par un effort de volonté, les bornes où la raison spéculative est contrainte de s'enfermer. » GOBLOT, *Classification des Sciences*, p. 4.

2° Aux croyances ou doctrines qui déprécient ou rejettent la réalité sensible, au profit d'une réalité inaccessible aux sens : « N'allons pas jusqu'à ces affirmations mystiques : c'est la société qui pense dans l'individu. » BOUGLÉ, *Les Idées égalitaires*, p. 79.

*Rad. int.* : Mistikism.

**1. MYSTIQUE**, subst., D. *Mystik* ; E. *Mystic* ; I. *Mistica*.

A. Synonyme de *Mysticisme* au sens A ; ou quelquefois, mais plus rarement, au sens B.

B. Croyance (particulièrement croyance morale ou sociale) qui s'affirme chez un individu ou dans un parti sans chercher à se justifier par le raisonnement (qu'elle soit ou non, en elle-même, susceptible de cette justification). « La mystique démocratique. » — « La mystique de la Vie. » — « La mécanique exigerait une mystique. » BERGSON, *Les deux sources*, p. 329.

Le sens B est nouveau, mais il s'est largement répandu depuis quelques années, d'abord dans la conversation et le journalisme, puis dans la langue philosophique elle-même. Il a été défini et discuté dans la séance de la Société de philosophie du 1<sup>er</sup> avril 1933. Voir *Bulletin*, de la Société, notamment p. 54, 68, 73.

**2. MYSTIQUE** (adj.), D. *Mystisch* ; E. *Mystic*, *Mystical* ; I. *Mistico*.

S'emploie dans tous les sens du mot *mysticisme* ; et, en particulier, s'applique à la représentation de l'univers sous la forme de *correspondances* d'actions « sympathiques » dues à correspondances, en tant qu'elle s'oppose à la représentation de l'univers sous la forme de phénomènes individuels, causes et effets les uns des autres suivant des lois déterminées. « j'emploierai ce terme (*mystique*) faute d'un meilleur, non pas par allusion au mysticisme religieux de nos sociétés, qui est quelque chose d'assez différent mais dans le sens étroitement défini où « mystique » se dit de la croyance à des forces, à des influences, à des actions imperceptibles aux sens, et cependant réelles... Par exemple, pour le « primitif » qui appartient à société de forme totémique, tout animal, toute plante, tout objet même, tel que les étoiles, le soleil ou

la lune fait partie d'un totem, d'une classe, d'une sous-classe ; par suite, chacun a des affinités précises, des pouvoirs sur les membres de son totem, de sa classe, de sa sous-classe, des obligations envers eux, etc. Le coeur, le foie, yeux, la moelle, etc., sont censés procurer telle ou telle qualité à ceux s'en repaissent... Quand les indigènes se rassemblent en grand nombre en Australie, chaque tribu, et dans chaque tribu, chaque groupe totémique a une place qui lui est assignée par son affinité mystique avec telle ou telle région de l'espace. » LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, t. I, pp. 30, 31, 32, 33.

*Rad. int.* : Mistik, -al.

**Sur Mystique et Mysticisme.** — Quel que soit le jugement de fond qu'il convienne de porter sur le mysticisme, il faut bien y reconnaître, en fait, l'existence psychologique d'états caractérisés, liés, multiples expérimentés, qui comportent d'être classés systématiquement, groupés et appréciés. Et ce qui semble propre à ces états, c'est d'une part la dépréciation et comme l'effacement des symboles sensibles et des notions de la pensée abstraite et discursive ; c'est d'autre part le contact direct et l'immédiation de l'esprit avec la réalité possédée *à même*. Le mystique a l'impression d'avoir non pas moins, mais plus de connaissance et de lumière. On ne peut méconnaître ce fait, qui est une réalité historique. Et on ne doit sans doute pas non plus se hâter de discréditer le mysticisme, en dépit des illusions et des abus qu'il a trop souvent recouverts. De ce que la musique n'a pas le genre de clarté et de précision qu'offre la parole articulée, il n'en résulte pas que les sons ne puissent exprimer ce que les mots, avec toute leur valeur logique, ne réussiront jamais à traduire. Et c'est en ce sens, très raisonnable et très vrai, que Beethoven a dit : « La musique est une révélation plus haute que la sagesse et la philosophie. (Cf. Romain ROLLAND, *Vie de Beethoven*, p. 133.) Entre la science mystique et connaissance théologique, métaphysique ou physique, il y a une différence analogue à celle qui sépare comme par un abîme l'impression d'un artiste goûtant une symphonie, et le commentaire littéraire que tout homme d'esprit cultivé, eût-il l'oreille fautive ou n'eût-il en effet jamais entendu une note, pourrait comprendre, en s'imaginant peut-être qu'il a de l'oeuvre, transposée en un langage livresque une intelligence supérieure à celle du musicien.

C'est au pseudo-Denys l'Aréopagite qu'est dû le mot mystique (*Noms divins*, :7 7 et *Théol. myst.*, I, 1), et la plupart des termes qui sont devenus classiques dans la « mystique ». Après avoir montré que pour atteindre à l'être, il faut dépasser les images sensibles, les conceptions et les raisonnements de l'esprit, il affirme, en se fondant sur une expérience qui n'a rien de dialectique, mais qui semble l'expression d'un contact intimement éprouvé, « cette parfaite connaissance de Dieu qui s'obtient par ignorance en vertu d'une incompréhensible union ; et ceci Dieu quand l'âme, laissant toute chose et s'oubliant elle-même, s'unit aux clartés la « gloire divine ». *Noms divins*, VII, 3.) C'est cette science obtenue, non par les raisonnements, mais par une union pleine

d'amour, que Denys appelle la « doctrine mystique qui pousse vers Dieu et unit à Lui par une sorte d'initiation qu'aucun maître ne peut apprendre ». (Ep , IX, 1.) Ce qui est la garantie et comme le péage cette « contemplation super-intellectuelle », c'est la vie purgative et ascétique qui en est la préparation ; « le voile n'est levé que pour les sincères amants de la sainteté qui, par leur pureté d'esprit et la puissance de leur faculté contemplative, sont aptes à pénétrer le vrai dans sa simplicité intime... C'est par ce sincère, spontané et total abandon de toi-même et de toutes choses que, libre et dégagé d'entraves, tu te précipiteras dans l'éclat mystérieux de la divine obscurité. » (théologie myst., I, 1.) Ce qui paraissait, dans l'état inférieur, lumineux et réel, n'est plus que voile ténébreux et apparence ; et ce qui semblait nul et nocturne, révèle comme l'immense lumière et l'absolue unité à laquelle communie l'âme conviée au banquet divin ». (Hier. eccl., I, 3.)

L'idée fondamentale du mysticisme semble donc celle-ci les images ni les concepts ne nous donnent la réalité ; il faut traverser les choses sensibles, les représentations intellectuelles comme des voiles ; et lorsque par la vie purgative ascétique on s'est dépouillé de soi et des choses, lorsqu'on s'est offert nu au vide, ce vide, cette nuit obscure révèlent la plénitude d'une vie qui ne semble cachée et « mystique » qu'à ceux qui, selon le mot de Newman, n'ont pas émigré de la région des ombres et des images. — L'aspect de la doctrine sur lequel ont le plus insisté les grands mystiques, comme Tauler, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, c'est que le comble de l'activité humaine, c'est d'aboutir à cet état de nudité ou de passivité intérieure qui seul laisse le champ libre à la souveraine libéralité de l'être infini. (M. Blondel.)

Je crois que le terme mysticisme ne devrait pas être employé en dehors du domaine de la philosophie religieuse, conformément d'ailleurs à l'étymologie, Les expressions mysticisme scientifique, mysticisme philosophique sont impropres, et l'on peut d'autant plus facilement les éviter que nous avons d'autres d'usage plus correct et plus ancien, p. ex. irrationalisme, intuitionnisme, sentimentalisme. (C. Ranzoli.)

## **Louis-Claude Saint-Martin des Erreurs et de la vérité**

L'auteur se présente comme « philosophe inconnu », le mot signifie encore Alchimiste, non pas faiseur d'or, mais allumeur du luminaire qui brille dans le temple du Dieu Vivant ! Nous savons qu'il a nom : Louis-Claude Saint-Martin né en 1743 à Amboise, charmant garçonnet, écolier falot, étudiant sans conviction ni recherche, confié à un oncle et une tante pour lui enseigner la vie sociale parisienne et le mettre à même d'acquérir « une position sociale aussi élevée que celle de son oncle », le jeune homme se révèle inapte, longtemps à tout ce qui lui est offert, études sérieuses et efficaces, métier, enthousiasme... Il se réveillera en devenant Franc-maçon et surtout émule de Martinès de Pasqually qui fera de lui « un élu-coën », un initié, un de ceux qui récupèrent pour servir Dieu et les hommes, ce qui est disponible en l'homme !

Le livre paraît en 1775, et Louis XVI règne. De ce roi qui finit comme un gueux sous la guillotine, nous oublions volontiers qu'il abolit la torture en 1781 et 1788; il abolit le servage dans le domaine royal en 1779; il abolit le péage corporel des juifs d'Alsace en 1784; il met en place un édit de tolérance des protestants en 1787, il tente l'impôt direct égalitaire, il tente les assemblées provinciales (contre la noblesse de robe !) pour contrôler cet impôt, il tente de vraies réformes en 1789 par les états généraux, il règne depuis mai 1774 lui qui est né en 1754 !

De ce siècle nos modernes et laïques historiens ont retenu des faits qui prouvent leurs thèses, ils ont écarté ce qui gênait les légendes républicaines ! Quand D'holbach publie en 1770 « système de la nature » c'est le matérialisme radical qui est en place. Voltaire publie en 1776 « la bible expliquée ».

Dans l'autre camp, l'église de Rome offre une mentalité qui se veut éthique sèche, et théologie stérile, pratiques de superstitions dont le plus beau fleuron reste le dictionnaire de Trévoux, bien combattu par les philosophes, même si encore de nos jours ce dictionnaire peut s'avérer utilisable. **L'article bienfaisance permet de comprendre la place que veut occuper l'église dans le siècle :**

**BIENFAISANCE**, f. f. Inclination à faire du bien. Benignè faciendi voluntas. Ce mot est nouveau , et a été hasardé par M. l'Abbé de Saint Pierre dans cette phrase : L'esprit de la vraie Religion et le principal but de l'Évangile, c'est la bienfaisance, c'est-à-dire , la pratique, de la charité envers le prochain. Mém. de Trév. Mai 1725

Ils croient que Dieu se plaisait davantage à entendre chanter les louanges, qu'à voir pratiquer la justice et la bienfaisance. L'Ab. de S. Pierre. Pierre l'Hermitte croyait que le Pèlerinage à Jérusalem était plus efficace pour le salut, que l'observation de la justice , et la pratique de la patience envers son prochain, et des autres œuvres de bienfaisance. Id.

M. l'Abbé Desfontaines dit, en parlant de M. Rollin, combien de choses ne nous aurait pas pu dire M. Crevier, au sujet de sa bienfaisance, de sa candeur, de sa générosité , de ses aumônes et

de sa piété tendre et sincère ? Les Journalistes de Trévoux ont employé ce mot en parlant de Madame Rouve. On en fait une dévote parfaite, et l'on donne de grands éloges à sa bienfaisance et à sa générosité, vertus qui brillent le plus dans la conduite.

...

BIENFAISANT , ANTE. adj Benefais. Qui a l'inclination à obliger, à faire du bien aux autres. Il faut qu'un seigneur soit bienfaisant , s'il veut gagner l'amitié du peuple.

En 1775, l'Assemblée du clergé dénonce « les effets pernicieux de l'incrédulité », et condamne les livres dans la mouvance de d'Holbach, de Raynal, d'Helvétius...

Les systèmes liés aux francs-maçonneries des hauts grades prétendent à la chevalerie, à l'hermétisme, à des magies. Si Mesmer n'est pas encore présent en France, les arts du mystère, des alchimies, des magies, des astrologies, des convulsionnaires sont actifs.

L'ouvrage de l'initié aux mystères de la franc-maçonnerie spiritualiste est commencé à Lyon en 1773, l'objectif est le suivant " L'homme n'existe que pour prouver qu'il y a un agent suprême ; il n'a été placé au milieu des ténèbres de la création que pour démontrer par sa propre lumière l'existence de cet agent suprême, et pour en convaincre tous ceux qui avaient voulu et qui voudraient le méconnaître. "

Le bailleur de fonds et éditeur est l'élu-coën<sup>18</sup> Périsset-Duluc, imprimeur et libraire selon l'usage du temps. L'ouvrage se vend, et la première édition s'écoule entre 1775 et 1779 ! Pourtant, la cour évoque l'ouvrage, les salons parlent du livre...

En écrivant l'ouvrage, Saint-Martin semble avoir plusieurs objectifs personnels. Le texte intrigue, contient des obscurités volontaires, des passages incompréhensibles pour ceux qui ne détiennent ni la clé, ni la serrure ni même la porte, laquelle comme toutes les portes des mystères pour étroite et basse qu'elle soit annoncée ressemble fortement à une porte à deux battants largement ouverte !

Cette introduction me semble nécessaire puisque cet auteur n'est plus étudié (il le fut au 19e siècle dans les classes de baccalauréat) sauf par des groupes qui le comprennent mal, ou peu, du simple fait que la démarche intellectuelle est ici fondée sur une culture !

---

18 Saint-Martin, Martinès de Pasqually, Willermoz, Périsset-Duluc sont des noms de Francs-maçons élus-coëns !

## *Des Erreurs et de la Vérité,*

*ou*

### *Les Hommes rappelés au Principe universel de la Science<sup>19</sup>*

Ouvrage dans lequel, en faisant remarquer aux observateurs l'incertitude de leurs recherches, et leurs méprises continuelles, on leur indique la route qu'ils auraient dû suivre, pour acquérir l'évidence physique sur l'origine du bien et du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle, et la nature sacrée, sur la base des gouvernements politiques, sur l'autorité des souverains, sur la justice civile et criminelle, sur les sciences, les langues, et les arts.

...

*L'ouvrage que j'offre aux hommes n'est point un recueil de conjectures<sup>20</sup>, ce n'est point un système<sup>21</sup> que je leur présente, je crois leur faire un don plus utile. Ce n'est pas néanmoins la science<sup>22</sup> même que je viens leur apporter : je sais trop que ce n'est pas de l'homme que l'homme doit l'attendre : c'est seulement un rayon de leur propre flambeau<sup>23</sup> que je ranime devant eux, afin qu'il les éclaire sur les idées fausses qu'on leur a données de la Vérité, de même que sur les armes faibles et dangereuses que des mains mal sûres ont employées pour la défendre<sup>24</sup>.*

*J'ai été vivement affecté, je l'avoue, en jetant les yeux sur l'état actuel de la Science ; j'ai vu combien les méprises l'ont défigurée, j'ai vu le voile hideux<sup>25</sup> dont on l'a couverte, et pour l'intérêt de mes semblables j'ai cru qu'il était de mon devoir de l'arracher.*

*Sans doute que pour une telle entreprise, il me faut plus que des ressources ordinaires : mais, sans m'expliquer sur celles que j'emploie, il suffira de dire qu'elles*

---

19 Le titre interpelle par ses prétentions à résoudre des questions de fonds !

Le sous-titre et l'interpellation sur la nature de l'ouvrage résumant le texte !

Quelles sont les données qui permettent une telle prétention ?

20 Simple supposition fondée sur des apparences, sur des probabilités

21 Ensemble ordonné d'idées scientifiques ou philosophiques

22 Ensemble cohérent de connaissances relatives à certaines catégories de faits ou de phénomènes obéissant à des lois et vérifiées

23 Ce qui guide, ce qui éclaire

24 Double attaque des philosophes qui donnent des idées fausses (seule la crainte a fait naître les divinités, par exemple), et contre les hommes de Dieu dont les contre-feux n'étaient pas à la hauteur des critiques possibles !

25 La matière, les sens.

*tiennent à la nature même des hommes, qu'elles ont toujours été connues de quelques-uns d'entre eux depuis l'origine des choses, et qu'elles ne seront jamais retirées totalement de dessus la Terre, tant qu'il y aura des Êtres pensants*<sup>26</sup>.

*C'est là où j'ai puisé l'évidence et la conviction des vérités dont la recherche occupe tout l'Univers.*

...

*Il est à propos, je pense, d'exposer ici l'ordre et le plan de cet ouvrage. On y verra d'abord quelques observations sur le bien et le mal, pourquoi les systèmes modernes ont confondu l'un et l'autre, et ont été forcés par là d'en nier les différences.*

[4e édition de 1782]

<http://www.archive.org/stream/deserreursetdel00margoog#page/n26/mode/1up>

### *Du bien et du mal*

Mais ce qui trouble ce sentiment dans l'homme, et obscurcit si souvent en lui les rayons les plus vifs de cette lumière, c'est le mélange continu de bien et de mal, de clartés et de ténèbres, d'harmonie et de désordres qu'il aperçoit dans l'Univers et dans lui-même. Ce contraste universel l'inquiète, et répand dans ses idées une confusion qu'il a peine à démêler. Affligé, autant que surpris, d'un si étrange assemblage, s'il veut l'expliquer, il s'abandonne aux opinions les plus funestes, en sorte que cessant bientôt de sentir cette même Vérité, il perd toute la confiance qu'il avait en elle. Le plus grand service qu'on pût lui rendre dans la pénible situation où il se trouve, serait donc de le persuader qu'il peut connaître la source et l'origine de ce désordre qui l'étonne, et surtout de l'empêcher d'en rien conclure contre cette Vérité qu'il avoue, qu'il aime, et dont il ne peut se passer.

### *Du bon et du mauvais principe*

Il est certain qu'en considérant les révolutions et les contrariétés qu'éprouvent tous les Êtres de la Nature, les hommes ont dû avouer qu'elle était sujette aux influences du bien et du mal, ce [5] qui les amenait nécessairement à reconnaître l'existence de deux Principes opposés. Rien, en effet, de plus sage que cette observation, et rien de plus juste que la conséquence qu'ils en ont tirée. Pourquoi n'ont-ils pas été aussi heureux lorsqu'ils ont tenté d'expliquer la nature de ces deux Principes ? Pourquoi ont-ils donné à leur science une base trop étroite qui les force de détruire eux-mêmes à tout instant, les systèmes qu'ils y veulent appuyer ?

C'est qu'après avoir négligé les vrais moyens qu'ils avaient de s'instruire, ils ont été assez inconsidérés pour prononcer d'eux-mêmes sur cet objet sacré, comme si, loin du séjour de la lumière, l'homme pouvait être assuré de ses jugements. Aussi,

---

<sup>26</sup> La procédure est difficilement recevable dans un échange, puisque de deux côtés sont utilisées les ressources humaines, et de celui du philosophe inconnu des ressources « sur-humaines ? » « non-humaines ? », une « révélation ? »

après avoir admis les deux Principes, ils n'ont pas su en reconnaître la différence<sup>27</sup>.

Tantôt ils leur ont accordé une égalité<sup>28</sup> de force et d'ancienneté qui les rendait rivaux l'un de l'autre, en les plaçant au même rang de puissance et de grandeur.

Tantôt, à la vérité, ils ont annoncé le mal comme étant inférieur au bien en tout genre ; mais ils se sont contredits eux-mêmes lorsqu'ils ont voulu s'étendre sur la nature de ce mal et sur son origine. Tantôt ils n'ont pas craint de placer le mal et le bien dans un seul et même Principe, croyant honorer ce Principe en lui attribuant [7] une puissance exclusive qui le rend auteur de toutes choses sans exception, c'est-à-dire, que par-là ce Principe se trouve à la fois père et tyran, détruisant à mesure qu'il élève, méchant, injuste à force de grandeur, et devant par conséquent se punir lui-même pour le maintien de sa propre justice.

A la fin, las de flotter dans ces incertitudes, sans pouvoir trouver une idée solide, quelques-uns ont pris le parti de nier l'un et l'autre Principe ; ils se sont efforcés de croire que tout marchait sans ordre et sans loi, et ne pouvant expliquer ce que c'était que le bien et le mal, ils ont dit qu'il n'y avait ni bien ni mal.

Quand, sur cette assertion, on leur a demandé quelle était donc l'origine de tous ces préceptes universellement répandus sur la terre, de cette voix intérieure et uniforme qui force, pour ainsi dire, tous les peuples à les adopter, et qui même, au milieu de ses égarements, fait sentir à l'homme qu'il a une destination bien supérieure aux objets dont il s'occupe ; alors ces observateurs continuant à s'aveugler, ont traité d'habitudes, les sentiments les plus naturels ; ils ont attribué à l'organisation et à des lois mécaniques, la pensée et toutes les facultés de l'homme ; de-là ils ont prétendu, qu'en raison de sa faiblesse, les grands événements physiques avaient dans tous les temps produit en lui la crainte et l'effroi ; [8] qu'éprouvant sans cesse sur son débile individu la supériorité des éléments et des Êtres dont il est entouré, il avait imaginé qu'une certaine puissance indéfinissable gouvernait et bouleversait, à son gré, la Nature ; d'où il s'était fait une suite de principes chimériques de subordination et d'ordre, de punitions et de récompenses, que l'éducation et l'exemple avaient perpétués, mais avec des différences considérables, relatives aux circonstances et aux climats.

### *Fausse doctrine sur les deux principes*

Prenant ensuite pour preuve la variété continuelle des usages et des coutumes arbitraires des peuples, la mauvaise foi et la rivalité des Instituteurs, ainsi que le combat des opinions humaines, fruit du doute et de l'ignorance, il leur a été facile de démontrer que l'homme ne trouvait, en effet, autour de lui, qu'incertitudes et contradictions, d'où ils se sont crus autorisés à affirmer de nouveau qu'il n'y a rien de vrai, ce qui est dire que rien n'existe essentiellement ; puisque, selon ce qui a déjà été exposé, l'existence et la vérité ne sont qu'une même chose.

Voilà cependant les moyens que ces Maîtres imprudents ont employés pour annoncer leur doctrine et pour la justifier ; voilà les sources empoisonnées d'où sont

27 Rappel le Trévoux, donc la hiérarchie catholique, donne une source unique au bien et au mal !

28 Système de Manès ou des Perses.

découlés sur la terre, tous les fléaux qui affligent l'homme, et qui le tourmentent plus encore que ses misères naturelles.

Combien nous auraient ils donc épargné [9] d'erreurs et de souffrances, si, loin de chercher la vérité dans les apparences de la nature matérielle, ils se fussent déterminés à descendre en eux-mêmes ; qu'ils eussent voulu expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses, et qu'armés de courage et de patience, ils eussent poursuivi, dans le calme de leur imagination, la découverte de cette lumière que nous désirons tous avec tant d'ardeur. Peut-être n'eut-il pas été en leur pouvoir de la fixer du premier coup d'œil ; mais frappés de l'éclat qui l'environne, et employant toutes leurs facultés à la contempler, ils n'eussent pas songé à prononcer d'avance sur sa nature, ni à vouloir la faire connaître à leurs semblables, avant d'avoir pris ses rayons pour guides.

**Lorsque l'homme, après avoir résisté courageusement, parvient à surmonter tout ce qui répugne à son être, il se trouve en paix avec lui-même, et dès lors il l'est avec toute la nature. Mais si, par négligence, ou lassé de combattre, il laisse entrer en lui la plus légère étincelle d'un feu étranger à sa propre essence, il souffre et languit jusqu'à ce qu'il en soit entièrement délivré.**

C'est ainsi que l'homme a reconnu d'une manière encore plus intime, qu'il y avait deux Principes différents, et comme il trouve avec l'un le bonheur et la paix, et que l'autre est toujours accompagné [10] de fatigues et de tourments, il les a distingués sous les noms de Principe bon, et de Principe mauvais.

### *De la différence des deux principes*

Dès lors, s'il eût voulu faire la même observation sur tous les Êtres de l'univers, il lui aurait été facile de fixer ses idées sur la nature du bien et du mal, et de découvrir par ce moyen quel est leur véritable origine. Disons donc que **le bien<sup>29</sup> est, pour chaque être, l'accomplissement de sa propre loi, et le mal, ce qui s'y oppose.** Disons que chacun des Êtres, n'ayant qu'une seule loi, comme tenant tous à une Loi première qui est une, le bien, ou l'accomplissement de cette loi, doit être unique aussi, c'est-à-dire, être seul et exclusivement vrai, quoiqu'il embrasse l'infinité des Êtres.

Au contraire, le mal ne peut avoir aucune convenance avec cette loi des Êtres, puisqu'il la combat ; dès lors il ne peut plus être compris dans l'unité, puisqu'il tend à la dégrader, en voulant former une autre unité. En un mot, il est faux, puisqu'il ne peut pas exister seul ; que malgré lui la Loi des Êtres existe en même temps que lui, et qu'il ne peut jamais la détruire, lors même qu'il en gêne ou qu'il en dérange l'accomplissement.

J'ai dit, qu'en s'approchant du bon Principe, l'homme était, en effet, comblé de délices, et par conséquent, au-dessus de tous les maux ; [11] c'est qu'alors il est entier à sa jouissance, qu'il ne peut avoir ni le sentiment, ni l'idée d'aucun autre Être ; et qu'ainsi, rien de ce qui vient du mauvais Principe ne peut se mêler à sa joie, ce qui

---

29 La définition est limpide, si l'auteur définit « la propre loi de chaque être »!

prouve que l'homme est là dans son élément, et que sa loi d'unité s'accomplit.

Mais s'il cherche un autre appui que celui de cette loi qui lui est propre, sa joie est d'abord inquiète et timide ; il ne jouit qu'en se reprochant sa jouissance, et se partageant un moment entre le mal qui l'entraîne et le bien qu'il a quitté, il éprouve sensiblement l'effet de deux lois opposées, et il apprend par le mal-être qui en résulte, qu'il n'y a point alors d'unité pour lui, parce qu'il s'est écarté de sa loi. Bientôt, il est vrai, cette jouissance incertaine se fortifie, et même le domine entièrement ; mais loin d'en être plus une et plus vraie, elle produit dans les facultés de l'homme un désordre d'autant plus déplorable, que l'action du mal étant stérile et bornée, les transports de celui qui s'y livre, ne font que l'amener plus promptement à un vide et à un abattement inévitable.

Voici donc la différence infinie qui se trouve entre les deux Principes ; le bien tient de lui-même toute sa puissance et toute sa valeur ; le mal n'est rien, quand le bien règne. Le bien fait disparaître, par sa présence, jusqu'à l'idée et aux moindres traces du mal ; le mal, dans [12] ses plus grands succès, est toujours combattu et importuné par la présence du bien. Le mal n'a par lui-même aucune force, ni aucuns pouvoirs ; le bien en a d'universels qui sont indépendants, et qui s'étendent jusque sur le mal même.

Ainsi, il est évident qu'on ne peut admettre aucune égalité de puissance, ni d'ancienneté entre ces deux Principes<sup>30</sup> ; car un Être ne peut en égaler un autre en puissance, qu'il ne l'égale aussi en ancienneté, puisque ce serait toujours une marque de faiblesse et d'infériorité dans l'un des deux Êtres de n'avoir pu exister aussitôt que l'autre. Or, si antérieurement, et dans tous les temps, le bien avait coexisté avec le mal, ils n'auraient jamais pu acquérir aucune supériorité puisque, dans cette supposition, le mauvais Principe étant indépendant du bon, et ayant par conséquent le même pouvoir, ou ils n'auraient eu aucune action l'un sur l'autre, ou ils se seraient mutuellement balancés et contenus : ainsi, de cette égalité de puissance, il serait résulté une inaction et une stérilité absolue dans ces deux Êtres, parce que leurs forces réciproques se trouvant sans cesse égales et opposées, il leur eût été impossible à l'un et à l'autre de rien produire.

On ne dira pas que pour faire cesser cette inaction, un Principe supérieur à tous les deux aura augmenté les forces du bon Principe, comme [13] étant plus analogue à sa nature ; car alors ce Principe supérieur serait lui-même le Principe bon dont nous parlons. On sera donc forcé, par une évidence frappante, de reconnaître dans le Principe bon, une supériorité sans mesure, une unité, une indivisibilité, avec lesquelles il a existé nécessairement avant tout ; ce qui suffit pour démontrer pleinement que le mal ne peut être venu qu'après le bien.

Fixer ainsi l'infériorité du mauvais principe, et faire voir son opposition au Principe bon, c'est prouver qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais entre eux la moindre alliance, ni la moindre affinité ; car pourrait-il entrer dans la pensée, que le mal eût jamais été compris dans l'essence et dans les facultés du bien, auquel il est si diamétralement opposé ?

---

30 Ce passage démontre que le manichéisme, selon Saint-Martin, est une doctrine fausse.

Mais cette conclusion nous conduit nécessairement à une autre, tout aussi importante, qui est de nous faire sentir que ce bien, quelque puissant qu'il soit, ne peut coopérer en rien à la naissance et aux effets du mal ; puisqu'il faudrait, ou qu'avant l'origine du mal, il y eût eu dans le Principe bon quelque germe, ou faculté mauvaise ; et avancer cette opinion, ce serait renouveler la confusion que les jugements et les imprudences des hommes ont répandue sur ces matières ; ou il faudrait que depuis la naissance du mal, le bien eût pu avoir avec lui quelque commerce [14] et quelque rapport, ce qui est impossible et contradictoire. Quelle est donc l'inconséquence de ceux qui, craignant de borner les facultés du bon Principe, s'obstinent à enseigner une doctrine, si contraire à sa nature, que de lui attribuer généralement tout ce qui existe, même le mal et le désordre ?

### *Le mal, résultat de la liberté*

Il n'en faut pas davantage pour faire sentir la distance incommensurable qui se trouve entre les deux Principes, et pour connaître celui auquel nous devons donner notre confiance. Puisque les idées que je viens d'exposer, ne font que rappeler les hommes à des sentiments naturels, et à une science qui doit se trouver au fond de leur cœur ; c'est, en même temps, faire naître en eux l'espérance de découvrir de nouvelles lumières sur l'objet qui nous occupe ; car l'homme étant le miroir de la vérité ; il en doit voir réfléchir, dans lui-même, tous les rayons ; et en effet, si nous n'avions rien de plus à attendre que ce que nous promettent les systèmes des hommes, je n'aurais pas pris la plume pour les combattre.

Mais reconnaître l'existence de ce mauvais Principe, considérer les effets de son pouvoir dans l'Univers et dans l'homme, ainsi que les fausses conséquences que les observateurs en ont tirées, ce n'est pas dévoiler son origine. Le mal existe, nous voyons tout autour [15] de nous ses traces hideuses, quels que soient les efforts qu'on a faits pour nier sa difformité. Or, si ce mal ne vient point du bon Principe, comment donc a-t-il pu naître ?

Certes, c'est bien là pour l'homme la question la plus importante et celle sur laquelle je désirerais convaincre tous mes Lecteurs. Mais je ne me suis point abusé sur le succès, et toutes certaines que soient les vérités que je vais annoncer, je ne serai point surpris de les voir rejetées ou mal entendues par le plus grand nombre.

### *Origine du mal*

Quand l'homme, s'étant élevé vers le bien, contracte l'habitude de s'y tenir invariablement attaché, il n'a pas même l'idée du mal ; c'est une vérité que nous avons établie, et que nul Être intelligent ne pourra raisonnablement contester. S'il avait constamment le courage et la volonté de ne pas descendre de cette élévation pour laquelle il est né, le mal ne serait donc jamais rien pour lui ; et en effet, il n'en ressent les dangereuses influences, qu'à proportion qu'il s'éloigne du bon Principe ; en sorte qu'on doit conclure de cette punition, qu'il fait alors une action libre ; car s'il est impossible qu'un Être non libre s'écarte par lui-même de la Loi qui lui est

imposée, il est aussi impossible qu'il se rende coupable et qu'il soit puni ; ce que nous ferons concevoir dans la suite en parlant des souffrances des bêtes.

[16]

Enfin, la puissance et toutes les *vertus*, formant l'essence du bon Principe, il est évident que la sagesse et la justice en sont la règle et la loi, et dès lors c'est reconnaître que si l'homme souffre, il doit avoir eu le pouvoir de ne pas souffrir.

Oui, si le Principe bon est essentiellement juste et puissant, nos peines sont une preuve évidente de nos torts, et par conséquent de notre liberté ; lors donc que nous voyons l'homme soumis à l'action du mal, nous pouvons assurer que c'est librement qu'il s'y est exposé, et qu'il ne tenait qu'à lui de s'en défendre et de s'en tenir éloigné ; ainsi ne cherchons pas d'autre cause à ses malheurs que celle de s'être écarté volontairement du bon Principe, avec lequel il aurait sans cesse goûté la paix et le bonheur.

Appliquons le même raisonnement au mauvais Principe ; s'il s'oppose évidemment à l'accomplissement de la loi d'unité des Êtres, soit dans le sensible, soit dans l'intellectuel, il faut qu'il soit lui-même dans une situation *désordonnée*. S'il n'entraîne après lui que l'amertume et la confusion, il en est sans doute à la fois, et l'objet et l'instrument ; ce qui nous fait dire qu'il doit être livré sans relâche, au tourment et à l'horreur qu'il répand autour de lui.

### *Le mal, résultat de la liberté*

Or, il ne souffre que parce qu'il est éloigné du bon Principe ; car ce n'est que dès l'instant qu'ils en sont séparés, que les Êtres [17] sont malheureux. Les souffrances du mauvais Principe ne peuvent donc être qu'une punition, parce que la justice, étant universelle, doit agir sur lui, comme elle agit sur l'homme ; mais, s'il subit une punition, c'est donc librement qu'il s'est écarté de la Loi qui devait perpétuer son bonheur ; c'est donc volontairement qu'il s'est rendu mauvais. C'est ce qui nous engage à dire, que si l'Auteur du mal eût fait un usage légitime de sa liberté, il ne se serait jamais séparé du bon Principe, et le mal serait encore à naître ; par la même raison, si aujourd'hui il pouvait employer sa volonté à son avantage, et la diriger vers le bon Principe, il cesserait d'être mauvais, et le mal n'existerait plus.

*Ce ne sera jamais que par l'enchaînement simple et naturel de toutes ces observations, que l'homme pourra parvenir à fixer ses idées sur l'origine du mal ; car, si c'est en laissant dégénérer sa volonté, que l'Être intelligent et libre acquiert la connaissance et le sentiment du mal, on doit être assuré que le mal n'a pas d'autre principe, ni d'autre existence que la volonté même de cet Être libre ; que c'est par cette volonté seule, que le Principe, devenu mauvais, a donné originairement la naissance au mal, et qu'il y persévère<sup>31</sup> encore aujourd'hui : en un mot, que c'est par cette même volonté que l'homme a acquis et acquiert tous les jours cette Science [18] funeste du mal, par laquelle il s'enfonce dans les ténèbres, tandis qu'il n'était né que*

---

31 La notion ici exposée est celle du péché originel doublée du « péché répété » par chaque homme ! La question qui en découle, puisque le fœtus peut souffrir dès sa conception, comment le fœtus, le nouveau-né peuvent-ils persévérer dans la science du mal ? Sommes-nous donc « conçus » porteurs de cette science du mal ?

*pour le bien et pour la lumière.*

...

### *Ancien état du mauvais principe [27]*

Ce serait être encore bien plus insensé, de chercher l'origine du bien ailleurs que dans le bien même ; car après tout ce qu'on vient de voir, si des Êtres dégradés, comme le mauvais Principe et l'homme, ont encore le droit d'être la propre cause de leurs actions, comment pourrait-on refuser cette propriété au bien, qui, comme tel, est la source infinie de toutes les propriétés, le germe même et l'agent essentiel de tout ce qui est parfait ? Il faudrait donc n'avoir pas le sens juste, pour aller chercher la cause et l'origine du bien hors de lui, si elles ne sont et ne peuvent être que dans lui.

J'en ai dit assez pour faire concevoir l'origine du mal ; cependant l'exposé que j'en ai fait, m'oblige, premièrement, à donner quelques notions sur la nature et l'état du mauvais Principe avant sa corruption ; secondement, à prévenir une difficulté qui pourrait arrêter ceux mêmes qui passent pour les plus instruits sur ces objets ; savoir, pourquoi l'Auteur du mal ne fait aucun acte de liberté, pour se réconcilier avec le bon Principe ; mais je ne m'arrêterai qu'un instant sur ces deux objets, pour ne pas interrompre ma marche, et pour ne pas trop m'écarter des bornes qui me sont prescrites.

En annonçant que le Principe du mal s'était [28] rendu mauvais par le seul acte de sa volonté, j'ai donné à entendre qu'il était bon avant d'enfanter cet acte. Or était-il alors égal à ce Principe supérieur que nous avons reconnu précédemment ? Non, sans doute ; il était bon, sans être son égal ; il lui était inférieur, sans être mauvais ; il était venu de ce même Principe supérieur, et dès lors il ne pouvait l'égaliser ni en force, ni en puissance ; mais il était bon, parce que l'Être qui l'avait produit, était la bonté et l'excellence même ; enfin, il lui était encore inférieur, parce que ne tenant pas sa loi de lui-même, il avait la faculté de faire ou de ne pas faire ce qui lui était imposé par son origine ; et par-là, il était exposé à s'écarter de cette loi et à devenir mauvais, tandis que le Principe supérieur, portant en lui-même sa propre loi<sup>32</sup>, est dans la nécessité de rester dans le bien qui le constitue, sans pouvoir jamais tendre à une autre fin.

Quant au second objet, j'ai donné à connaître que si l'Auteur du mal usait de sa liberté pour se rapprocher du bon principe, il cesserait d'être mauvais et de souffrir, et que dès lors il n'y aurait plus de mal ; mais on voit tous les jours par ses œuvres qu'il est comme enchaîné à sa volonté criminelle, en sorte qu'il n'en produit pas un seul acte qui n'ait pour but de perpétuer la confusion et le désordre.

### *État actuel du mauvais principe<sup>33</sup> [29]*

C'est sur ce point que les fatalistes ont cru triompher, prétendant que le mal

---

32 Autre problème posé par un tel raisonnement : « le principe supérieur » est-il libre ou soumis à la seule nécessité ?

33 Le lecteur mal intentionné qui en plus survole ce texte peut supposer que l'auteur est Manichéiste puisqu'il présente un principe du bien et un principe du mal. Il n'en faut pas plus pour être considéré hérétique !

porte en soi la raison et la nécessité de son existence ; ils jettent ainsi les hommes dans le découragement et le désespoir, puisque, si le mal est nécessaire, il est impossible, à jamais, d'éviter ses coups, et de conserver aucune espérance de cette paix et de cette lumière qui fait l'objet de tous nos désirs et de toutes nos recherches ; mais gardons-nous d'adopter ces erreurs, et détruisons les conséquences dangereuses qui en sont les suites, en exposant la véritable cause de la durée du mal.

En descendant en nous-mêmes, il nous sera aisé de sentir que c'est une des premières lois de la Justice universelle, qu'il y ait toujours un rapport exact entre la nature de la peine et celle du crime, ce qui ne se peut qu'en assujettissant le prévaricateur à des actes impuissants, semblables à ceux qu'il a criminellement produits, et par conséquent opposés à la loi dont il s'est écarté. Voilà pourquoi l'Auteur du mal, s'étant corrompu par le coupable usage de sa liberté, persévère dans sa volonté mauvaise, de la même manière qu'il l'a conçue, c'est-à-dire, qu'il ne cesse de s'opposer aux actes et à la volonté du Principe bon, et que, dans ces vains efforts, il éprouve une continuité des mêmes souffrances, afin que, selon les lois de la justice, ce soit dans l'exercice [30] même de son crime qu'il rencontre sa punition.

### *Incompatibilité du bien et du mal*

Mais ajoutons encore quelques réflexions sur un sujet aussi important.

Si le bon Principe est l'unité essentielle, s'il est la bonté, la pureté et la perfection même, il ne peut souffrir en lui ni division, ni contradiction, ni souillure ; il est donc évident que l'Auteur du mal dût en être entièrement séparé et rejeté par le seul acte d'opposition de sa volonté à la volonté du bon Principe ; en sorte que dès lors il ne pût lui rester qu'une puissance et une volonté mauvaise, sans communication ni participation du bien. Ennemi volontaire du bon Principe, et de la règle unique, éternelle et invariable, quel bien, quelle loi pouvait-il y avoir en lui hors de cette règle, puisqu'il est impossible qu'un seul et même Être soit à la fois bon et mauvais, qu'il produise en même temps l'ordre et le désordre, le pur et l'impur ? Il est donc aisé de se convaincre, que sa séparation entière d'avec le bon Principe, l'ayant nécessairement éloigné de tout bien, il ne fut plus en état de connaître et de produire rien de bon, et que désormais il ne put sortir de sa volonté que des actes sans règle et sans ordre, et une opposition absolue au bien et à la vérité.

C'est ainsi qu'abîmé dans ses propres ténèbres, il n'est susceptible d'aucune lumière et d'aucun retour au bon Principe ; car, pour qu'il pût diriger ses désirs vers cette vraie lumière, il faudrait auparavant que la connaissance lui en fût rendue, il faudrait qu'il puisse concevoir une bonne pensée ; et comment trouverait-elle accès en lui, si sa volonté et toutes ses facultés sont tout à fait impures et corrompues ? En un mot, dès qu'il n'a par lui-même aucune correspondance avec le bien, et qu'il n'est en son pouvoir, ni de le connaître, ni de le sentir, la faculté et la liberté d'y revenir sont toujours sans effet pour lui, c'est ce qui rend si horrible la privation à laquelle il se trouve condamné.

Ce « traité » est le premier livre officiel du « philosophe inconnu » donc de Saint-Martin, il jette les bases de la construction du temple selon Saint-Martin !

Le livre fut un succès et il est demeuré, longtemps, fameux. Sa première édition s'écoule sur quelques années, l'édition utilisée est ici celle de 1782, et l'ouvrage en connaîtra d'autres.

À partir de ce livre les noms de Saint-Martin et de Martinès Pasqually vont se mêler dans l'esprit du public, l'appellation Martinisme va en naître, sans que, à mon avis, il soit sérieux de distinguer l'un de l'autre. Pourtant les deux personnages auront suivi des voies fondamentalement différentes. Martinès utilise une voie initiatique liée à la Franc-maçonnerie, Saint-Martin mène, à travers des rencontres humaines, la quête d'un « absolu » et tente de faire germer dans les coeurs les graines de lumière que nous avons tous emporté avec nous après avoir quitté « l'état sublime » que nous avons connu « de la connaissance et de la présence continuelle du bon Principe ».

Si les connaissances fournis par l'initiation, par des états particuliers de l'homme, par une vie mystique, peuvent toujours intéresser, ces connaissances, affirmées hautes ou supérieures, résolvent-elles pour autant tout les problèmes qui se posent à l'homme quand il doit vivre avec les hommes ou en solitude ?

## Le problème du Mal

le problème du mal est donc au centre des préoccupations philosophiques de ce 18<sup>e</sup> siècle. Les thèses sont multiples et toutes, même la mystique que l'on vient de parcourir, suivent des raisonnements humains : Optimisme, pessimisme, fatalisme, manichéisme...

Prendre le problème par un des points et tirer le raisonnement sur des arguments acceptées ou rejetées, les philosophes ont su faire, prétendre avoir résolu le problème, ils ont su l'affirmer. Remettre en question l'exposé du problème qui l'a fait ? Pour trouver une solution un problème doit être correctement posé, si la solution apporte des interrogations supplémentaires, complémentaires, ou divergentes, ou nouvelles, est-ce que nous sommes face à un jeu avec d'un côté des faits humains incontournables, la souffrance, la douleur, le besoin... et de l'autre l'illusion d'un apaisement procurée par une Raison supposée maîtresse de notre vie?

Le mal est soit naturel : la maladie, la mort, les catastrophes naturelles... ; soit humain ; le vice, l'injustice, la guerre... soit une combinaison des deux : l'homme qui tire profit de la mort, qui utilise la maladie, qui provoque des catastrophes; la nature qui change la guerre (le général hiver en Russie... le mauvais temps le jour du 6 juin 1944...). Dans ses réponses l'homme tente de marier un Dieu (relatif à la Bible) qu'il suppose créateur de toutes choses, tout-puissant, bon, amour ... avec le Mal physique, le Mal moral. Un tel Dieu peut-il frapper l'innocent, le vertueux alors qu'il épargne le bandit, l'immoral... ? Dieu serait-il Source unique du Bien et du Mal comme l'affirment les catholiques; y aurait-il un dieu du bien et un dieu du mal vivants dans un éternel combat comme dans le manichéisme; y aurait-il un Principe Supérieur bon et un principe, lié à l'exercice de la liberté humaine ou spirituel, mauvais et inférieur au premier ?

La solution biblique est une réponse, parmi d'autres à des interrogations qui concernent toute vie humaine : le mal ne vient pas de Dieu, il est la punition du péché originel commis librement par l'homme et transmis à sa descendance. La mise en fonction de nos capacités à faire le bien, donc la vertu, la charité, la justice... permet le salut, après la mort.

À solution simple, divergences nécessaires, le protestantisme dira que certains hommes sont prédestinés les uns « au salut », les autres à la « damnation ». Les Jansénistes feront appel à la « grâce efficace » distincte de la grâce suffisante<sup>34</sup> (repris des débats de Pélagé et Augustin; pour l'un l'homme pécheur peut seulement être sauvé par l'intervention divine, pour l'autre par l'exercice de la liberté, l'homme peut se sauver !). Pour les Manichéens, le principe du mal est supérieur au principe du

---

34 Le père Molina affirme : la grâce (suffisante) apporte à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour faire le bien, mais elle ne peut faire son effet que par la seule décision du libre arbitre de l'homme ! Pour l'évêque d'Ypres Jansénius seule la grâce efficace, donnée gratuitement par Dieu, peut sauver l'homme corrompu depuis le péché originel. La volonté humaine est impuissante. Comme les humains connaissent parfaitement Dieu, ils entrent en « querelle » pour défendre leur Dieu connu par eux, seuls !

bien, c'est seulement au 19<sup>e</sup> siècle que la théorie portera le nom de Pessimisme !

Une autre solution tout aussi simple consiste à affirmer que Dieu n'existe pas; que tout est relatif au hasard et à la nécessité. Il est de fait que cette solution en écartant Dieu résout quelques problèmes; dès lors si je suis malade, ce n'est pas ma liberté qui est en cause, ni une divinité qui veut me botter le cul pour m'apprendre à vivre, seulement le hasard d'une rencontre entre ma dentition et mon système digestif et une salade de qualité bien préparée. La vertu et son exercice deviennent une fonction humaine, efficace, égoïste : si je te fais tout le bien que tu apprécies, je peux espérer qu'en retour ton comportement m'apportera des satisfactions. Si par plaisir personnel, je tue, vole, prends ici et là selon mes besoins, seule la justice des hommes m'arrêtera; si j'étais « pris », encore pourrais-je affirmer que ma responsabilité n'est pas engagé puisque mon comportement est lié au hasard des rencontres ou aux nécessités de mes conditionnements sociaux ou génétiques ou ... !

La solution de l'agnostique qui ne se détermine pas au prétexte qu'il ne peut savoir, ce qui est pourtant exact, présentera à son tour un jeu de questions réponses. L'homme dans les solutions qu'il présente finit à un moment de son raisonnement par être renvoyé au miroir qui lui reflète son image et l'interroge. L'ignorance acceptée, vécue, la domination du « il y a plus de choses possibles qu'un homme est capable de le supposer », impliquent le refus du choix. L'agnostique pose son cul sur le sol, il refuse de marcher ! Encore n'est-il pas dans le doute, puisqu'il refuse de douter en se réfugiant derrière son ignorance !

Au commencement de cette recherche j'ai rappelé la théorie de l'optimisme du latin optimé, elle est liée à la théorie de **la Providence**, et Bossuet affirme que Dieu conduit le monde vers l'objectif prévu à travers les événements de la vie quotidienne. J'ai donné le texte fondateur de Leibniz qui utilise l'explication rationnelle pour s'écarter de la thèse du péché originel et de la chute !

Le raisonnement est efficace : Dieu seul est parfait, donc la création, ni les créatures ne peuvent être parfaits, conséquence : notre monde est le meilleur des mondes possibles (optime). Cet optimisme satisfait une double fonction le rationalisme et la conviction intime du « progrès de l'humanité ». Cette idée de progrès toujours en position forte au 21<sup>e</sup> siècle se construit sur la base que « tout mal s'insère dans un enchaînement de causes et d'effets pour aboutir à la cause finale du Bien ! Le proverbial « il n'y a pas de mal dont il ne naisse un bien » peut faire oublier que nombre d'individus sont ainsi détruits alors que d'autres arrivent difficilement à se sortir la tête de l'enfer ! C'est aussi oublier que certaines actions supposées « généreuses », en fonction des connaissances disponibles au moment de la décision, conduisent à des maux sévères au fil du temps ! Quel bien est-il sorti des divers esclavages vécus par les hommes à travers les siècles ? Quel bien peut-on extraire des douleurs longues persistantes vécues par un humain jusqu'à sa mort ? Qui n'a pas rencontré l'absurdité de l'injustice dans sa vie ? Se trouver « philosophe » et philosopher, cela permet-il de mieux se sortir des difficultés de l'existence ?

Rappelons pourtant la limite imposé par Leibniz « le Tout » est bien, et non

toutes choses ! Rappelons aussi les limites que l'homme pose au mal, à la souffrance, par la découverte en lui de la « force de vivre », et parfois de son corps et de son esprit à s'adapter aux situations les plus désastreuses !

Un homme peut-il pour autant fonder une micro société dans laquelle il va choisir des valeurs et les mettre en application ? Peut-il construire une telle société sur la base de l'unique Raison et des nombreux époux de la dame : les raisonnements ? L'infidélité de la Raison peut-elle conduire à la Foi ? Candide va cultiver son jardin entouré de quelques personnes... d'autres veulent regrouper autour d'eux « ceux qui pensent comme eux » donc ceux qui sont « bien » et exclure les autres !

Pour tenter, non pas de conclure, mais d'avancer dans notre marche vers une compréhension du Bien et du mal tentons de quitter la rencontre avec Dieu ou le diable, pour aller à une réalité de base : le bien, le mal, et l'homme !



Se taire

Savoir

# **Le bien, le mal**

## **L'Humanité**

### **Les hiérarchies religieuses**

En premier point, il sera demandé de ne pas confondre les religions et les hiérarchies qui tentent soit de les offrir aux hommes soit de les imposer à l'humanité !

Au 18e siècle et pour tout ce qui est lié à l'Europe, les hiérarchies sont relatives à des systèmes religieux en relation avec la Bible. Les autres religions sont quasi inexistantes et n'ont aucun droit à une quelconque expression dans la plupart des pays!

### **Le clergé catholique**

La religion concernée par la France est la religion catholique ! Elle est représentée par un clergé qui comporte une hiérarchie calquée sur celle des légions romaines. Les critiques des philosophes portent sur

« la gourmandise »

« la luxure » ou vie sexuelle (mettre enceinte une femme mariée, c'est sans conséquence, pratiquer l'homosexualité et la pédophilie, c'est...)

« l'avarice » ou cupidité et « vol »

« la trahison »

« la protection des grands, des nobles », lesquels ne « peuvent pécher »

« l'abus de position pour obtenir tout ce que 'le prêtre' estime intéressant pour lui »

« le rôle du pape et ses exigences envers l'argent et les protestants »

« l'ignorance »

« la superstition »

« les lois affirmées de Dieu qu'il est possible de dater dans l'histoire » : le mariage entre parrain ou marraine et filleule est interdit, ce qui peut se comprendre par le lien spirituel que le baptême est censé établir mais dont l'origine se situe au Moyen-âge !

« la fonction des couvents » lorsque, par exemple, on y enferme des jeunes filles nobles que la famille ne peut doter « selon le rang familial »; ou les jeunes filles dont la conduite pose problème à la famille. C'est un édit de 1768 qui interdit de prononcer des vœux avant l'âge de 21 ans, en France.

« l'intolérance » Il est intéressant de constater que déjà au 18e siècle dans Zadig, un conte de Voltaire, deux sectes<sup>35</sup> se disputent sur la technique pour entrer dans un temple (du pied droit ou du pied gauche<sup>36</sup>); de la même manière les disputes théologiques et philosophiques permettent d'exclure, de persécuter ceux qui n'ont pas la même opinion que ceux qui sont en possession d'un pouvoir qu'ils peuvent exercer ! Il en dérive l'usage de la censure, de l'exploitation des hommes par l'homme, et diverses guerres qui permettent surtout aux nobles possesseurs d'armée

---

35 Une secte est un groupe de personne partageant une doctrine au sein d'une religion : la secte catholique, la secte protestante...

36 Voltaire Franc-maçon vers la fin de sa vie, ou Voltaire fut-il initié à un système maçonnique à Londres ?

de piller les richesses des autres pays. L'église catholique accorde l'imprimatur et le nihil obstat ou interdit les livres en les mettant à l'index. Pour éviter la censure, les ouvrages sont supposés avoir été imprimés en pays protestant, Amsterdam, ou Anglican (Londres, Edimbourg)...

« la conversion » elle sert de prétexte pour coloniser et exploiter les habitants d'autres continents, Amérique et Afrique surtout. Pour convertir un protestant (Rousseau) au catholicisme, ce sont surtout des techniques de séduction qui sont utilisées, mais une fois converti, le nouveau baptisé n'offre plus aucun intérêt ! En 1724, un édit permet de condamner à mort les pasteurs protestants et d'envoyer les fidèles aux galères; ceux qui ont les moyens vont quitter la France (on rappellera ici, que pour s'embarquer à Bordeaux, il faut un certificat de catholicité !), cet édit sera révoqué en 1787. La révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV contraint plus de 200 000 protestants à quitter la France ! Il est fréquent qu'un défunt considéré hérétique soit attaché à un cheval et trainé de par les rues, puis jeté sur une décharge publique (cela aurait pu arriver à Voltaire sans la complaisance du prêtre qui l'a assisté lors de ses derniers instants !)

Les conflits pour la conquête de « territoires » s'offrent régulièrement, sur base économique ou militaire, des prétextes religieux.

Peut-on supposer que les pratiques des autres religions soient de meilleures qualités ? L'intolérance vit dans le protestantisme, chez les musulmans, etc. et chez les philosophes (Voltaire<sup>37</sup> s'offre une tirade contre le livre « des erreurs et de la vérité » sur le seul titre de l'ouvrage !)

Les jésuites ont institué un système d'éducation, d'espionnage qui permet de juger et condamner les « hérétiques » supposés ; ils se révèlent maître en casuistique, un système de raisonnement qui permet de condamner l'hérétique ou de sauver le « puissant » (le Tartuffe de Molière, 17e siècle, en est un bon exemple, au 18e le cimetière du père La Chaise à Paris aurait bien pu être rempli des corps de ceux qu'il avait fait condamner !); l'Espagne connaîtra la « sainte inquisition » jusqu'au 19e siècle!

Soyons aussi honnête qu'il est possible avec nous-mêmes, d'une part il est difficile de vivre en compagnie de personnes aux opinions trop différentes des nôtres surtout lorsqu'elles manifestent le désir d'imposer leur point de vue, d'autre part nous nous soumettons par facilité au raisonnement du cher même poussé à l'absurde (un principal de collège estimait que les élèves n'avaient pas besoin d'être récompensé pour le travail bien exécuté, mais qu'il pouvait, lui, être récompensé d'une médaille, par sa hiérarchie, puisqu'il faisait du bon travail! Et ses enseignants d'applaudir ou de se taire !)

---

37 M. de Lavie, qui m'est venu voir, m'a parlé de ce livre intitulé *Des Erreurs et de la Vérité*, que vous avez lu tout entier. Je ne le connais point ; mais, s'il est bon, il doit contenir cinquante volumes in-folio pour la première partie, et une demi-page pour la seconde. Oeuvres complètes de Voltaire: Vie de Voltaire, Volume 125 correspondance, du 15 octobre 1776 à M. le Maréchal Duc de Richelieu (4361, pages 77- 78...)

## Les Maux essentiels

les maux contre lesquels nous ne pouvons rien : un tremblement de terre par exemple.

Les maux dans lesquels nous sommes embarqués : la guerre, une crise économique.

Contre ces maux là, chacun fera ce qui est en son pouvoir, ou subira le Mal.

D'autres maux sont possibles mais à adapter selon les natures de chacun :  
Tel vivra difficilement une séparation de l'être aimé, mais acceptera la souffrance liée à un deuil.

L'hypothèse d'une condamnation de l'humanité au prétexte, ou sur justification du péché originel ou de la chute, empêche-t-elle le scandale lié à la souffrance d'êtres qui nous paraissent innocents. La souffrance subie sur les bases proposées fera autant scandale qu'une souffrance gratuite et supposée, elle, sans motif!

L'homme semble trop souvent confronté à un monde hostile aux forces écrasantes; ses victoires, lorsqu'ils les remportent, sur lui-même ou sur la nature ou la société semblent liées à l'éphémère; les leçons de vie que sont supposées apporter la souffrance, la douleur, les épreuves, semblent aussi vite oubliées qu'apprirent, et le lendemain, l'élève retourne sur les bancs d'une école de l'absurde dans le monde du non-sens ou des perpétuelles impasses! Pourtant, c'est encore dans de tels moments que l'homme trouve un objet de dignité : il peut choisir, se soumettre, se révolter, s'adapter. L'homme qui choisit la vie donne sens à la vie quelle qu'elle soit !

Le Mal est-il lié à un Principe mauvais, est-il naturel ?

# Le chemin vers le mal

## Dieu Créateur

Pour aborder ce problème, nous pouvons faire référence à une autre théorie que celle de la création, les hommes du 18<sup>e</sup> siècle n'avaient pas les données nécessaires pour traiter sérieusement le problème d'une autre façon. Le Dieu créateur, en plus, explique tout, ou presque ! Une autre solution exige la mise en place de fonctions intellectuelles !

Charles Darwin (1809-1882) publie en 1859, l'« origine des espèces », <http://www.archive.org/details/deloriginedeses00darwgoog>

*« De l'origine des espèces par sélection naturelle  
ou  
des lois de transformation des êtres organisés »*

Cet ouvrage devient progressivement un dogme scientifique dans le monde de la science libre et rationnelle. Le fait de l'évolution sera combattu, des données seront refusées, des objections seront présentées.

Les hommes continuent à prier, les hommes entrent au temple ou à l'église, ou dans la synagogue ou la mosquée ou ... Pour ceux qui tenaient pour le Dieu créateur, comme pour les amis de Darwin, le fait scientifique de l'évolution semble ne rien avoir changé à nos comportements. Buffon avec le transformisme, puis, Lamarck en 1801 avait ouvert une brèche dans la théorie d'une création avec des espèces fixées par leur créateur. Avant lui, Geoffroy Saint-Hilaire, dès 1795 soupçonne que la création pose problème, en fonction des données scientifiques.

Ceci posé, la théorie de l'évolution affirme comme incontestable l'ancêtre commun pour toutes les espèces. Chez les créationnistes, cet ancêtre commun est nommé : Dieu ! C'est de Dieu que tous les êtres (et l'univers) sont issus ! Non, ça ne vous va pas. Alors prenons l'espèce humaine, au départ un ancêtre commun Adam d'où est issu Ève... Revenons au fait !

Mendell découvre les lois de l'hérédité en 1865.

Hugo de Vries découvre les mutations en 1901.

Vint la génétique, censée tout expliquer, qui expliquait beaucoup, mais l'ADN n'explique pas tous les phénomènes héréditaires ! Le marquage héréditaire pourrait être modifié au cours de la vie par les données environnementales et il est possible de transmettre les modifications ! La génétique est accompagnée par l'épigénétique, comme si la vie individuelle pouvait prendre le pas sur les données héritées !

Darwin pose la question qu'est-ce qu'une espèce ? D'autres posent la question « qu'est-ce que l'homme » ? Qu'est-ce qui permet à l'espèce cheval et à l'espèce âne de se croiser pour faire une mule, un mulet ou un bardot, si les espèces sont spécifiques ? Comment les bactéries peuvent-elles avoir la capacité d'échanger des morceaux d'ADN avec leurs voisines ? Comment de l'ADN de vipère a-t-elle pu se retrouver mêlée avec de l'ADN de rongeur ? Les virus sont-ils les contrebandiers de la génétique ?

Le multiplication de nouvelles espèces survient après l'extinction massive d'une série d'êtres... dans la bible, le rédacteur a pu nommer le phénomène, en fonction de sa compréhension, Déluge.

L'évolution fonctionne à divers niveaux du plus petit éléments de la génétique au plus important : une société ou un groupe très important. L'idée de sélectionner un peuple de Dieu s'en trouverait-elle moins absurde ?

En fait, ce questionnement n'existe pas au 18e siècle, un Dieu créateur offre, de plus, une explication logique et imparable à tout ce que l'homme est encore incapable d'expliquer, à tout ce qu'il refuse d'expliquer. D'ailleurs, Dieu semble la « bonne » réponse, et la réponse « à tout » ! Certes après les redécouvertes de ce qui sera appelé Amérique, les lecteurs de la Bible s'interrogent sur le fait que la Bible ne connaît pas ce continent ! (Connait-elle l'Australie ?)

La croyance en une Divinité, même si elle est nommée, par les francs-maçons, grand architecte est une norme, les athées et les libertins semblent peu nombreux. Par contre le combat contre les superstitions entretenues par les courants religieux, les comportements individuels sont lourds de conséquences.

Parfois le prêtre est vécu comme celui qui adore les images et dit son rosaire ; celui qui crée des citations qui s'adaptent à la question posée (depuis l'accès possible et rapide des textes eux-mêmes cela devient plus difficile, mais la pratique était encore trop fréquente au XXe siècle) ; des pratiques sexuelles interpellent parfois :  
*les confessions J-J Rousseau partie I, livre II, (1728-1731)*

[105] ... « un des administrateurs vint de bon matin m'adresser une mercuriale assez vive, m'accusant de commettre l'honneur d'une maison sainte, et de faire beaucoup de bruit pour peu de mal.

« Il prolongea sa censure en m'expliquant beaucoup de choses que j'ignorais, mais qu'il ne croyait pas m'apprendre, persuadé que je m'étais défendu sachant ce qu'on me voulait, mais n'y voulant pas consentir. Il me dit gravement que c'était une œuvre défendue comme la paillardise, mais dont au reste l'intention n'était pas plus offensante pour la personne qui en était l'objet, et qu'il n'y avait pas de quoi s'irriter si fort pour avoir été trouvé aimable. Il me dit sans détour que lui-même, dans sa jeunesse, avait eu le même honneur, et qu'ayant été surpris hors d'état de faire résistance, il n'avait rien trouvé là de si cruel. Il poussa l'impudence jusqu'à se servir des propres termes; et, s'imaginant que la cause de ma résistance était la crainte de la douleur, il m'assura que cette crainte était vaine, et qu'il ne fallait pas s'alarmer de rien.

« J'écoutais cet infâme avec un étonnement d'autant plus grand qu'il ne parlait point pour lui-même; il semblait ne m'instruire que pour mon bien. Son discours lui paraissait si simple, qu'il n'avait pas même cherché le secret du tête-à-tête ; et nous avions en tiers un ecclésiastique que tout cela n'effarouchait pas plus que lui. »

La conversion est aussi un art pratiqué de façon intelligente !  
Rousseau (ibidem)

[96] ...

« On sent, je crois, qu'avoir de la religion, pour un enfant, et même pour un homme, c'est suivre celle où il est né. Quelquefois on en ôte ; rarement on y ajoute : la foi dogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachait au culte de mes pères, j'avais l'aversion particulière à notre ville (Genève) pour le catholicisme, qu'on nous donnait pour une affreuse idolâtrie et dont on nous peignait le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment allait si loin chez moi, qu'au commencement je n'entrevois jamais le dedans d'une église, je ne rencontrais jamais un prêtre en surplis, je n'entendais jamais la sonnette d'une procession , sans un frémissement de terreur et d'effroi.

Il est intéressant de noter que la peur de l'autre constitue encore une des techniques de notre siècle !

[69]...

« La raison, la pitié, l'amour de l'ordre exigeaient assurément que, loin de se prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courais, en me renvoyant dans ma famille. C'est là ce qu'aurait fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de Pontverre fût un bon homme, ce n'était assurément pas un homme vertueux : au contraire, c'était un dévot qui ne [70] connaissait d'autre vertu que d'adorer les images et de dire le rosaire ; une espèce de missionnaire qui n'imaginait rien de mieux, pour le bien de la foi, que faire des libelles contre les ministres de Genève. Loin de penser à me renvoyer chez moi, il profita du désir que j'avais de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner quand même il m'en prendrait envie. Il y avait tout à parier qu'il m'envoyait périr de misère ou devenir un vaurien. Ce n'était point là ce qu'il voyait : il voyait une âme ôtée à l'hérésie et rendue à l'Église. Honnête homme ou vaurien, qu'importait cela pourvu que j'allasse à la messe ? Il ne faut pas croire, au reste, que cette façon de penser soit particulière aux Catholiques : elle est celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'essentiel non de faire, mais de croire.

Rousseau [http://books.google.fr/books?id=-M0iRfjxcsCetpg=PA70etlpg=PA70etdq=rousseau+jean-jacques+confessions+%22il+voyait+une+%C3%A2me+%C3%B4%C3%A9+%C3%A0+%27h%C3%A9r%C3%A9sie%22etsource=bletots=itOL-q9uBEetsig=oFymZ9UG\\_h1vzsi18GQOsLIEN4geth=fretei=C\\_DeS50XAc2-AbHgrGMBwetsa=Xetoi=book\\_resultetct=resultetresnum=1etved=0CAYQ6AEwAA#v=onepageetqetf=false](http://books.google.fr/books?id=-M0iRfjxcsCetpg=PA70etlpg=PA70etdq=rousseau+jean-jacques+confessions+%22il+voyait+une+%C3%A2me+%C3%B4%C3%A9+%C3%A0+%27h%C3%A9r%C3%A9sie%22etsource=bletots=itOL-q9uBEetsig=oFymZ9UG_h1vzsi18GQOsLIEN4geth=fretei=C_DeS50XAc2-AbHgrGMBwetsa=Xetoi=book_resultetct=resultetresnum=1etved=0CAYQ6AEwAA#v=onepageetqetf=false)

le catholicisme aime le miracle, citons encore Rousseau :

... « Un dimanche que j'étais chez maman<sup>38</sup>, le feu prit à un bâtiment des cordeliers attendant à la maison qu'elle occupait. Ce bâtiment, où était leur four, était plein jusqu'au comble de fascines sèches. Tout fut embrasé en très peu de temps : la maison était en grand péril, et couverte par les flammes que le vent y portait.

...

« Le bon Evêque, qui était venu voir maman ce jour-là, ne resta pas non plus oisif. Il l'emmena dans le jardin, où il se mit en prières avec elle et tous ceux qui étaient là ; en sorte qu'arrivant quelque temps après, je vis tout le monde à genoux et m'y mis

---

38 Madame de Warens

comme les autres. Durant la prière du saint homme le vent changea, mais si brusquement et si à propos, que les flammes, qui couvraient la maison et entraient déjà par les fenêtres, furent portées de l'autre côté de la cour, et la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de Bernex étant mort, les Antonins, ses anciens confrères, commencèrent à recueillir les pièces qui pouvaient servir à sa béatification. »

Le catholicisme aime surtout l'obéissance.

Etc.

En matière de la religion d'autrui, il est aisé de trouver matières à critiques. Or, la critique la plus virulente est celle que nous pouvons nous adresser par cette question: « Qu'est-ce qui nous autorise à attendre des humains, d'un groupement d'humains, un autre comportement que celui auquel les humains sont aptes ? »

Réglons le problème en tentant de regarder comment un humain peut apprendre à cheminer vers le mal. Reprenons Rousseau, notre Jean-Jacques voudrait nous persuader que l'homme est naturellement bon, et que seule la société des hommes peut le pervertir. L'hypothèse, pour amusante qu'elle soit et même infantile, est fréquemment utilisée par des adultes, toujours coupables mais jamais responsables!

Quelle force nous pousserait donc à céder au Mal ?

### Un vol d'asperges par « amitié » !

Rousseau Confessions Part. I Liv. I

[http://books.google.fr/books?pg=PA47etlpg=PA46etdq=rousseau+jean-jacques+confessions+%22font+faire+aux+enfants+le+premier+pas+vers+le+mal%22etsig=\\_Mnzi2fbqaOaNgoN9rbxIQNgv0etei=U\\_3eS7edLYTr-Abct6mTBwetct=resultetid=\\_nwTAAAAQAAJetots=DJD7CFDRGa#v=onepageetq=mal%20dirig%C3%A9setf=false](http://books.google.fr/books?pg=PA47etlpg=PA46etdq=rousseau+jean-jacques+confessions+%22font+faire+aux+enfants+le+premier+pas+vers+le+mal%22etsig=_Mnzi2fbqaOaNgoN9rbxIQNgv0etei=U_3eS7edLYTr-Abct6mTBwetct=resultetid=_nwTAAAAQAAJetots=DJD7CFDRGa#v=onepageetq=mal%20dirig%C3%A9setf=false)

[46] ...

« Ce sont presque toujours de bons sentiments mal dirigés qui font faire aux enfants le premier pas vers le mal. Malgré les privations et les tentations continuelles, j'avais demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance ; mais il ouvrit la porte à d'autres qui n'avaient pas une si louable fin.

Il y avait chez mon maître un compagnon appelé M. Verrat, dont la maison, dans le voisinage, avait un jardin assez éloigné...

...

[47]

« Ce petit manège dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, et de dîmer<sup>39</sup> sur M. Verrat le produit de ses asperges. J'exécutais ma friponnerie avec la plus grande fidélité ; mon seul motif était de complaire à celui qui me la faisait faire. Cependant si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitements cruels n'eussé-je point essuyés, tandis que le misérable, en me démentant,

---

39 Prendre sa part, comme le prêtre prend la dîme, ou dixième partie des ressources.

eût été cru sur sa parole, et moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il était compagnon et que je n'étais qu'apprenti ! Voilà comment en tout état le fort coupable se sauve aux dépens du faible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'était pas si terrible de voler que je l'avais cru ; et je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitais n'était à ma portée en sûreté.

...»

Oeuvres de J.J. Rousseau: Confessions. T. 4 Discours. T. 5 Politique. T. 6-7

[98]

...

« Trop de désirs secrets la combattaient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Genève, la honte, la difficulté même de repasser les monts, l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis, sans ressources ; tout cela concourait à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience : j'affectais de me reprocher ce que j'avais fait, pour excuser ce que j'allais faire. En aggravant les torts du passé j'en regardais l'avenir comme une suite nécessaire. Je ne me disais pas : Rien n'est fait encore, et tu peux être innocent si tu veux ; mais je me disais : Gémis du crime dont tu t'es rendu coupable et que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

« En effet, quelle rare force dame ne me fallait-il point à mon âge pour révoquer tout ce que jusque là j'avais pu promettre ou laisser espérer, pour rompre les chaînes que je m'étais données, pour déclarer avec intrépidité que je voulais rester dans la religion-de mes pères, au risque de tout ce qui en pouvait arriver ! Cette vigueur n'était pas de mon âge, et il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étaient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti ; et plus ma résistance eût été grande, plus, de manière ou d'autre, on se fût fait une loi de la surmonter. »

...

Habituellement, le bien et le mal sont considérés comme opposés, certains iront même affirmer que le combat contre le mal est un combat sans merci, qu'il n'y a pas de demi-mal, de mal partiel... les données de Rousseau peuvent nous laisser admettre que pour un bien il est possible de commettre le mal !

Le scrupule, ou la honte dans leurs aspects positifs poussent le jeune garçon à de mauvaises actions ! Utilisons encore Rousseau Les confessions, Volumes 1-2, en premier pour découvrir un abbé intéressant, ensuite comment un enfant peut passer quasi sans transition du bien au mal !

« J'allais voir quelquefois entre autres un abbé savoyard appelé M. Gaime, précepteur des enfants du comte de Mellaredé. Il était jeune encore, et peu répandu .

mais plein de bon sens, de probité , de lumières, et l'un des plus honnêtes hommes que j'aie connus. Il ne me fut d'aucune ressource pour l'objet qui m'attirait chez lui ; il n'avait pas assez de crédit pour me placer : mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux [144] qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la saine morale et les maximes de la droite raison. Dans l'ordre successif de mes goûts et de mes idées, j'avais toujours été trop haut ou trop bas ; Achille ou Thersite, tantôt héros et tantôt vaurien. M. Gaime prit le soin de me mettre à ma place et de me montrer à moi-même sans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon mérite et de mes talents; mais il ajouta qu'il en voyait naître les obstacles qui m'empêcheraient d'en tirer parti : de sorte qu'ils devaient selon lui , bien moins me servir de degré pour monter à la fortune que de ressources pour m'en passer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine, dont je n'avais que de fausses idées} il me montra comment, dans un destin contraire, l'homme sage peut toujours tendre au bonheur et courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur sans sagesse , et comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur , en me prouvant que ceux qui dominaient les autres n'étaient ni plus sages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire ; c'est que, si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de ceux qui voudraient monter. »

La fessée, si fréquemment utilisée, donne chez Rousseau, Les confessions, Volumes 1-2, des résultats « intéressants » lorsqu'elle est offerte par une accorte jeune femme !

[21]

...

« Comme mademoiselle Lamercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité, et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfants quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace , et cette menace d'un châtement tout nouveau pour moi me semblait très-effrayante ; mais, après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été; et ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtement m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. Il fallait même toute la vérité de cette affection et toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant; car j'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main.

...

[22]

Cette récidive que j'éloignais sans la craindre arriva sans qu'il y eut de ma faute, c'est-à-dire de ma volonté; et j'en profitai , je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la dernière ; et mademoiselle Lamercier s'étant sans doute aperçue à quelque signe que le châtement n'allait pas à

son but, déclara qu'elle renonçait et qu'il la fatiguait trop.

...

« Qui croirait que ce châtement d'enfant, reçu huit ans par les mains d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi, pour le reste de ma vie, et cela précisément dans le sens contraire à ce qui devait arriver naturellement ? En même temps que mes sens furent allumés, mes désirs prirent si bien change, que, bornés, à ce que j'avais éprouvé ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose.

Ibidem sur la capacité à prendre les apparences de l'innocence et à accuser autrui pour échapper aux problèmes:

[135]

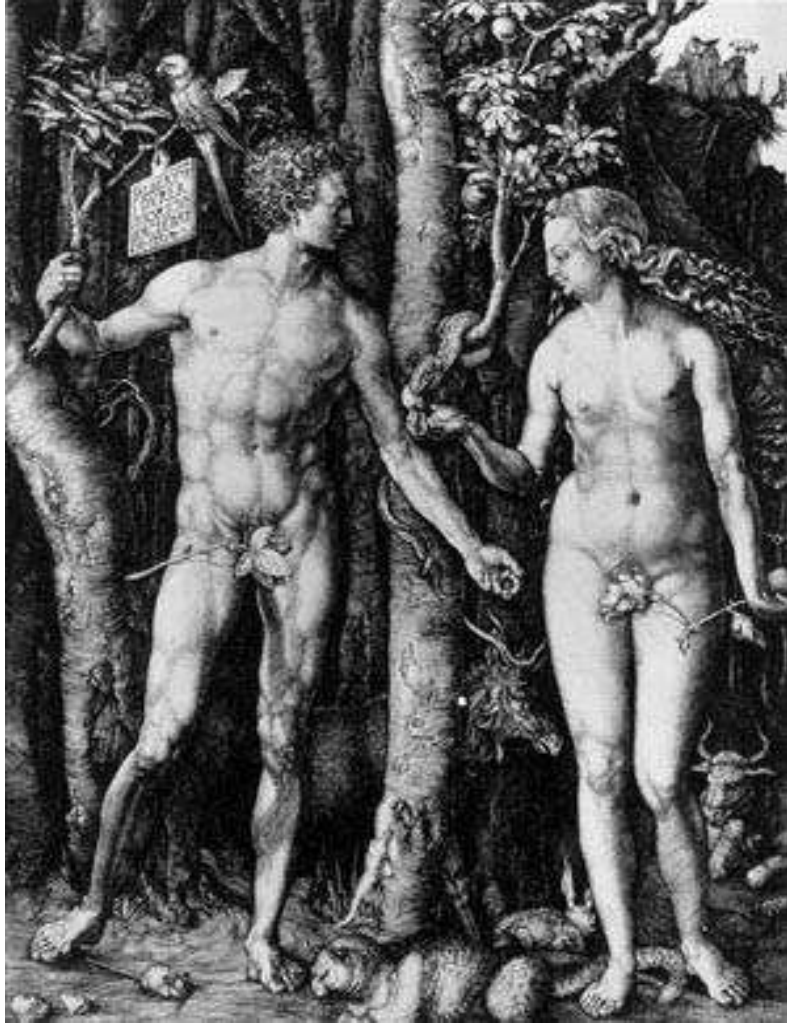
« Elle arrive, on lui montre le ruban. Je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons. et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement. m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration , et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : Ah ! Rousseau , je vous croyais un bon caractère : vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération , comparée à mon ton décidé, lui fit tort : il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique , et de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. »

Notre Jean-Jacques, comme d'autres sait aussi se réfugier, quand il le faut, derrière l'intention, bonne évidemment, de son action, ou derrière son aptitude à « faire plaisir ». à le lire, les circonstances atténuantes lui seraient offertes sur un plateau de vermeil !

Rousseau jouera encore sur la charité des bienfaiteurs qui exige l'ostentation et la générosité des paysans qui offrent ce qu'ils peuvent offrir. Ceux qui « dominant » se laissent guider par la vanité et l'intérêt. Pour le reste, il nous sert la mauvaise soupe du bien lié à la vertu et à la tranquillité de l'âme, et du mal titillé du remords. Le bien offre le repas de l'insouciance, Le mal offre le pain sec du souvenir des crimes et l'eau fétide du tourment.

Ainsi en est-il de ceux qui veulent laisser d'eux une image conforme non à ce qu'ils sont mais à l'individu qu'ils voulaient donner en spectacle. Le mérite pour ce travail de Rousseau reste pourtant de montrer que la frontière entre bien et mal ne semble pas toujours tranchée. Que ce qui paraît un bien peut conduire au mal, et que faire le mal, ou simplement faire mal, tout en ouvrant les portes de la souffrance peut faire accéder à la réalité d'une vie dans laquelle certains sont des objets pour le plaisir

de quelques autres, au mieux des animaux de compagnie que l'on prend plaisir à caresser le jour où il est de bon ton de caresser la bête.

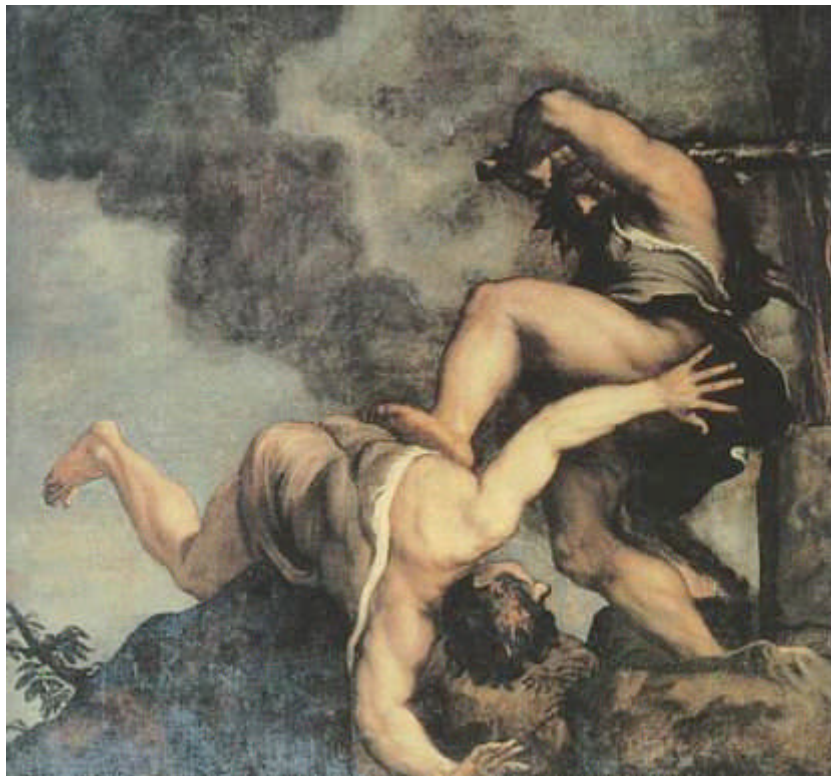


Dürer 1504

## Conclusion ?

Comment prétendre sérieusement conclure un tel travail si ce n'est en vous invitant à pratiquer le discernement, à manifester une prudence dans vos décisions, une discrétion dans vos activités que vous espérez être conformes à vos vues sur le bien et le mal.

Comment encore vous dispenser de vous mettre en quête d'une liberté de penser. La soupe des préjugés est servi chaque jour à midi, la bouillie des préconçus est administrée jusqu'à minuit. La liberté de penser se mérite en acceptant de penser. Recevoir les aliments que le jardinier est allé vous chercher est une chose, et les carottes crues peuvent s'apprécier; préparer son repas, suivre une recette (celle des raisonnements par exemple) pour en goûter le résultat permet de mesurer sa capacité à penser. Ensuite, quand vous croyez savoir préparer un mets que vous estimez délicieux, il vous reste à le servir à d'autres convives qu'à vous-mêmes. En confrontant votre capacité à penser avec d'autres approches de la pensée (active ou passive), vous pourrez en conscience non seulement conquérir une liberté de penser, mais encore partager une capacité à cette liberté de penser.



Les premiers frères de la Bible

Combien de crimes pour arriver jusqu'à moi, combien d'instant faut-il pour me faire disparaître de la Terre ?

Combien faut-il d'humains pour que j'ai pu vivre, et continuer à vivre ?

## Table

Titre	page de couverture
Introduction	page 2
Le besoin, le bien et le mal	page 3
Les hommes et le 18e siècle	page 9
Leibniz Optimé	page 10
Voltaire poète	page 12
Grimm à Voltaire	page 17
Rousseau à Voltaire	page 21
Sade et le crime	page 25
Voltaire Le méchant	page 30
Voltaire article guerre	page 33
Le code noir (esclavage)	page 36
Voltaire Jenni	page 45
Marquis de Sade	page 51
le bien, le mal, l'église catholique	page 60
Lire la bible	page 65
Dieu, la Providence et le mal	page 73
le christianisme libère du mal	page 78
le bien, le mal et le dictionnaire de Trévoux	page 82
Encyclopédie de Diderot et d'Alembert	page 90
Mysticisme	page 97
Louis-Claude Saint-Martin	page 102
Des Erreurs et de la vérité	page 104
Le problème du Mal	page 114
Le bien, le mal, l'humanité	page 117
Les maux essentiels	page 119
Le chemin vers le mal	page 120
conclusion ?	Page 128
Table	page 129
L'auteur : Cyvard MARIETTE	page de fond

Rêver, Voir, Discerner... trois pas sur le chemin qui ouvre un homme à lui-même. De l'héritage ancestral, la Somme, le Boulonnais, l'Artois, à l'épigénèse ou re-création de soi, l'auteur a pu rencontrer le bien et le mal, espérer faire le bien et tenté d'éviter le mal !



Apparemment, toute vie humaine laisse une part de liberté, dans laquelle l'homme peut opérer des choix. Il tranche, et il va ! Le Bien et le Mal, vieille réflexion avant l'action, après l'action parfois, faire, dire, écrire, penser ou attendre, offrir le silence, quelles sont nos certitudes, nos espoirs ?

Les données sont abordées selon l'esprit du Professeur qui tente d'apporter à ses élèves ce qui leur est nécessaire pour qu'ils se construisent leur propre opinion, qu'ils exercent leur liberté de penser. Si l'esprit professoral est présent, l'auteur n'interrogera pas, il n'a donc pas tenté de donner une image de lui que l'élève devrait restituer selon des normes scolaires. Evidemment, ici ou là, les remarques sont personnelles à l'auteur, ici ou là, les choix sont ceux de l'auteur. Pourtant sur un tel parcours, il lui a paru tout à fait nécessaire de bien montrer les prétentions humaines à avoir Raison à partir des raisonnements qu'un humain conduit selon ses capacités. Les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui sont retenus pour le parcours ont marqué chacun à leur façon leur époque, d'autres choix sont possibles, d'autres parcours, mais si les données fournies permettent de construire de façon personnelle cette notion de Bien et de Mal l'objectif serait atteint.